This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578748 5

Digitized by Google

The
Gordon Lester Ford
Collection
Presented by his Sons
Worthington Chauncey Ford
and
Paul Leicester Ford
to the
New York Public Library.

Digitized by Google

Tablettes

NKF

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

23 —

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLETTES

ROMANTIQUES.

Digitized by Google

DE BUSSCHER, IMPRIMEUR.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

Lith. de Lemoine

Muse romantique

Digitized by Google

TABLETTES ROMANTIQUES;

RECUEIL

ORNÉ

DE QUATRE PORTRAITS INÉDITS

ET D'UNE VIGNETTE, LITHOGRAPHIÉS PAR MM. COLIN ET BOULANGER.

PARIS.

PERSAN, ÉDITEUR, RUE DE L'ARBRE-SEC, N° 22

PÉLICIER, LIB., PLACE DU PALAIS-ROYAL, N° 243.

1823.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
152001
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1899.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Tout dans ce siècle est devenu matière à discussion : les crimes, les vertus, le mauvais, le beau. La littérature, comme la politique et la religion, a eu ses fanatiques. Pour réussir à s'entendre plus difficilement, on a inventé une dénomination nouvelle, un genre nouveau, le genre romantique. On l'a opposé au classique. Mais n'oubliant pas qu'il n'y a que deux sortes de littérature, la bonne et la mauvaise, chaque parti a de son côté appliqué ces épithètes au genre qu'il défendait et à celui qu'il blâmait; et comme arrive toujours dans les discussions humaines, plus on s'est disputé moins on s'est compris.

L'éditeur de ce recueil est resté neutre dans cette grande question, il a entendu dire que le genre romantique n'existe pas, il a rassemblé les pièces qu'on va lire, il a entendu affirmer que le genre romantique est le genre détestable, il a voulu mettre le public en état de juger : les fragmens divers que renferme

Digitized by Google

ce livre, tant en vers qu'en prose, ont presque tous les caractères que les critiques désintéressés semblent assigner à la littérature romantique. L'éditeur pense que ce qui est beau, fût-il romantique, puisque cette dénomination existe, finit toujours par devenir classique. Il croit qu'il n'y a qu'un beau, comme il n'y a qu'une vertu, qu'une morale, qu'une religion.

Neutre au milieu des débats littéraires, l'éditeur a cru encore devoir rester neutre au milieu des guerres politiques; son livre réunit des noms que les partis divisent encore.

On a voulu que tout dans ce volume eût un caractère de nouveauté; l'exécution des portraits et de la vignette, ordinairement confiée au burin du graveur, a été laissée au crayon de deux habiles dessinateurs, MM. Colin et Boulanger, dont la lithographie a multiplié les esquisses pleines de finesse et de légèreté. Leur talent s'y est montré digne d'être associé à celui des auteurs dont les œuvres enrichissent ce recueil. J. A.

Digitized by Google

LISTE ALPHABÉTIQUE

DE MM. LES AUTEURS DONT CE RECUEIL CONTIENT DES PIÈCES RARES OU INÉDITES.

M. Anchelot.
M. Arnault (A. V.).
M. Baratbau (E.).
M. Barjaud.
M. Bignan.
M. Brès (J. P.).
M. Chateaubriand (le vicomte de).
M. Delavigne (C.).
M. Delprat (C.).
Madame Desbordes-Valmore.
M. Deschamps (Émile).
M. Fontanes (le marquis de).
Mademoiselle Gay (Delphine).
M. Géraud (Edmond).
M. Guiraud (Alex.).
M. Hoffman.
M. H*** (comte F. d').
M. Hugo (Abel).
M. Hugo (Eugène).
M. Hugo (Victor).
M. Lamartine (Alph. de).
M. Lambert.

Digitized by Google

RÈGLES DU GENRE ROMANTIQUE.

SATIRE.

A peine l'écolier qui fait sa réthorique
Trouve encor parmi nous quelque charme au classique;
Mais, lorsqu'il a quitté Virgile et son pédant,
Il se forme bientôt un goût indépendant;
Le genre romantique élève ses pensées,
Par Racine et Boileau trop long-temps rabaissées.
Son âme est attentive aux leçons du désert;
Il goûte du torrent le sublime concert,
Et du vague idéal cherchant la quintessence,
Du battant de la porte il chérit l'éloquence.
Les brigands de la grotte et ceux du vieux donjon
De préceptes touchans vont orner sa raison.
Quel charme séducteur se glisse dans ses veines,
Quand il entend le bruit des verrous et des chaînes!
Quand le cierge funèbre, à ses yeux allumé,
Est porté par un mort que l'on croit inhumé!
A tant de voluptés son cœur ne peut suffire,
Et d'un doux cauchemar il sent l'heureux délire.

Oui, je veux, m'animant aux accens des beffrois,
Du Romantique pur vous enseigner les lois :

Digitized by Google

Au milieu des forêts, des rocs et des racines,
Montrez-moi vos héros, cachez vos héroïnes;
Que, sa quenouille en main, la vieille du hameau
Soit toujours l'ornement d'un chef-d'œuvre nouveau;
Que l'ermite s'y montre avec sa barbe blanche,
Traversant le torrent sur une étroite planche;
Qu'il sache le passé bien moins que l'avenir,
Et qu'il ait deux grands bras toujours prêts à bénir.

Chantez la tour lugubre, asile du rebelle,
Et son coq de fer-blanc, sa seule sentinelle,
Et les barreaux de fer, et la corde du puits,
Et les souris trottant sur les créneaux détruits.
Un héros entre-t-il dans ce gîte? Il importe
De compter, avec soin, tous les clous de la porte.
Je veux qu'un avocat, devant un tribunal,
Puisse offrir votre écrit comme un procès-verbal.

Décrivez lentement le brin d'herbe qui pousse:
Souvent le romantique est caché sous la mousse;
Mais, quand vous l'y cherchez, faites que le poignard
Dans la main d'un bandit se montre à mon regard.
La mousse et les brigands, par un heureux mélange,
De grâce et de terreur feront un doux échange.

De vos héros souvent dépeignez les habits,
Et jusques aux charbons dont leurs nez sont noircis.

Digitized by Google

es héros grecs avaient des poignards et des haches,
Mais point de pistolets ni de longues moustaches.
Une lanterne sourde en leur tremblante main
N'éclairait pas pour eux un coupable chemin.
Cessez donc de vanter les siècles homériques.

Et qui n'admirerait ces bandits romantiques
Qui, lassés du poignard et saisissant le luth,
Chantent, comme Garat, l'amour et Belzébuth !
Que j'aime à voir errer ce funèbre vampire,
Qui ne peut respirer si sa belle n'expire !
J'admire, en le voyant tapi dans un tombeau,
Sa grimace sublime et son bec de corbeau.
« Ponctuez fortement », s'écriait un grand homme :
Les points ont fait valoir maint livre qu'on renomme.
Un auteur de nos jours réussit de tout point,
S'il joint au vague heureux l'éloquence du point.
De l'exclamation que le signe sublime
Termine chaque mot, décore chaque rime !
De ce point redoublé qui ne sait le pouvoir !!
En lui semble caché le grand art d'émouvoir.
On a vu maint auteur (quel effort de génie !! !)
Armer de trente points un vers de comédie ;
Et sous leurs traits puissans, qui savent tout dompter,
Froudoyer le lecteur qui ne peut les compter ! ! ! ! ! ! !

Surtout n'oubliez pas le beffroi solitaire,
Qui tinte de lui-même au fond du monastère.

Digitized by Google

Faites voir un succube affublé d'un linceul,
Perché sur une table, et pérorant tout seul.
Faites gémir ces voix d'une triste victime,
Qui font tourner les vins dans la cave du crime.
Que j'entende les vents, sous d'antiques lambris,
Siffler..... comme Boileau, s'il jugeait vos écrits.

M. J. P. Bars.

Digitized by Google

DU GENRE ROMANTIQUE.

Quelques écrivains qui neseraient peut-être, ni classiques à défaut d'études, ni romantiques à défaut d'imagination, ont jugé à propos de se rattacher à la cause des classiques, qui avait d'ailleurs, comme on sait, grand besoin de cet auxiliaire, et se sont précipités dans la balance incertaine, pour la plus grande gloire d'Aristote. Ainsi les bonnes lettres sont encore sauvées pour quelque temps, et il n'y a pas de si petit journaliste qui n'ait contribué à ce grand événement, de sa petite faconde. On n'a oublié qu'une chose dans la discussion, c'est de définir les mots, et cela arrive quelquefois dans des discussions plus importantes, même à Paris.

Il est absurde de supposer qu'il y ait une guerre d'école à école entre les classiques et les romantiques. Il est même absurde de distinguer les classiques des romantiques, c'est-à-dire les hommes de génie de ce qu'on appelle les deux écoles, autrement que par la distance des temps,

Digitized by Google

la différence des localités et du langage, l'influence de la religion, des lois, des mœurs, et surtout celle des souvenirs nationaux, qui composent en grande partie la poésie d'un peuple. Eschyle a été ce qu'il devait être à Athènes, et Shakespeare ce qu'il devait être à Londres.

Répétons ici le mot tant de fois répété : *la littérature est l'expression de la société*. Joignons-y cet axiome, qui ne paraît pas moins évident : *la poésie est l'expression des passions et de la nature*; et convenons que le romantique pourrait bien n'être autre chose que le classique des modernes, c'est-à-dire l'expression d'une société nouvelle, qui n'est ni celle des Grecs, ni celle des Romains.

Le développement des lumières, favorisé par l'impulsion du christianisme, par les ingénieux travaux des moines et par la découverte de l'imprimerie, avait fait entrer cette société nouvelle en possession de tout l'héritage littéraire de la société ancienne. Partagée des doubles avantages de l'érudition et du génie, elle était libre de choisir entre ses propres inspirations, et celles des âges que nous avons depuis surnommés classiques. L'Angleterre, presque toute sau-

Digitized by Google

vage, et divisée du monde entier comme au temps d'Horace ; la pieuse Allemagne, passionnément fidèle aux traditions religieuses et historiques des aïeux ; l'Espagne, moins éblouissante encore des riches inventions des Maures que de l'éclat de ses tournois, du succès de ses entreprises et de l'étendue de ses découvertes, osèrent avoir une poésie... L'Italie, qui avait conservé le dépôt des études antiques et qui en recueillait les premiers fruits, ne fut pas moins téméraire. Le Dante descendit dans les enfers, sur les pas de Virgile ; mais il ne se crut point obligé de parler la langue de son maître, poète heureux d'un âge heureux. Il fit passer dans la *divine comédie* tout le désordre, toute la terreur des guerres civiles et des tempêtes politiques, si fréquentes dans ces républiques d'un jour, désastreuses héritières de l'empire éternel. La France, déterminée par je ne sais quel penchant qui pourrait caractériser une sorte d'esprit national, abdiqua généreusement ses richesses ; elle s'en tint à une servile imitation. Déterminés par je ne sais quel autre penchant que je ne qualifierai pas, les critiques en titre qui règlent chez nous les destinées de la littérature prononcè-

Digitized by Google

rent que l'imitation était le goût, et que le goût était le génie. Enfin, comme pour justifier leur audace, il arriva des hommes admirables qui se soumirent à ces lois à force de naïveté, qui se jouèrent de ces entraves à force de talent; qui égalèrent, qui surpassèrent les anciens; et l'imitation devint une muse.

Il n'est personne qui ne remarque en effet que les modèles de notre littérature se sont conformés en tout aux modèles des littératures antérieures, et cette conformité s'est étendue jusqu'au choix des sujets. On dirait que nos poètes, découragés par la pauvreté de notre histoire et de nos croyances, n'ont trouvé ni la religion des Druides assez solennelle, ni les annales des Mérovingiens assez tragiques, ni les superstitions de nos ancêtres assez vagues et assez terribles, ni le nom d'Esus, de Bélénus et d'Irminsul assez harmonieux. Le peuple qui avait eu à gémir deux siècles auparavant sur la mort de Jeanne-d'Arc, sa miraculeuse libératrice, alla pleurer le sacrifice d'Iphigénie en *Aulide immolée*; et une cour presque contemporaine d'Henri IV, récemment assassiné, n'eut de larmes

Digitized by Google

que pour la famille de Pélops et pour celle de Labdacus.

On n'a jamais songé à contester l'élévation du génie de Racine et la perfection de ses vers; mais à la langue près, Racine n'est pas un poète national; c'est un poète grec, un poète hébreu, qui a la touchante éloquence d'Euripide, la majesté sublime d'Isaïe. Je trouve tout en lui, excepté ce que le cœur d'un Français demande à son poète, le chant de la patrie, avec les nobles traditions de nos chroniques et les mensonges enchanteurs de nos fables. Schiller né en France aurait pu être fort inférieur à Racine, et je serais désespéré de croire le contraire; mais il donnait du moins à la littérature française je ne sais quel lustre d'indépendance et d'originalité qui la distinguait parmi les écoles littéraires, et il est vrai de dire que Racine n'a fait qu'attacher un fleuron éclatant de plus à la couronne classique des Grecs.

Un homme de beaucoup de talent avancait dernièrement, dans un ouvrage remarquable *, que ce désordre de la direction littéraire des

* *Les Fastes de l'anarchie*, par M. de Jouffroi.

Digitized by Google

peuples modernes avait influé de la manière la plus funeste sur leur direction politique; et il est aisé de comprendre ce qui peut arriver d'une société qui a tout reçu des Grecs et des Romains, excepté le sol, les institutions, la langue, les mœurs et la patrie. Une fausse éducation, une éducation toute grecque, toute romaine, fit nécessairement concevoir des besoins nouveaux à des nations *dépaysées*, et ces besoins ne pouvaient se satisfaire que par la subversion de tout ordre, de tout principe. Cependant cela fut ainsi, parce que la politique imitative surpassait lentement les droits que la littérature imitative avait usurpés. Nous acceptions les traditions législatives de la Grèce, comme Jodelle et Garnier avaient accepté ses traditions dramatiques. Ce qu'il y a peut-être d'étonnant, c'est que l'opinion même, qui repousse en France tout ce qui a plus de trente ans révolus, ait excepté de sa faveur exclusive les ouvrages qui appartiennent à cette heureuse période. On ose croire cependant que la législation expérimentale est, depuis quelque temps, plus funeste à l'Europe que la philosophie sentimentale et la poésie rêveuse.

Il faut donc chercher une cause à la vive

Digitized by Google

opposition qui se manifeste contre le genre romantique, et il faut la chercher, selon moi, dans une méprise assez naturelle. On comprend généralement aujourd'hui, et par une extension fort injurieuse pour des écrivains réellement admirables, on comprend, dis-je, sous le nom de *romantiques* toutes les productions modernes qui ne sont pas *classiques*. Il faut avouer que cela composerait une détestable littérature, et je ne puis trop approuver, sous ce rapport, la généreuse indignation des partisans du classique. Mais il est juste de mettre à leur place les ouvrages et les hommes, et de ne pas confondre dans une catégorie commune ces conceptions libres, hardies, ingénieuses, brillantes de sens et d'imagination, qui ne font regretter au goût le plus pur que l'absence de certaines règles, ou l'oubli de certaines convenances; et ces extravagances monstrueuses, où toutes les règles sont violées, toutes les convenances outragées jusqu'au délire. On comprend très-bien qu'après cette longue fatigue des peuples, exercés le tiers d'un siècle aux impressions variées, les plus profondes et les plus tragiques, la littérature ait senti le besoin de renouveler par des se-

Digitized by Google

cousses fortes et rapides, dans les générations blasées, les organes de la pitié et de la terreur. C'est là le secret d'un siècle funeste, mais il n'explique pas l'audace trop facile du poète et du romancier qui promène l'athéisme, la rage et le désespoir à travers des tombeaux; qui exhume les morts pour épouvanter les vivans, et qui tourmente l'imagination de scènes horribles, dont il faut demander le modèle aux rêves effrayans des malades. Ici, je dois le dire, je ne blâme absolument, quoique fort blâmable en soi, ni le spéculateur inconsidéré qui a cru devoir payer ce tribut aux infirmités d'un siècle, ni l'homme de génie qui s'est joué de ce siècle en égarant *Manfred* à travers les glaces des Alpes, ou l'enfant du châtelain sous les ombrages séducteurs du *roi des Aulnes*. Sans attenter à la délicatesse de leurs sentimens moraux, et même à la justesse de leurs autres idées littéraires, il me semble seulement qu'on doit repousser avec sévérité les novateurs un peu sacriléges qui apportent au milieu de nos plaisirs les folles exagérations d'un monde fantastique, odieux, ridicule, et qu'il est de l'honneur national de faire tomber sous le poids de la réprobation pu-

Digitized by Google

blique ces malheureux essais d'une école extravagante, moyennant qu'on s'entende sur les mots ; car ce n'est ni de l'école classique ni de l'école romantique que j'ai l'intention de parler. C est d'une école innommée..... que j'appellerai cependant, si l'on veut, l'école *frénétique*.

M. Ch. Nodier.

Digitized by Google

DE LA POÉSIE CLASSIQUE

ET DE LA POÉSIE ROMANTIQUE.

Le nom de *romantique* a été introduit nouvellement en Allemagne pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme. Si l'on n'admet pas que le paganisme et le christianisme, le nord et le midi, l'antiquité et le moyen âge, la chevalerie et les institutions grecques et romaines, se sont partagé l'empire de la littérature, l'on ne parviendra jamais à juger sous un point de vue philosophique le goût antique et le goût moderne.

On prend quelquefois le mot *classique* comme synonyme de perfection. Je m'en sers ici dans une autre acception, en considérant la poésie *classique* comme celle des anciens, et la poésie *romantique* comme celle qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques. Cette division se rapporte également aux deux ères

Digitized by Google

du monde : celle qui a précédé l'établissement du christianisme, et celle qui l'a suivi.

La nation française, la plus cultivée des nations latines, penche vers la poésie classique imitée des Grecs et des Romains. La nation anglaise, la plus illustre des nations germaniques, aime la poésie romantique et chevaleresque, et se glorifie des chefs-d'œuvre qu'elle possède en ce genre.

L'événement était tout dans l'antiquité; le caractère tient plus de place dans les temps modernes. Les anciens avaient, pour ainsi dire, une âme corporelle, dont tous les mouvemens étaient forts, directs et conséquens; il n'en est pas de même du cœur humain développé par le christianisme : les modernes ont puisé dans le repentir chrétien l'habitude de se replier continuellement sur eux-mêmes.

L'honneur et l'amour, la bravoure et la pitié sont les sentimens qui signalent le christianisme chevaleresque; et ces dispositions de l'âme ne peuvent se faire voir que par les dangers, les exploits, les amours, les malheurs, l'intérêt romantique enfin, qui varie sans cesse les tableaux. Les sources des effets de l'art sont donc diffé-

Digitized by Google

rentes à beaucoup d'égards dans la poésie *classique* et dans la poésie *romantique* : dans l'une, c'est le sort qui règne, dans l'autre c'est la Providence. Le sort ne compte pour rien les sentimens des hommes ; la Providence ne juge les actions que d'après les sentimens. Comment la poésie ne créerait-elle pas un monde d'une toute autre nature, quand il faut peindre l'œuvre d'un destin aveugle et sourd, toujours en lutte avec les mortels, ou cet ordre intelligent auquel préside un Être suprême, que notre cœur interroge, et qui répond à notre cœur.

Madame de STAEL-HOLSTEIN.

Digitized by Google

LA LYRE ET LA HARPE.

ODE.

LA LYRE.

Dors, ô fils d'Apollon ! ses lauriers te couronnent.
Dors en paix. Les neuf Sœurs t'adorent comme un roi.
De leurs chœurs nébuleux les songes t'environnent.
La lyre chante auprès de toi.

LA HARPE.

Éveille-toi, jeune homme, enfant de la misère !
Un rêve ferme au jour tes regards obscurcis ;
Et, pendant ton sommeil, un indigent, ton frère,
A ta porte en vain s'est assis.

LA LYRE.

Ton jeune âge est cher à la gloire :
Enfant, la muse ouvrit tes yeux,
Et d'une immortelle mémoire
Couronna ton nom radieux.
En vain Saturne te menace :
Va, l'Olympe est né du Parnasse,
Les poètes ton fait les dieux.

Digitized by Google

LA HARPE.

Homme, une femme fut ta mère;
Elle a pleuré sur ton berceau :
Souffre donc. Ta vie éphémère
Brille et tremble, ainsi qu'un flambeau.
Dieu, ton maître, a, d'un bras austère,
Tracé ton chemin sur la terre,
Et marqué ta place au tombeau.

LA LYRE.

Chante, Jupiter règne, et l'univers l'implore;
Vénus embrase Mars d'un souris gracieux;
Iris brille dans l'air, dans les champs brille Flore;
Chante, les immortels, du couchant à l'aurore,
En trois pas parcourent les cieux.

LA HARPE.

Prie! il n'est qu'un vrai Dieu, juste dans sa clémence,
Par la suite des temps sans cesse rajeuni;
Tout s'achève dans lui; par lui tout recommence:
Son être emplit l'espace, ainsi qu'une âme immense;
L'Éternel vit dans l'infini.

LA LYRE.

L'aigle est l'oiseau du Dieu qu'avant tout on adore.
Du Caucase à l'Athos l'aigle égaré, dans l'air,
Roi du feu qui féconde et du feu qui dévore,
Contemple le soleil et vole sur l'éclair.

Digitized by Google

LA HARPE.

La colombe descend du ciel qui la salue ;
Et, voilant l'Esprit saint sous son regard de feu,
Chère au vieillard choisi comme à la vierge élue,
Porte un rameau dans l'arche, annonce au monde un Dieu.

LA LYRE.

Aime ! Eros règne à Gnide, à l'Olympe, au Tartare ;
Son flambeau de Sestos allume le doux phare,
Il consume Ilion par la main de Pâris.
Toi, fuis de belle en belle, et change avec leurs charmes.
L'Amour n'enfante que des larmes ;
Les Amours sont frères des Ris.

LA HARPE.

L'amour divin défend de la haine infernale.
Cherche pour ton cœur pur une âme virginale ;
Chéris-la : Jéhovah chérissait Israël.
Deux êtres que dans l'ombre unit un saint mystère
Passent en s'aimant sur la terre
Comme deux exilés du ciel.

LA LYRE.

Jouis ! c'est au fleuve des ombres
Que va le fleuve des vivans.
Le sage, s'il a des jours sombres,
Les laisse aux dieux, les jette aux vents.

Digitized by Google

Enfin, comme un pâle convive,
Quand la mort imprévue arrive,
De sa couche il lui tend la main;
Et, riant de ce qu'il ignore,
S'endort dans la nuit sans aurore
En rêvant un doux lendemain.

LA HARPE.

Soutiens ton frère qui chancelle,
Pleure si tu le vois souffrir :
Veille avec soin; prie avec zèle;
Vis en songeant qu'il faut mourir.
Le pécheur croit, lorsqu'il succombe,
Que le néant est dans la tombe,
Comme il est dans la volupté;
Mais quand l'ange impur le réclame,
Il s'épouvante d'être une âme,
Et frémit sous l'éternité.

Le poète écoutait, à peine à son aurore,
Ces deux lointaines voix qui descendaient du ciel,
Et plus tard il osa parfois, bien faible encore,
Dire à l'écho du Pinde un hymne du Carmel.

M. V. M. HUGO.

Digitized by Google

LE BOURREAU.

FRAGMENT.

Dieu ayant voulu faire gouverner les hommes par des hommes, du moins extérieurement, il a remis aux souverains l'éminente prérogative de la punition des crimes ; et c'est en cela surtout qu'ils sont ses représentans.....

De cette prérogative redoutable résulte l'existence nécessaire d'un homme destiné à infliger aux crimes les châtimens décernés par la justice humaine ; et cet homme, en effet, se trouve partout, sans qu'il y ait aucun moyen d'expliquer comment : car la raison ne découvre dans la nature de l'homme aucun motif capable de déterminer le choix de cette profession.

Qu'est-ce donc que cet être inexplicable, qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes, et même honorables, qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses sem-

Digitized by Google

blables ? Cette tête, ce cœur, sont-ils faits comme les nôtres ? Ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature ? Pour moi, je n'en sais pas douter. Il est fait comme nous extérieurement, il naît comme nous, mais c'est un être extraordinaire ; et pour qu'il existe dans la famille humaine, il faut un décret particulier, un fait de la puissance créatrice. Il est créé, comme un monde. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter! A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine en a-t-il pris possession, que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui, qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits qui lui font connaître la voix de l'homme ; sans eux, il n'en connaîtrait que les gémissemens....! Un signal lugubre est donné; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui. Il part; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un

Digitized by Google

sacrilége ; il le saisit, il l'étend et le lie sur une croix horizontale ; il lève le bras. Alors il se fait un silence horrible ; et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre et les hurlemens de la victime. Il la détache, il la porte sur une roue ; les membres fracassés s'enlacent autour des rayons ; la tête pend ; les cheveux se hérissent ; et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalle qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini, le cœur lui bat, mais c'est de joie. Il s'applaudit, il dit dans son cœur : *Nul ne roue mieux que moi.* Il descend ; il tend sa main, souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange ; au lit ensuite, et il dort ; et le lendemain, en s'éveillant, il songe à tout autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme ? Oui. Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. Il n'est pas criminel : cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, *qu'il est vertueux, qu'il est honnête homme, qu'il est estimable.....* Nul éloge moral ne peut lui convenir ; car tous

Digitized by Google

supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point.

Et cependant toute grandeur, toute puissance, toute subordination, repose sur l'exécuteur. Il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible, dans l'instant même l'ordre fait place au chaos; les trônes s'abîment, et la société disparaît. Dieu, qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc aussi du châtiment.

M. le comte DE MAISTRE.

Digitized by Google

LES MALHEURS DU GÉNIE.

STANCES A M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIANT.

Le Tasse errant de ville en ville,
Un jour accablé de ses maux,
S'assit près du laurier fertile
Qui sur la tombe de Virgile
Etend toujours ses verts rameaux.

En contemplant l'urne sacrée,
Ses yeux de larmes sont couverts,
Et là, d'une voix éplorée,
Il raconte à l'ombre adorée
Les longs tourmens qu'il a soufferts.

Il veut fuir l'ingrate Ausonie,
Des talens il maudit le don,
Quand, touché des pleurs du génie,
Devant le chantre d'Herminie
Paraît le chantre de Didon.

« Eh quoi! dit-il, tu fis Armide,
» Et tu peux accuser ton sort!
» Souviens-toi que le Méonide,

Digitized by Google

» Notre modèle et notre guide,
» Ne devint grand qu'après sa mort.

» L'infortune en sa coupe amère
» L'abreuva d'affronts et de pleurs,
» Et quelque jour un autre Homère
» Doit, au fond d'une île étrangère,
» Mourir aveugle et sans honneur.

» De l'indigence et du naufrage
» Camoëns connut les tourmens;
» Naguère les nymphes du Tage,
» Sur le mélodieux rivage,
» Ont redit ses gémissemens.

» Ainsi les maîtres de la lyre
» Partout exhalent leurs chagrins :
» Vivans, la haine les déchire,
» Et ces dieux que la terre admire
» Ont peu compté de jours sereins.

» Long-temps la gloire fugitive
» Semble troubler leur noble orgueil;
» La gloire enfin pour eux arrive,
» Et toujours sa palme tardive
» Croît plus belle au pied d'un cercueil.

» Torquato, d'asile en asile,
» L'envie ose en vain t'assiéger;

Digitized by Google

» Enfant des muses, sois tranquille :
» Ton Renaud vivra comme Achille :
» L'arrêt du temps doit te venger.

» Le bruit confus de la cabale
» A tes pieds va bientôt mourir :
» Bientôt à moi-même on t'égale,
» Et pour ta pompe triomphale
» Le Capitole va s'ouvrir. »

Virgile a dit : ô doux présage !
Il se replonge en son tombeau,
Et le vieux laurier qui l'ombrage,
Trois fois inclinant son feuillage,
Refleurit plus jeune et plus beau.

Les derniers mots que l'ombre achève
Du Tasse ont calmé les regrets :
Plein de courage il se relève,
Et tenant sa lyre et son glaive,
Du destin brave tous les traits.

Châteaubriand, le sort du Tasse
Doit t'instruire et te consoler :
Trop heureux qui, suivant sa trace,
Au prix de la même disgrâce,
Dans l'avenir peut l'égaler !

Digitized by Google

Contre toi du peuple critique
Que peut l'injuste opinion ?
Tu retrouvas la muse antique
Sous la poussière poétique
Et de Solime et d'Ilion.

Du grand peintre de l'Odyssée
Tous les trésors te sont ouverts,
Et dans ta prose cadencée
Les soupirs de Cymodocée
Ont la douceur des plus beaux vers.

Aux regrets d'Endore coupable
Je trouve un charme différent,
Et tu joins dans la même fable
Ce qu'Athène a de plus aimable,
Ce que Sion a de plus grand.

M. le marquis de FONTANES.

Digitized by Google

LES ROIS ATHÉES *.

. . . Mais enfin, c'est peut-être aux maîtres des empires que l'incrédulité est favorable. Ceux qui gouvernent les peuples doivent-ils nier la vérité ? Et en vertu de qui règnent-ils donc ? d'où leur est venue leur puissance ? quel droit ont-ils de commander, et qui force les autres à se soumettre ? *La religion*, dit Spinosa, *peut seule expliquer le miracle de l'obéissance :* grand mot dans la bouche d'un athée ! Bien loin que l'athéisme soutienne les grands, c'est l'athéisme qui les renverse. Et comment un chef, contempteur du ciel pourrait-il se faire aimer ?

* Le fragment qu'on va lire est extrait d'une première édition du *Génie du christianisme*, imprimée à Londres en 1800, et que l'auteur, avant son retour à Paris, s'empressa de supprimer, la jugeant beaucoup trop imparfaite. Dans cette édition, dont il n'existe aujourd'hui qu'un ou deux exemplaires tout au plus, se trouvaient une foule de morceaux qui furent entièrement refaits. On regrette que le chapitre suivant, intitulé *les Rois athées*, n'ait pu trouver place dans les différentes éditions publiées depuis cette époque.

Digitized by Google

quelle foi veut-il qu'on repose en ses promesses? Pour lui, le bien ou le mal n'est qu'un être de raison forgé par les lois humaines : or, s'il est au-dessus de ces lois, qui l'empêchera de les braver? Si Dieu ne lie pas celui qui n'est lié par personne, aura-t-il d'autre règle que son bon plaisir et son pur caprice? Comment sera-t-il le père des malheureux, cet homme puissant qui ne croit point aux affections de l'âme, qui rit quand on parle de piété et de sentimens, qui n'établit aucune différence entre le vice et la vertu, qui regarde le plus fripon comme le plus habile, et qui ne craint rien dans le présent ni dans l'avenir?

On aura beau déclamer, il est certain que tous les préjugés sont en faveur de l'homme religieux; tandis que l'incrédule, quoi qu'il fasse, est toujours en butte aux soupçons. Dites à un homme: Voici un chrétien, voilà un athée; ils passent tous deux pour de très-honnêtes gens. Vous avez une somme à déposer : entre les mains duquel de ces deux hommes voulez-vous la remettre? Nous engagerions notre tête que cet homme, fût-il lui-même un athée, confiera son argent au chrétien. Nier le fait ne détruirait pas l'assertion;

Digitized by Google

car, en supposant qu'il se trouvât un incrédule qui, par amour-propre, et pour soutenir son système, remît sa fortune au dépositaire athée, le reste du genre humain ferait le contraire. Est-ce qu'une telle supériorité, avouée de tout le monde, ne devrait pas sur-le-champ décider la question? On dira peut-être que si on donne au chrétien la garde de l'argent, ce n'est pas qu'il soit plus honnête homme que l'athée, mais parce qu'on a une sûreté de plus dans ses *préjugés*. Ah! vous reconnaissez qu'on ne peut pas se fier à l'humanité toute seule; qu'il faut quelque chose de plus qu'un *honnête athéisme*, pour être un *parfait honnête homme*? Heureux *préjugés*, saintes *erreurs* de la religion! continuez long-temps sur la terre.

Vous nous direz encore : Nous n'avons jamais nié que la religion, *comme instrument de morale*, n'ait en soi quelque chose de bon; nous soutenons seulement qu'elle est absurde en philosophie, et lorsqu'on veut la recevoir *comme pure vérité*.

Malheureux sophistes! qui voulez qu'une chose soit bonne et mauvaise à la fois, qui prétendez qu'une vertu puisse naître d'un men-

Digitized by Google

songe, qui fondez la morale sur une vaine illusion, accordez-vous donc avec vous-mêmes ! Votre langage sera-t-il uniforme ? prêcherez-vous ouvertement l'athéisme, ou bien direz-vous *ici* qu'il y a un Dieu, et *là* qu'il n'y en a point ? Si la religion est bonne, pourquoi écrivez-vous contre elle ? à qui persuaderez-vous d'être vertueux *au nom d'un être souverain* que vous déclarez *n'être qu'un fantôme* ? et comme nous l'avons déjà dit, vous reconnaissez les *effets* de la morale, et vous niez les *causes* ; vous admettez une conséquence qui n'a point de principe. Hélas ! il est trop aisé de voir que l'erreur qui vous domine trouble également vos sentimens et votre raison. Détruisant par une proposition ce que vous avancez par l'autre ; perplexes dans vos idées, faibles dans vos argumens, vous marchez en tâtonnant dans les ténèbres. Cessez d'errer dans les régions de l'éternelle nuit, où tout est plein d'aspérités et de précipices, où vous n'êtes éclairés que par la lueur de la foudre qui vous menace, et où vous vous perdrez sans retour.

» Il y a deux sortes d'athées bien distincts : les premiers déclarent qu'il n'y a point de Dieu, etc.

Digitized by Google

Les derniers joignent aux vices de l'athéisme l'intolérance du sectaire et l'amour-propre de l'auteur.

Ce sont ces derniers hommes qui vous disent naïvement que le chef athée sera obligé de maintenir la justice lui-même en pouvoir. A qui viennent-ils raconter ces choses ? quoi ! ils pensent qu'un incrédule, maître de six cent mille hommes, se souciera de leur *justice relative* et de leurs subtilités sur la morale ! C'est en vérité bien connaître le genre humain que de raisonner ainsi !

Mais voyons si le chef ennemi du ciel peut être athée pour lui seul, et religieux pour le peuple. S'il est athée pour le peuple même, il faut qu'il persécute la religion de ce peuple ; or, s'il a quelque envie d'être en horreur, il ne pourrait prendre un meilleur chemin. S'il est athée pour lui seul, quelle confiance la nation trouvera-t-elle dans un souverain qui n'est pas de son culte? Il en pratique les dehors, direz-vous. Ne vous y trompez pas ; on est clair-voyant sur cette matière ; on devinera bientôt votre décision, et on vous détestera cent fois plus que si vous étiez un ennemi ouvert. L'insulte qu'on fait à Dieu par

Digitized by Google

l'hypocrisie est plus horrible à l'homme de foi qu'une persécution déclarée. Après tout, direz-vous encore, qu'importe le peuple et ce qu'il pense? nous entendons : mais quand vous aurez besoin d'augmenter ou vos finances ou vos armées, songez que pour chaque écu et pour chaque homme, il vous faudra une baïonnette et un grenadier.

Le chef athée se voit donc exposé à être renversé par le peuple religieux ou par l'athéisme lui-même, ou enfin il est forcé de régner par la tyrannie : fausse position dans laquelle il ne peut trouver ni sûreté ni bonheur.

» Enfin ce grand, ce puissant de la terre, tout souverain qu'il est, tout environné de glaives et de foudres qu'il puisse être, est-il assuré de la fortune? Ouvrez ce registre des misères humaines, l'histoire; cherchez le chapitre des rois : quel long catalogue d'infortunés! sont-ce là les maîtres des empires, que tous ces hommes traînés dans le sang et la fange, abandonnés du ciel et de la terre, et rassasiés du pain des douleurs? La religion est surtout faite pour ceux qui s'élèvent entre les hommes; elle est placée auprès des trônes, comme ces vulnéraires

Digitized by Google

qui croissent sur le sommet des Alpes, là où les chutes sont plus fréquentes et plus terribles. A qui les grands auront-ils recours dans leurs épouvantables calamités ? Sera-ce en ces flatteurs qui vont adorer la nouvelle fortune, et qui, dans leur soif insatiable, non satisfaits du mépris d'une première cour, boivent à longs traits le mépris d'une seconde ? Ah ! qu'ils ne reposent point leur confiance dans leurs bienfaits, ceux qui commandent à la terre ! Qu'ils sèment, mais sans compter recueillir. Dans le champ de l'ingratitude, il ne lève que des moissons trompeuses ; la récolte paraît abondante, tandis qu'elle se dore au soleil des beaux jours ; mais quand le temps est venu de battre la gerbe, il se trouve que l'épi est vide, et il ne reste sous les coups du fléau qu'une paille inutile.

Aussi n'est-ce ni dans les courtisans, ni encore moins dans les athées, que les souverains tombés ont mis leur espoir. Que fait cette Marie l'Ecosse, cette douairière de France et de Navarre, dans le château de Forthingray ? Elle prie. Que fait ce Charles, en cheveux blancs, dans la solitude de Carisbroke ? Il prie. *O lord !* s'écrie-

Digitized by Google

t-il, *let the voice of his blood* (Christ) *be heard for my murderers, louder than the cry of mine against them.* « Seigneur, que le sang de Jésus-» Christ élève la voix en faveur de mes meur-» triers, plus haut que le cri de mon sang ne se » fait entendre contre eux ! » Ce n'est pas là la prière d'un athée. Charles avait été maître trois royaumes ; Charles avait eu des armées et des serviteurs. Que lui restait-il maintenant de toute cette pompe ? Un vieillard qui l'aidait à allumer son feu le matin. Bientôt on lui cracha au visage, ses vêtemens furent tirés au sort, et le bourreau répandit son sang. Charles se fût-il consolé, s'il n'avait cru partager ces honneurs avec le monarque des cieux ?

Il suffit donc que les grands puissent être malheureux, et malheureux plus que les autres hommes, pour que l'athéisme leur soit tout-à-fait mauvais. Et de ces infortunes des grands, qui est-ce qui doute encore aujourd'hui ? Avons-nous besoin d'entasser exemples sur exemples ? Qu'il nous serait aisé d'en trouver d'autres. Non, vous n'êtes pas à l'abri des maux qui consument le pauvre, puissans et souverains du monde !

Digitized by Google

Job repose dans son sommeil avec les rois et les conseils de la terre, qui se bâtissent des solitudes : *cum regibus et consulibus terræ qui ædificant sibi solitudines* *. La nature ne fait pas des rois, elle fait des hommes ; vous n'emporterez au cercueil que vos os, et rien de vos grandeurs. Non, vous êtes sortis du ventre de votre mère ; non, vous rentrerez dans son sein. Alors tous vos serviteurs se retireront : la mort seule, comme le grand officier de votre couronne, restera pour vous présenter la coupe du sommeil et vous étendre sur votre lit d'argile. C'est là que dépouillés par ses mains, l'œil cherchera en vain sur votre chair les marques de votre royauté, jusqu'à ce que la terre vous couvre de son voile, et que l'éternité tire ses rideaux autour de votre dernière couche. Croyez donc en Dieu, puisqu'il faut mourir ; soyez donc religieux, puisque vous pouvez être misérables. Prenez garde surtout de vous laisser tenter à la prospérité ; ne vous assurez point dans un bonheur qu'un seul

* Job.

Digitized by Google

instant peut détruire. *Souvent ceux qui ont habité les palais en sont sortis les mains liées derrière le dos :* les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de quantité de larmes que contiennent les yeux des rois *.

M. le vicomte DE CHATEAUBRIAND.

* L'auteur a très-heureusement placé cette dernière phrase dans *Atala*, et nous sommes tentés de croire que, s'il a supprimé celle qui précède, c'est qu'il y fut contraint par la censure de Buonaparte. L'usurpateur, qui avait déjà établi son domicile dans la demeure de nos rois, et qui n'attendait qu'un moment favorable pour mettre la couronne sur sa tête, craignit sans doute que cette phrase ne blessât les régicides dont il était entouré. Il ne jugea pas d'ailleurs très-prudent de leur rappeler la facilité avec laquelle ils avaient conduit Louis XVI des Tuileries au Temple, et du Temple à l'échafaud.

Digitized by Google

LA PAUVRE FILLE.

ÉLÉGIE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne,
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs;
Sa mère lui portait la douce nourriture,
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh! pourquoi n'ai-je pas de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?
Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'eus pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau.

Digitized by Google

Loin de mes parens exilée,
De leurs embrassemens j'ignore la douceur;
Et les enfans de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!
Je ne partage pas les jeux de la veillée;
Jamais sous son toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas!

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs;
J'y cherche la trace des pleurs,
Qu'en m'y laissant, peut-être y répandit ma mère.

Souvent aussi mes pas errans
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférens,
La pauvre fille est sans parens
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre!

Digitized by Google

J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée :
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée !

M. Alex. Soumet.

Digitized by Google

LA FEUILLE.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine
Le zéphir ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer.
Je vais... où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

M. A. V. Arnault.

Digitized by Google

LA FEMME D'ASAN.

Quelle blancheur éblouissante éclate au loin sur la verdure immense des plaines et des bocages!

Est-ce la neige, ou le cygne, ce brillant oiseau des fleuves, qui l'efface en blancheur?

Mais les neiges ont disparu, mais le cygne a repris son vol vers les froides régions du nord.

Ce n'est ni la neige ni le cygne; c'est le pavillon d'Asan, du brave Asan, qui est douloureusement blessé, et qui pleure de sa colère encore plus que de sa blessure.

Car voici ce qui est arrivé : sa mère et sa sœur l'ont visité dans sa tente; et son épouse, qui les avait suivies, retenue par la pudeur du devoir *, s'est arrêtée au dehors, parce qu'il ne l'avait point mandée vers lui : c'est ce qui cause la peine d'Asan.

Cependant, quand la douleur de sa blessure

* Une femme morlaque ne peut entrer dans la tente ou la chambre de son mari sans y être appelée.

Digitized by Google

s'est calmée, il écrit ainsi à sa triste et fidèle amie : « Fille de Pintor, vous ne vous présenterez plus » dans ma maison blanche, ni dans ma maison, » je vous le dis, ni dans celle de mes parens *. » A la lecture de cet arrêt terrible, l'infortunée demeure accablée.

Depuis ce jour de funeste mémoire, un jour... préoccupée des pensées du bonheur perdu, elle écoutait : son oreille est frappée du retentissement de la terre sous le pas des chevaux.

Elle s'élance désespérée vers la tour, et cherche à gagner son sommet, d'où elle peut embrasser une mort certaine ; car elle pense que c'est Asan qui vient la poursuivre de ses reproches ; mais ses petites filles, tremblantes, se sont attachées à ses pas. « O ma mère ! s'écrient-elles, ô ma mère ! » cesse de fuir, car ce n'est point notre père bien-» aimé ; c'est ton frère, le bey Pinthorovich. »

Ainsi rassurée, elle descend et jette ses bras au cou du prudent vieillard. « Hélas ! dit-elle, » vous le savez, et vous connaissez ma honte et » celle de notre race ; il a répudié l'épouse qui » lui a donné cinq enfans ! »

* Formule de répudiation.

Digitized by Google

Le bey se tait, il ne répond point; mais il tire d'une bourse de soie vermeille, le titre solennel qui permet à sa sœur de se couronner de nouveau des fleurs et des guirlandes de l'épousée, après qu'elle aura foulé, sur le seuil de la maison, la trace des pas de sa mère.

A peine la malheureuse femme d'Asan a laissé tomber ses yeux sur cet écrit, elle regarde, elle hésite, elle attend, et puis elle se soumet, car l'ascendant de son frère la domine.

Prête à les quitter, elle baise avec ardeur le front de ses deux jeunes fils.

Elle presse de ses lèvres les joues fraîches et colorées des petites filles, qui pleurent sans comprendre tout-à-fait le sujet de leur douleur; mais elle ne peut se détacher du berceau où repose le dernier né de ses enfans; elle s'y fixe comme pour l'entraîner avec elle.

Son frère la saisit d'une main sévère, la pousse vers le coursier rapide, et vole avec elle à la maison de Pintor.

Elle n'y demeura pas long-temps. La semaine était à peine achevée, qu'une femme si belle et de si noble race fut recherchée pour épouse par l'illustre juge d'Imoski : elle tombe éplorée aux

Digitized by Google

pieds de son frère, elle gémit, elle prie. « Hélas! » dit-elle, ne me donne plus pour épouse à per- » sonne; je t'en conjure par ta vie, je te le de- » mande à genoux. Mon cœur éclatera de dou- » leur s'il faut que je renonce à embrasser encore » mes pauvres enfans! »

Le bey, sourd à sa voix, a résolu de l'unir au noble kadi. Dévouée, elle prie encore. « Du » moins, reprend-elle, écris en ces termes à » l'époux que tu m'as choisi. Écoute bien : « Kadi, je te salue. Je t'écris sans avoir consulté » ma sœur, pour obtenir de toi, en sa faveur, » deux grâces qui lui seront chères. La première, » c'est de lui apporter, lorsque tu viendras avec » tes amis, un long voile qui puisse la cacher à » tous les yeux; la seconde, c'est d'éviter, en » la conduisant dans ta maison, de passer de- » vant celle d'Asan, afin qu'elle n'ait pas la dou- » leur de voir les chers enfans qu'elle doit re- » noncer à voir jamais. »

A peine la lettre est-elle parvenue au kadi, celui-ci réunit ses amis pour être témoins de cette fête. Ils viennent, et présentent à la fiancée, au nom de son nouvel époux, le long voile qu'elle a demandé; elle s'en couvre et les ac-

Digitized by Google

compagne : heureuse au moins de cacher ses larmes, quand des cris, qui partent du devant de la maison d'Asan, l'avertissent que les Svati qui conduisent le cortége nuptial se sont trompés de chemin, car ses enfans l'ont aperçue et se sont élancés sur son passage.

« O mère bien aimée, s'écrient-ils, reviens à tes » petits enfans, puisque voilà l'heure du repas » où tu nous appelais tous les jours. »

A peine a-t-elle entendu ses enfans, l'épouse infortunée d'Asan se retourne vers le vieux bey : « O mon frère, lui dit-elle, permets que tes che- » vaux s'arrêtent pour un moment devant cette » maison, afin que je puisse donner encore » quelques gages d'amour à ces innocens or- » phelins, déplorables fruits de ma première » union. »

Les coursiers restent immobiles pendant qu'elle va partager à sa famille chérie quelques bijoux ou quelques vêtemens, derniers témoignages de sa tendresse. De beaux cothurnes à tresses d'or pour les jeunes garçons; pour les jeunes filles, des tuniques longues et flottantes, et une petite robe au plus petit qui dort dans un berceau; mais elle n'ose l'éveiller d'un baiser.

Digitized by Google

Tout à coup une voix éclate dans l'appartement voisin, celle d'Asan qui rappelle ses enfans. « Revenez à moi, mes chers orphelins, » revenez à moi ! le cœur de fer de la cruelle » que vous embrassez ne s'attendrira plus pour » vous, elle est femme d'un autre. » Elle prête l'oreille, son sang se glace, elle tombe, et sa tête, couverte d'une mortelle pâleur, va frapper la terre retentissante. Au même instant son cœur se brise, et son âme s'envole sur les pas de ses enfans.

M. Ch. Nodier.

Digitized by Google

LA NOCE D'ELMANCE.

POEME ROMANTIQUE.

« Beau chevalier au pays Maure
» Voyage et combat pour la foi;
» Peut-être, aux champs où naît l'aurore,
» Il expire en songeant à moi!
» Et moi, jouvencelle plaintive,
» Tout le jour j'attends en ce lieu,
» Où de sa voile fugitive
» Me parvint le dernier adieu. »

Ainsi chantait la jeune Elmance,
Sur la vieille tour des remparts.
(Là, naguère, en quittant la France,
Osval lui dit : j'aime et je pars!
Là, les doigts errans sur sa harpe,
La vierge, en croyant refuser,
Laissa tomber sa blanche écharpe
Et pensa mourir d'un baiser.)

Elmance allait chanter encore,
Mais sa mère accourt à grands pas;

Digitized by Google

Sa mère qui sans doute ignore
Que l'amour ne se guérit pas :
« Éteins, lui dit-elle, une flamme
» Dont le ciel se montre ennemi ;
» Osval t'a retiré son âme,
» Ou dans la tombe est endormi. »

» Écoute : George d'Eristole
» Demande ton cœur et ta main ;
» Il a ma foi, j'ai sa parole,
» Tu seras sa femme demain. » —
« Ciel ! s'écrie Elmance effrayée,
» Quelle image osez-vous m'offrir !
» Osval ne m'a point oubliée,
» Et s'il est mort je veux mourir. »

George, baron farouche et sombre,
Au pied de la tour vient s'asseoir ;
Debout devant lui comme une ombre,
Elmance apparaît vers le soir ;
Il s'émeut, une joie étrange
Brille sur son front menaçant ;
Mais elle, de la voix d'un ange,
Lui dit ces mots en rougissant :

« J'aime Osval ; la fée Armentine
» M'a promise au beau chevalier ;

Digitized by Google

» A son départ en Palestine,
» J'ai pleuré sur son bouclier;
» Osval!.... il a baisé ma bouche,
» Et ma main a cherché sa main!
» Lui seul doit visiter la couche
» Que la pudeur cède à l'hymen.

» Mais si mes plaintes étouffées
» Ne me rendent point mon Osval,
» Tu connais le pouvoir des fées;
» Malheur, malheur à son rival!
» Au moment où sa vaine flamme
» Croira triompher de ma foi,
» Il n'aura qu'un spectre pour femme!
» A présent, George, épouse-moi. »

Elle dit, et dans les ténèbres
Elle précipite ses pas,
En murmurant des mots funèbres,
Que George écoute et n'entend pas.
Mais est-il un frein légitime
Pour cet impie au cœur de fer!
Il rit des pleurs de sa victime
Et des menaces de l'enfer.

Déjà la vieille basilique
S'orne de feuillage et de fleurs,

Digitized by Google

Et la cloche mélancolique
Appelle l'hyménée en pleurs;
Vingt pages en habits de noce
Cherchent Elmance à pas pressés.....
Ils la trouvent près d'une fosse,
Chantant l'hymne des trépassés.

On l'entraîne!..... Triste et parée,
La victime est devant l'autel;
Mais loin d'une chaîne abhorrée
Son âme s'enfuit dans le ciel;
Vers son épouse infortunée
George se tourne en souriant; ....
Déjà le voile d'hyménée
Ne couvrait qu'un spectre effrayant.

La cérémonie est troublée,
Le prêtre se tait, l'époux fuit;
Voilà qu'à travers l'assemblée
Le fantôme ardent le poursuit;
Il le poursuit pendant une heure,
Parmi les grands bois d'alentour,
Et le ramène à sa demeure,
Et monte avec lui dans la tour.

Depuis, quand l'horloge prochaine
Lentement a sonné minuit,

Digitized by Google

Un spectre, que l'enfer déchaîne,
Du cercueil s'échappe à grand bruit.
Au lit du veuf il prend sa place,
Froid, à ses côtés il s'étend,
Et par un sourire de glace,
Réclame un hymen révoltant.

En vain l'infortuné s'agite,
Et pousse de longs hurlemens,
Le spectre s'acharne et l'invite
Par d'horribles embrassemens;
Et, pour un moment, s'il succombe
Au poids d'un sommeil plein d'effroi,
Une voix qui sort de la tombe
Soudain lui crie : « Épouse-moi. »

M. Émile Deschamps.

Digitized by Google

LE ROI DES AULNES.

ÉLÉGIE.

Qui passe donc si tard à travers la vallée?
C'est un vieux châtelain qui, sur un coursier noir,
Un enfant dans ses bras, suit la route isolée.
Il se plaint de la nuit qui voile son manoir;
Et l'enfant (ah! pourquoi troubler ces cœurs novices?)
Se rappelle en tremblant ces récits fabuleux
Qu'aux lueurs de la lampe, au vague effroi propices,
Le soir, près des foyers, racontent les nourrices.

Il croit voir... il a vu, sous le bois nébuleux,
Un de ces vains esprits, de ces antiques gnômes,
Qui, railleurs et cruels, doux et flatteurs fantômes,
Se plaisent à troubler le songe des pasteurs :
Soit qu'ils poussent leur rire à de courts intervalles,
S'attachent aux longs crins des errantes cavales,
Ou prêtent à la nuit des rayons imposteurs.

Voilant de tous ses pas les rians artifices,
Le monstre, au bord des précipices,
Marche, sans les courber, sur la cime des fleurs,
Et de sa robe aux sept couleurs

Digitized by Google

Il a déployé les caprices.
A l'enfant qu'il attire il ouvre un frais chemin,
Fait briller sa couronne et sourit ; dans sa main
Flotte le blanc troëne et les nénuphars jaunes.
« Mon père, dit l'enfant, vois-tu le roi des aulnes?
—Mon fils, sous mon manteau pourquoi cacher ta peur?
Du ruisseau qui nous suit c'est la blanche vapeur.
—J'entends ses sœurs courir et murmurer ensemble....
—C'est la brise du soir sous le bouleau qui tremble :
Rassure-toi, mon fils, contre un effroi trompeur.
—Qui frémit dans les bois?—Le ramier qui s'éveille.
—Il me parle!... entends-tu sa voix à mon oreille :
« Viens, bel enfant, j'ai des bijoux,
» Du sable d'or, de blancs cailloux;
» Ma mère de nos airs t'apprendra les cadences;
» Je sais de jolis jeux, tu verras dans nos champs
» Les chœurs variés par nos danses,
« Je t'endormirai par mes chants. »

Mon père! aux bords des eaux vois-tu là-bas sa mère?...
—Mon fils, mon cher enfant, vaine et triste chimère :
C'est le tronc du vieux saule et ses rameaux penchans. »
—« Bel enfant, à mes vœux docile,
» Je sers de guide à tes pas égarés.
» Pour toi mes sœurs vont, d'une main agile,
» Tresser des festons bigarrés ;
» Regarde, que de fleurs au bord du lac tranquille !

Digitized by Google

» Pourquoi ces craintes, ces délais?
» Viens, ta place est dans mon palais,
» Me résister est inutile ! »
—« Mon père !... il m'a saisi, je souffre... ah ! sauve-moi ! »
Le châtelain frissonne : et l'enfant, plein d'effroi,
Se serre sur son cœur et demeure immobile.

Mais le vieux châtelain, pressant son coursier n
(Et l'enfant dans ses bras), regagne son manoir.
Voilà les hautes tours et la porte propice.
Le pont mouvant s'abaisse, il entre; et la nourrice
Apporte sur le seuil un vacillant flambeau.
Le père avec tendresse écarte son manteau.
« Soyez donc plus discrète; il m'a durant la route,
Isaure, entretenu des esprits qu'il redoute;
Il criait dans mes bras, mais maintenant il dort;
Reprenez votre enfant.—Oh ! dit-elle, il est mort ! »

M. H. De Latouche.

Digitized by Google

MILTON.

FRAGMENT.

Sous le manteau d'une vaste cheminée, toute la famille est rassemblée; la soirée est froide, mais les portes fermées et le charbon de terre qui brûle en pétillant dans le foyer conservent une douce chaleur dans la chambre.

Le vieillard aveugle est étendu sur une chaise longue; sa main gauche est appuyée sur une petite table qui porte une bible et une lampe de cuivre à quatre becs. Sa main droite repose sur une harpe devant laquelle est assise l'aînée de ses filles, Ève la blonde, attentive à la lecture que fait sa belle-mère.

La femme du vieillard est auprès de son époux, de l'autre côté de la table; elle lit les nouvelles de la Gazette de Londres, de la veille, 30 mai 1660. Rachel et Judith, les deux autres jeunes filles, sont assises en face de leur père. Judith, aux noirs cheveux, écoute sa mère, les bras croisés et les yeux remplis d'une indigna-

Digitized by Google

tion qu'elle a peine à contenir. Seule, la petite Rachel boude devant son rouet chargé de chanvre, parce que son père lui a ordonné de cesser un travail dont le bourdonnement monotone étouffe les paroles de la lectrice.

Or voici ce que lisait la bonne dame :

« Ce jourd'hui 29 mai, jour de la naissance de sa royale majesté Charles II, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, elle a fait sa rentrée dans Londres, sa capitale, onze ans après la mort de son père, le feu roi qui est dans le ciel avec le Dieu protecteur de la vertu. »

— Phrase de papiste, murmure entre ses dents le vieillard aveugle; sa femme poursuit :

« Sa majesté avait à sa droite le duc d'Yorck; à sa gauche le duc de Glocester. Elle était précédée par le général Monck. »

— Cet homme nous avait toujours été suspect, dit encore le vieillard.

« Toutes les rues étaient pleines de fidèles sujets qui faisaient retentir l'air de leurs acclamations. »

— Sot peuple! il criait vive la république à la mort de Charles Ier.

« Le maire et les aldermen étaient allés au-

Digitized by Google

devant du roi, entre Deptford et South-Wark pour lui porter le tribut de leur soumission, de leur amour et de leur fidélité. »

— Ils ont tous prêté serment au protecteur !

« Le concours du peuple fut si grand, que le roi marcha dans la foule depuis le pont de la cité jusqu'à White-Hall. »

— Assez, femme, dit le vieillard en frappant sur la table, de son poing à moitié fermé. C'est à White-Hall que Charles 1er eut la tête tranchée, et des flots de peuple remplissaient les rues par où passa le roi condamné.

La femme continue sans écouter son mari.

« Le vertueux Hyde, comte de Clarendon, a été fait, par ordonnance d'aujourd'hui, chancelier du royaume. »

— Bien! sa fille est maîtresse du duc d'York !

— O mon ami, ne parlez pas ainsi ; ce vieillard respectable a assez pleuré le déshonneur de sa fille.

— Élisabeth, tu as raison, reprend le vieillard avec amertume : Ève fut séduite par le serpent, et la mort devint reine du monde. Puis, se tournant vers le côté où sa fille devait être assise, il ajoute en souriant : Ce n'est pas pour t'affliger

Digitized by Google

que je parle ainsi, ma bonne fille; un Dieu mort pour nous sur la croix a réparé les fautes de la mère des hommes. Dieu nous a pardonné.

Élisabeth poursuit sa lecture : « Le mariage d'Hélène Hyde, fille unique du comte de Clarendon, avec son altesse royale le duc d'Yorck, sera, d'après l'ordre de sa majesté, célébré dans la chapelle du château, mercredi prochain, 3 juin. »

— Ah! nous y voilà, interrompt le père en souriant, tard vaut mieux que jamais.

« Le chevalier Guillaume Davenant est de retour de sa mission auprès du roi de France; il vient d'être nommé secrétaire de la grande chancellerie. »

Ève rougit en entendant prononcer ce nom. Rachel s'en aperçut, et elle eut la malice de le faire remarquer à Judith pour augmenter l'embarras de sa sœur.

Tout à coup, en continuant la lecture de la gazette, Élisabeth jette un cri. — Qu'y a-t-il donc? demande l'aveugle. Les trois filles se lèvent et s'approchent de leur père. Élisabeth lit précipitamment : « *Acte d'oubli*... Est spécialement excepté le sieur Jean Milton, ci-devant

Digitized by Google

secrétaire d'Olivier Cromwel et de Richard Cromwel, fauteur. . . . . »

— C'est moi, dit tranquillement le vieillard, pourquoi s'étonner de ce qui m'arrive? on devait s'y attendre. Lorsque le chêne où l'oiseau fait son nid est renversé par la foudre, le nid roule à terre. Ayons du courage! il faut du temps avant qu'on ne découvre notre retraite dans cette *cour de Barthélemy*, lieu écarté dans un quartier retiré; nous pourrons voir ce qu'il convient de faire. Ayons du courage! il ne faut pas beaucoup de temps à un navire fin voilier pour aller de Londres à Amsterdam.

La mère et la fille se taisaient, atterrées par la douleur; Ève prit la parole, et d'une voix tremblante elle dit : Mon père, l'acte a été signé à la chancellerie. — Eh bien, ma fille? — Il y a à la chancellerie quelqu'un qui peut vous sauver. — Qui? — Celui qui vient d'être nommé secrétaire. — Son nom? — Le chevalier Davenant. — Pourquoi me sauverait-il? — Parce qu'il le doit. Avez-vous oublié qu'en 1650 vous lui sauvâtes la vie, alors que les dragons de Cromwel le firent prisonnier à Dumbar. — En es-tu certaine? — Oui, mon père. — Parle donc plus haut, je ne

Digitized by Google

t'entends pas.—Oui, mon père. — Je l'avais oublié. Eh bien! femme, sois tranquille, on le verra demain.

Ève se rassit devant sa harpe : elle était rouge comme la pêche mûre suspendue à l'espalier.

Milton dit à Judith : Ma fille, dans nos chagrins, Dieu est là pour nous consoler ; prends la Bible, et lis.

Judith ouvrit le livre, elle lut comment Samson privé de ses cheveux fut livré aux Philistins par la perfide Dalila, et comment, amené dans le temple, il ébranla la colonne et renversa l'édifice. Le chapitre finissait par ces mots : *Toute force est en Dieu.*

—Arrête, ma fille, cria Milton : toute la force est en Dieu, ne lis plus rien. L'homme succombe, trahi par la femme. Dieu est là pour le sauver.

Et répétant ces mots : *Toute la force est en Dieu*, il tomba dans une rêverie profonde. Ses filles gardaient le silence et l'on n'entendait que le cri du wachtman, qui annonçait onze heures, et le pétillement de la flamme du charbon de terre. Le silence de la nuit est triste et déchirant. Élisabeth craignit que la mélancolie n'augmentât le poids des inquiétudes de son mari ; et

Digitized by Google

connaissant le moyen de le débarrasser des idées sombres qui l'assiégeaient, elle dit à ses filles de chanter.

Alors les doigts de la blonde et belle Ève parcoururent rapidement les cordes harmonieuses de la harpe; sa voix s'éleva, accompagnée de celles de ses sœurs, et elles firent retentir les murailles obscures de la chambre du cantique sublime qu'adressent au Dieu créateur du monde les anges reconnaissans.

Le vieil aveugle écoutait avec ravissement cette musique céleste qui offrait à son imagination le souvenir de celle qu'il avait rêvée dans la demeure éternelle que Dieu s'est bâtie aux bornes de l'immensité de l'espace.

Les jeunes voix se turent : alors, tandis que les doigts faisaient rendre à l'instrument mélodieux des sons remplis d'harmonie, mais dont le bruit expirait lentement comme celui des paroles de l'amante qui dit adieu à l'amant qui s'éloigne ; le vieux poète, transporté d'une verve inconnue, s'écria en s'adressant à ses tendres filles.

Digitized by Google

* Chantez, filles du vieux poète
Dont la nuit a voilé les yeux,
Réveillez la harpe muette;
Chantez, vous qui voyez les cieux!
De leur beauté toujours nouvelle
S'enivraient mes sens éperdus :
Que votre voix me les révèle,
Puisque mes yeux les ont perdus.

Quand votre bouche enchanteressé
Soupire les premiers amours,
Un rayon de votre jeunesse
Revient caresser mes vieux jours.
Sur les poisons de ma blessure
Vos lèvres épanchent le miel;
La voix de la vierge est si pure
Sa voix est un écho du ciel.

Pourtant, si j'en crois ma mémoire,
Tant de grâce anime vos traits

* Ces stances sont l'ouvrage d'un jeune poète qui m'honore de son amitié, de M. Alexandre Guiraud, auteur des *Machabées*. Le fragment intitulé *Milton* n'a été composé que pour les encadrer d'une manière un peu dramatique; puisse-t-il ne pas en paraître indigne!

Digitized by Google

Qu'un noble amant se ferait gloire
De mériter vos vœux secrets.
Heureux ceux qu'un hymen prospère
Doit amener à vos genoux !
Celle qui soigna son vieux père
Est fidèle à son jeune époux.

La harpe a des sons prophétiques,
J'en crois ses accens solennels;
Vainqueurs des haines politiques,
Mes vers fleuriront immortels.
Chantez encore, votre puissance
Ravit mon génie aux enfers ;
Chantez, la grâce et l'innocence
Coulent de vos chants dans mes vers.

Tout à coup, le marteau violemment soulevé frappe sur la porte extérieure, un vieux domestique entre dans le salon et demande à Milton s'il faut ouvrir. — Ouvrez, dit tranquillement l'aveugle; puis se tournant vers sa femme qui allait lui faire une objection : « Élisabeth, ajoute-t-il avec douceur, il faut se soumettre à la volonté de Dieu; si c'est pour m'arrêter que l'on vient, nous aurons une nuit de moins à passer dans la crainte. Le malheur est toujours plus

Digitized by Google

effrayant quand il est éloigné ; quand il approche on peut le mesurer et le combattre. »

Le domestique avait obéi aux ordres de son maître; le bruit des pas pesans d'un homme retentit dans la salle voisine, la porte s'ouvrit : — Que la paix de Dieu soit avec vous, mes frères! dit une voix bien connue : et les femmes, passant subitement de la terreur à la joie, se précipitèrent vers la porte en s'écriant : « C'est notre ami Elvood ! » Le quaker répondit avec flegme et en leur serrant successivement la main : C'est moi-même; et s'avançant vers la chaise où était assis le vieillard, il lui frappa affectueusement sur l'épaule : Ne m'attendais-tu pas, Milton ? demanda-t-il.

— J'aurais effectivement dû t'attendre. Mais je pensai que le retour de ce roi que tu aimes tant....

— Me ferait oublier un ami malheureux ! J'aurais droit de me plaindre de ton manque de confiance. Un vrai royaliste, comme un vrai quaker, est un honnête homme. Mais j'arrive pour quelque chose de pressé. La chambre des communes vient d'ordonner que ton livre en faveur des as-

Digitized by Google

sassins de Charles Ier serait brûlé par la main du bourreau.

— Dis ma *défense du peuple anglais*, Elvood.

— Milton, ne disputons point; le peuple anglais était aussi étranger à ce crime que toi-même.

— Je l'ai approuvé.

— Silence! insensé! ta tête ardente rêvait un gouvernement qui s'est usé avant d'avoir pu s'établir : onze ans après la mort du père, le fils remonte sur le trône.

— Au fait, que veux-tu, interrompit Milton avec impatience.

— Tu es proscrit.

— Je le sais, eh bien!

— Voici un acte qui permet à deux personnes, Nicolas Elvood et son compagnon, de s'embarquer à Douvres; partons, j'ai une voiture dans la rue.

Élisabeth écoutait le quaker avec attention; quand il eut dit ces paroles, elle lui sauta au cou; et oubliant la retenue que les lois de la pudeur anglaise imposent aux dames, elle l'embrassa en s'écriant : Quoi! vous sauveriez mon mari?

— Oui, dame Élisabeth, tu l'as entendu. Allons, le temps presse, partons.

Digitized by Google

— Si je meurs en pays étranger, que deviendra ma famille, dit Milton avec inquiétude ? — Ami, tu me la légueras par ton testament : je marierai tes filles et je nourrirai ta femme. Mais vite, partons.

Le vieillard aveugle se leva, et soutenu par Éve sa fille et par son ami, il se disposa à marcher vers la voiture. Déjà la porte de la maison était ouverte, et les degrés du perron de pierre allaient être descendus, quand le bruit de plusieurs chevaux galopant dans la rue frappa les oreilles d'Élisabeth, et vint la replonger dans ses terreurs. Les cavaliers s'arrêtèrent devant la porte de la cour, qui, commune à plusieurs familles, ne se trouvait jamais fermée. Un d'eux mit pied à terre, entra, et apercevant à travers l'obscurité de la nuit les robes blanches des filles de Milton, il marcha vers elles, et élevant la voix, il les pria de lui indiquer la demeure du sieur Milton.

A cette question, elles n'osèrent rien répondre. Alors le vieillard prit la parole, et dit : Je suis Milton. — Dieu soit loué! s'écria l'inconnu, j'arrive à temps, et il ordonna aux cavaliers qui

Digitized by Google

étaient arrêtés devant la porte de la cour, d'entrer et de l'attendre.

« Rentrons, dit Milton, vous me direz dans la maison ce que vous désirez me dire » : il rentra conduit par sa fille Ève ; Élisabeth, tremblante et presque évanouie, fut apportée dans la chambre par le quaker, aidé des deux autres jeunes filles, et assise dans un fauteuil.

L'inconnu restait debout devant le vieillard. Ses vêtemens couverts de riches broderies, son collet, ses manchettes et ses genouillères de dentelle annonçaient un cavalier d'un rang élevé ; le collier français de Saint-Michel était passé à son cou, et son genou portait la jarretière d'azur avec la devise fameuse : il se fit un instant de silence, on attendait qu'il parlât.

Seigneur Milton, dit-il enfin, vous êtes proscrit. — Je le sais, faut-il vous suivre, demanda le vieillard avec une fermeté arrogante. — A Dieu ne plaise! répondit l'inconnu en montrant un parchemin plié et scellé des armes du roi d'Angleterre. Voici un acte par lequel le roi vous pardonne et vous permet de rester dans ses états. — A qui dois-je ce pardon, seigneur. — A sa gracieuse majesté Charles II. — Ce n'est point

Digitized by Google

ce que je demande; quel ami inconnu a sollicité cette faveur pour le secrétaire oublié du Protecteur ? — Seigneur Milton, il y a dix ans qu'un jeune homme fut arrêté à Dumbar par les dragons de Cromwel; il était royaliste, il allait être fusillé; vous intercédâtes en sa faveur. Le secrétaire de la grande chancellerie a voulu acquitter sa dette envers le secrétaire des Protecteurs. — C'est lui, s'écria Ève sans songer à l'étranger, je vous l'avais dit, mon père ?

— Les hommes sont meilleurs que je ne pensais, dit Milton avec émotion : pourquoi faut-il que mon ami et que mon bienfaiteur soient tous les deux royalistes. Seigneur, remerciez pour le vieil aveugle, le seigneur Davenant; dites-lui qu'il vienne me voir, si mes yeux ne peuvent contempler ses traits, le son de sa voix, gravé dans mon cœur, y remplacera son image; dites-lui que tout est à lui dans cette maison, où il a sauvé un vieillard aveugle de la mort ou de l'exil !

L'inconnu s'approcha alors de la belle Ève, qui avait tenu ses yeux bleus fixés sur lui avec une curiosité naïve; il lui dit : « Ève me recon

Digitized by Google

nait-elle, je suis Guillaume? Et la prenant par la main il la conduisit devant son père · « Seigneur Milton, Guillaume Davenant est devant vous, il vous demande la main de votre fille Ève qu'il aime depuis dix ans.

Milton prit la main de sa fille, et la plaçant dans celle du jeune homme : — Soyez époux, dit-il; puis il ajouta en soupirant : Mon Dieu, que ta volonté soit faite! mais devais-je avoir un gendre royaliste ! .

M. Abel Hugo.

Digitized by Google

CYNÉGIRE.

Et pourquoi chanter Rome, aux peuples si fatale,
S'égorgeant elle-même aux plaines de Pharsale?
Pourquoi dire le sang par le sang apaisé?
Sous un trône abattu l'univers écrasé?
Tant de combats sans but; d'éphémères conquêtes,
Aux yeux calmes du sage inutiles tempêtes;
Vastes flots, dont les cieux nous semblent menacés,
Et qu'un reflux sanglant a soudain effacés!
Ah! que nos vers plutôt vantent le vrai courage,
Triomphant des écueils et même du naufrage;
Cherchant pour son pays la victoire ou la mort,
Et toujours couronné par l'inflexible sort!
Le géant sans courage est l'égal du pygmée :
Trois cents Léonidas font une grande armée.

Sparte, cité de fer, l'effroi des oppresseurs,
Ma lyre a célébré tes trois cents défenseurs.
Méprisant comme toi la pompe orientale,
La ville de Pallas, ta sœur et ta rivale,
Unissait et l'olive et le myrte aux lauriers;
Souriait aux concerts de ses joyeux guerriers;
Enfin, modèle heureux de grâce et de vaillance,

Digitized by Google

À l'antique univers montrait déjà la France.
Athène alors, Athène, errante au sein des flots,
Comptait peu de soldats et beaucoup de héros :
Tous suivaient Thémistocle et le juste Aristide;
Tous écoutaient Eschyle et sa muse intrépide;
Car aux Grecs en péril, sur son luth inspiré,
Il chantait le tyran vaincu, déshonoré,
Et sa mère à grands cris déplorant sa ruine :
Marathon à son cœur révélait Salamine.
Il disait : « J'eus un frère, autre honneur de mon sang,
» Et Marathon encor l'admire en frémissant.
» Pallas même excita ce nouveau Diomède,
» Pour la gloire d'Athène et la terreur du Mède.
» Il n'avait point la voix qui perce l'avenir,
» Mais un cœur, mais un bras faits pour le conquérir ;
» Et le dieu des combats et le dieu de la lyre
» Sauront rendre immortels Eschyle et Cynégire.

» Déjà fuyait Datis, et déjà ses vaisseaux
» D'une honteuse proue au loin fendaient les eaux :
» L'un d'eux, frappant Thétis d'une main égarée,
» Accusait la lenteur du rapide Borée.
» Cynégire l'a vu : seul, prompt comme l'éclair,
» Il s'élance, il traverse une orageuse mer:
» Et du géant ailé, que l'effroi précipite,
» Sa téméraire main veut arrêter la fuite.
» Insensé ! direz-vous. Délire glorieux !

Digitized by Google

» Ah ! gardez d'insulter son nom victorieux,
» Lâches ! la valeur tente et la force décide ;
» Hercule dut oser pour devenir Alcide.
» Le fer tranche la main du héros ; cependant
» L'autre main la remplace, et tombe aussi ; sa dent
» Mord enfin le vaisseau que sa fureur dévore :
» Désarmé de ses bras, le tronc combat encore.
» Le navire s'échappe et l'emporte avec lui ;
» Mais tel que Némésis, lorsque son jour a lui,
» Il apparaît sans cesse au barbare qui tremble :
» Quittant rame et timon, nocher, pilote ensemble,
» Vaisseau, tout s'engloutit sous l'Océan vengeur.
» Cynégire n'est plus ! Cynégire est vainqueur. »

M. le comte GASPARD DE PONS.

Digitized by Google

LA JEUNE CATALANE.

ÉLÉGIE.

Soeur Camille, recevez-moi ;
Je veux vivre et mourir sous votre sainte loi.

Bien jeune et déjà seule, on me nomme Angeline ;
Je pleure mes parens que je n'ai pu sauver,
Et vous voyez une orpheline
Qui veut gagner le ciel, pour les y retrouver.

Esquif abandonné, je préviens le naufrage,
A vos travaux sacrés je me voue à jamais.
Vous semblez redouter ma faiblesse et mon âge?
Je suis forte . . . j'ai du courage :
J'ai vu mourir ma mère, et Gusman que j'aimais.

Avril se couronnait de ses fleurs les plus belles,
Quand ma mère me dit un jour :
Gusman doit aux autels te donner son amour
Lorsque le citronnier prendra ses fleurs nouvelles.

Elle ignorait, hélas ! qu'au sein de ces beaux lieux
Un horrible fléau s'amassait sur nos têtes.

Digitized by Google

Qu'il allait apparaître au milieu de nos fêtes,
Et qu'il devait frapper ceux qu'on aimait le mieux.

Quel temps pour votre hymen, dit ma mère alarmée,
Lorsque la piété, la douleur et l'orgueil
Laissent passer la mort en silence et sans deuil,
Lorsque l'église sainte, aux fidèles fermée,
Repousse la prière et même le cercueil.

C'en est fait, et la fièvre inégale et brûlante
Dans le même tombeau va nous ensevelir.
Gusman la regardait; il prend ma main tremblante,
Et me dit : la vois-tu pâlir ?

Le mal l'avait saisie au sein de sa famille,
Et son bras défaillant semblait nous repousser,
Et ses cris répétaient : qu'on éloigne ma fille !
Je veux mourir sans l'embrasser. . !

Et moi, près de son lit, d'elle seule occupée,
Profitant du désordre où flottait sa raison,
Sur son front, sur ses mains j'essuyais le poison ;
C'est la première fois que je l'avais trompée.

Elle mourut sans moi. . . . . je la vis expirer,
Et je l'aurais bientôt suivie
Si Gusman ne m'eût dit : tu m'as donné ta vie,
Conserve-la pour moi. . . . . C'était pour le pleurer !...

Digitized by Google

L'indomptable fléau nous atteignit ensemble!
Je m'écriai soudain : mon Dieu, je te bénis,
Qu'au moins le tombeau nous rassemble!
Mais Dieu ne voulut pas que nous fussions unis.

Quand le mal affaibli suspendit mon délire,
Gusman n'était pas là pour mon premier sourire,
Et je demeurai seule en ce lieu de douleurs!
Nos citronniers pourtant avaient repris leurs fleurs.

Mon refuge est en vous, dans vos devoirs austères,
O vous que ma patrie accueille avec transport;
Vous qui nous apportez, colombes salutaires,
Le rameau consolant dans l'arche de la mort.

Des vierges sur mon front attachez la couronne,
Et que vos saints travaux raniment ma langueur;
Seulement laissez-moi le nom de ma patronne,
Qui mit ce dessein dans mon cœur.

M. Alex. Guiraud.

Digitized by Google

LES FRANCS JUGES.

Des formes mystérieuses servaient de garantie à la rigueur des lois du tribunal véhmique. L'empereur avait le droit de se faire nommer tous les francs-juges. Les francs-comtes étaient obligés de tenir un registre où tous les affiliés étaient inscrits. Mais les membres de l'association, ignorés les uns des autres, ne pouvaient se connaître que lorsque la poursuite d'un coupable exigeait le concours d'un grand nombre de personnes. Ils cherchaient alors, par les signes convenus, à deviner quels étaient les associés de leur justice : le couteau, la fourchette placés sur la table dans un sens inverse au sens ordinaire, quelques lettres tracées sans suite apparente pour les yeux étrangers, suffisaient à faire reconnaître; alors, en étendant les doigts du milieu sur le bras du franc-juge qu'ils venaient de découvrir, ils lui communiquaient et leurs ordres, et leur volonté, et leur redoutable mission. Aucun franc-juge ne pouvait re-

Digitized by Google

fuser d'obéir, ni proposer d'attendre. Eût-il eu son père expirant à ses côtés, eût-il su qu'il s'agissait de son frère, il fallait qu'il partît, il fallait que, le poignard ou le lacet à la main, il poursuivît la victime dévouée à la mort : le jour, la nuit, la ville et la campagne, rien ne pouvait l'arrêter. Comptable au tribunal de la vie du condamné, il était coupable tant que le condamné respirait encore ; il n'était absous que lorsque sa victime, suspendue aux arbres de la route, ou répandant son sang par de larges blessures, attestait aux voyageurs épouvantés l'inévitable pouvoir du saint tribunal ; il n'était déchargé que lorsque, à la première séance de la nuit, il paraissait devant le franc-comte, et, levant la main sur un poignard, disait : « Le ban du roi est rempli, le coupable est mort. » Ainsi le crime, du jour où il était jugé, s'attachait à la fois au criminel et au vengeur ; le même poids pesait sur leurs têtes, et pour être innocent il fallait être bourreau. Un jour d'hésitation, un mot d'avis, un geste de pitié était un crime. Qui eût dit à son frère condamné : « On trouve ailleurs du pain aussi bon que dans ces lieux » ; qui du sommet du donjon eût montré à son ami

Digitized by Google

coupable l'autre rive d'un fleuve derrière lequel il pouvait espérer un asile ; qui en levant le poignard eût dit : « Fuis, je vais te frapper », était coupable, et qui était coupable était mort ; son nom, effacé du registre sacré, était inscrit sur le livre du sang ; des milliers de bras s'armaient : vaine crainte, fuite plus vaine encore, dans la forêt la plus reculée, des francs-juges se montraient tout d'un coup ; et le parjure, attaché sept pieds plus haut qu'un autre au chêne le plus élevé, expirait inconnu, oublié, sans souvenir des hommes, sans recours à Dieu. Dans la ville la plus bruyante, au sein des fêtes les plus tumultueuses, un invisible glaive s'enfonçait dans le sang du parjure ; et si ses parens, ses amis, son prince accouraient près de lui, ils lisaient sur le glaive : *Tribunal secret.* Tribunal secret! répétait d'une voix sombre un inconnu désarmé qui restait debout près du cadavre : et tout se taisait devant lui.

Plus d'une fois, étranger à ces terribles devoirs, et frappé seulement de cette grande idée d'une justice toujours présente, toujours active, un bourgeois effrayé de l'oppression, un seigneur affligé de son impuissance, un noble chevalier

Digitized by Google

qui croyait à la vertu, vinrent chercher dans les rangs des francs-juges des amis, une force, une indépendance dont ils sentaient le besoin : plus d'une fois les épreuves et les sermens laissèrent tranquilles et calmes ceux qui se sentirent glacés d'effroi à l'aspect de ce qu'on nommait des devoirs; les épreuves étaient courtes, les formalités n'avaient rien de trop redoutable; mais quand on avait promis d'être juste, d'obéir à la loi de Dieu et du roi; quand on avait dévoué sa tête pour être admis au nombre des saints hommes; lorsque, décoré du nom de voyant ou d'illuminé, on était prêt à s'enorgueillir de sa nouvelle vie, d'horribles sermens révélaient la vérité tout entière. Ce n'était plus de soi, de ses faiblesses, de ses erreurs qu'on avait à répondre; c'était des faiblesses, des erreurs, des fautes de tous les hommes : nobles, bourgeois, chevaliers, princes, et les amis et les ennemis, devenaient les nécessaires objets de la surveillance du malheureux consacré désormais à les épier, à les accuser, à les poursuivre; son glaive, qui n'avait armé sa main que pour punir l'injustice, devait frapper sans que la conviction entrât dans son âme; sa bouche, qui avait commis une erreur

Digitized by Google

involontaire, ne pouvait plus s'ouvrir pour la réparer; à peine l'appel au concile général, au pape, au roi des Romains, était-il admis; à peine l'empereur avait-il le droit de dérober une victime aux coups du sacré tribunal; il ne s'y dérobait pas toujours lui-même, et la hache des affiliés s'enfonça quelquefois dans leur sein. Philippe de Souabe en offrit l'exemple, et Venceslas eût fait peser moins long-temps sur l'Allemagne le poids de sa honteuse tyrannie, si sa mort eût été de quelque utilité au maintien de l'indépendance des francs-juges.

Il venait d'être déposé ce Venceslas, et les électeurs ecclésiastiques, pressés de se donner un chef, élurent à la hâte Frédéric de Brunswick. C'était le fils de Magnus Torquatus, prince ferme et courageux, qui, dans ses discussions avec la maison de Saxe, avait plus d'une fois bravé l'inimitié des tribunaux secrets. Frédéric accepta l'empire, il quitta Gœttingue, et se dirigea par la Hesse vers les bords du Rhin. Non loin de Fitzlar quelques guerriers l'arrêtèrent; Henry de Waldeck était à leur tête; Frédéric de Brunswick succomba sous le nombre, et son corps, privé de sépulture, demeura long-temps

Digitized by Google

étendu sur les bords de l'Éder. L'empire ne pouvait demeurer sans chef; les électeurs se rassemblèrent de nouveau dans Franefort, et le comte palatin Robert de Bavière fut élu : prince adroit et patient, qui se donna sa voix à lui-même; qui fit jurer aux électeurs de soutenir leur choix, comme s'il se fût agi de leur intérêt et de leur gloire ; prince sage qui passa le temps de son règne à essayer de rétablir de l'ordre au moins dans l'obéissance; mais usurpateur inquiet, soupçonneux, sans prestige et sans affection comme un usurpateur, et qui éprouva une fois de plus, au milieu de son triomphe passager, que la France est fidèle aux rois malheureux.

Cependant les meurtriers de Frédéric fuyaient au loin dans la Germanie. Henry de Waldeck composa avec le duc de Saxe, qui, trop heureux d'être libre, consentait d'oublier à ce prix la mort de son prince et de son ami. Kuntzmann de Fallekenberg cherchait auprès de Sigismond de Hongrie un asile qu'il n'y trouva pas, et Frédéric d'Hertingshausen errait dans les forêts de Souabe avant d'oser rentrer au sein de son vieux château. Un soir, dans une auberge, un inconnu était assis près de lui; il remplit sa

Digitized by Google

coupe, et la levant devant Frédéric : « Les » voyans te voient, Hertingshausen, dit-il, et tu » comparaîtras. » Frédéric, glacé d'effroi, se lève et court ; il revient dans son château, il baisse les herses, il lève les ponts-levis, il arme ses soldoyers. Trois jours après, au moment où minuit venait de sonner, une voix se fait entendre à la porte principale : « Frédéric d'Hertingshau- » sen, dit cette voix, meurtrier et félon, nous, » les messagers de Dieu, te sommons de com- » paraître, à une semaine d'ici, au lieu des » séances du saint tribunal, pour y répondre » sur l'honneur et la vie. Frédéric d'Hertings- » hausen, tu comparaîtras. » Deux fois à un égal nombre de jours, le cri et la citation se renouvelèrent, et Frédéric, tremblant, n'osa pas sortir de son oratoire. Quatorze semaines se passèrent, et le même cri se fit entendre, et, vers le matin, les gardes de la porte vinrent apporter à leur maître une large feuille de parchemin à laquelle sept sceaux de cire étaient attachés, et qui avait été fixée sur la porte avec un poignard. « Deux hommes l'ont attachée, ajoutèrent-ils ; » en s'éloignant ils ont coupé trois morceaux de » la porte, et ils ont indiqué le lieu de la séance

Digitized by Google

» du tribunal. » Plus de salut, plus d'espoir ! Frédéric prend, en soupirant, 135 florins d'or, et, le soir venu, il s'éloigne et se dirige vers le lieu désigné. Une nuit profonde l'entourait, le trouble de ses sens lui laissait à peine guider ses pas mal assurés. Deux hommes le saisissent, et, à travers les débris d'une antique chapelle, le conduisent vers une salle vaste et sombre. Un chevalier était assis au fond sur un siége élevé ; à sa droite, un soldat tenait une épée nue ; à sa gauche, un soldat tenait un lien d'osier flexible. Devant une table, sept autres francs-juges siégeaient avec lui. Plus loin était le fiscal du prince : « Fiscal, dit le franc-comte, au nom de Jésus-» Christ notre Dieu, au nom de Robert notre » roi, est-ce ici le moment de tenir le ban du » roi ? — C'est le moment de tenir le ban du roi, » dit le fiscal. — Viens donc, Frédéric d'Her-» tingshausen, dit le comte. — Je n'ai point de » procureur, dit Frédéric ; vous m'en devez un » — Tu l'auras, reprit le comte ; nous sommes » ici pour être justes, le cœur pur, le visage » découvert et les mains nues. » Un des francs-juges s'avança, et fut le procureur d'Hertingshausen. « Frédéric, dit alors le comte, tu as

Digitized by Google

» été cité deux fois; pourquoi as-tu attendu la » troisième pour comparaître au sacré tribunal ? » — Je l'ai dû, répondit l'accusé, la maladie » me retenait dans mes domaines. — Fais-en » donc le serment. » Il leva la main. Le franc-juge qui lui servait de procureur tira son épée, Hertingshausen y posa deux doigts, et l'appuya sur la table devant le crucifix; puis, ouvrant son habit, il en tira l'or qu'il avait apporté : « Voici l'amende, ajouta-t-il, 45 florins » pour la première, 90 pour la seconde cita- » tion; maintenant garantissez-moi sûreté sur le » ban du roi ? » On le promit, et les procureurs d'Adolphe de Brunswick, archevêque de Brème, demandèrent, en son nom, justice de la mort de son frère. Frédéric cherchait des yeux, et vainement, si, autour de lui, six personnes oseraient attester son innocence : « Voici vingt-un chevaliers, s'écria son adver- » saire, qui tous déposent de ton crime. » Les vingt-un chevaliers s'avancèrent ensemble. Frédéric pâlit, le franc-comte saisit l'épée placée à sa droite, coupa le lien d'osier, et le jetant au milieu de la salle, il s'écria : « Le ban du roi est » prononcé : Frédéric d'Hertingshausen a perdu

Digitized by Google

» tous ses droits à la protection de l'église et des
» princes ; ses fiefs sont acquis à son suzerain ;
» que sa tête et ses cheveux soient séparés de
» son corps ; que son cou serve de pâture aux
» corbeaux, son corps aux animaux de la
» terre ; que son âme retourne implorer le par-
» don du Très-Haut. Sa femme est veuve, ses
» fils sont orphelins, son nom n'existe plus :
» Frédéric d'Hertingshausen a vécu. — Il a vécu,
» répètent les francs-juges. » Et le misérable s'enfuit au hasard ; la main de Dieu pesait sur sa tête.

Deux années passèrent cependant, et les princes de Brunswick poursuivaient encore la vengeance due aux mânes de leur frère. Robert, puissant alors, leur imposa la loi de pardonner. Henry de Waldeck était franc-comte, on ne pouvait l'atteindre ; Robert le força à courber son front devant eux : il prononça l'exil pour tous ses complices. Kuntzmann de Fallekenberg s'éloigna aussitôt, et non loin de lui un moine, la tête cachée sous sa robe, passa le Rhin et marcha vers la France. Ce moine était l'autre assassin. Au clergé seul, avec les femmes, était resté le privilége de n'être point atteint du poi-

Digitized by Google

gnard des vengeurs, et depuis deux ans, l'assassin s'était jeté dans un cloître, où quelquefois il redisait aux religieux épouvantés : « Sa » femme est veuve, ses fils sont orphelins : » Frédéric d'Hertingshausen a vécu. » Comme il mettait le pied sur le pont de bois, un homme l'arrête, Frédéric se débat, l'inconnu repousse avec force le capuchon qui couvrait sa tête : « Meurtrier et félon, tu comparaîtras », dit-il en lui plongeant un poignard dans le cœur, et il s'éloigna en répétant : « Sa femme est veuve » et ses fils sont orphelins : Frédéric d'Her- » tingshausen a vécu. »

Mais Robert avait été frappé de la puissance de ces tribunaux dont les empereurs avaient eu quelquefois besoin, et qui n'avaient pas besoin des empereurs. Il y avait deux siècles déjà que le premier jugement solennel avait été rendu ; depuis deux siècles, plus d'un soupçon, plus d'un reproche, plus d'une accusation s'étaient élevés contre eux ; on voulait qu'ils eussent souvent exécuté des coupables sans les entendre ; on appelait leur chef, celui qui juge sans connaître ; on prétendait que la condamnation une fois prononcée, jamais coupable n'était admis

Digitized by Google

même à prouver son innocence. C'était trop d'accusations sans doute. Un franc-comte combla la mesure ; il répondit à l'empereur : « Notre » très-gracieux maître n'a pas le droit de nous » donner d'ordre, il n'est pas voyant encore » ; et l'empereur résolut d'abattre ce formidable pouvoir : fidèle à son caractère d'artifice et de patience, il crut d'abord devoir les interroger. A son ordre, quatre des principaux francs-comtes se rendirent près de lui ; Robert les combla d'éloges, les confirma dans leurs fonctions ; puis enfin : « Quels sont, dit-il, les droits » d'un empereur sur les tribunaux secrets ? » Un manuscrit a conservé le détail de ce curieux interrogatoire, qu'il faut reproduire ici.

« Tout franc-comte, répondirent les chefs » du tribunal secret, doit être sujet de l'em- » pereur et confirmé par lui ; il lui doit obéis- » sance et serment.

» — Ne doit-on pas s'adresser à l'empereur, » pour ce qui regarde ses sujets, avant de s'a- » dresser à d'autres ?

» — Pour ce qui est de ses sujets immédiats, » ou de ceux qui lui ont rendu hommage, c'est » à lui de préférence qu'il faut s'adresser ; on

Digitized by Google

» observe seulement que lorsque l'accusé ne se
» trouve pas, c'est son seigneur immédiat que
» l'on charge de faire comparaître, et qui en
» demeure responsable.

» — Ainsi l'empereur peut évoquer à lui
» toute cause, réclamer un individu et dé-
» fendre de le juger ?

» — L'empereur peut évoquer une cause et
» défendre à un franc-comte de juger, puisque
» le franc-comte a juré de lui obéir.

» — Mais si on jugeait malgré sa défense ?

» — On désobéirait, les droits acquis se-
» raient perdus, mais le condamné resterait
» condamné.

» — L'empereur peut-il exiger qu'on lui
» dise si telle personne a été jugée, et qu'on
» lui représente la condamnation ?

» — Il peut l'exiger. Tout franc-juge ré-
» pondra oui ou non ; mais il peut se taire sur
» le reste, il ne fait que désobéir.

» — Comment reconnaît-on un franc-juge ?

» — En cherchant à savoir s'il l'est.

» — Et peut-on juger au tribunal secret
» d'autres personnes que les membres de
» l'ordre ?

Digitized by Google

» — Les tribunaux sont francs.

» — Mais si l'on portait à ces tribunaux
» francs une cause qui ne fût pas de leur
» ressort ?

» — Tout ce qui est du ressort des tribuuaux
» francs peut y être porté.

» — Mais si on soupçonnait un chevalier qui
» voudrait être affilié, d'avoir été condamné
» autrefois ?

» — On le saurait de lui et sans lui.

» — En supposant une condamnation injuste,
» qu'arriverait-il à celui qui voudrait défendre
» l'innocence du condamné ?

» — Rien. Qui condamne à tort, se juge soi-
» même. Qui est condamné est puni, tout franc-
» juge doit le frapper. Le serment d'un seul
» oblige tous les autres à poursuivre, à frapper
» avec lui, et le ban de V. M. punirait la déso-
» béissance. Du reste l'innocence a toujours
» droit de se justifier.

» — Accompagné de trois ou quatre échevins,
» un empereur ne peut-il pas faire partout des
» francs-juges ?

» — Non, la Westphalie seule a droit de les
» voir créer.

Digitized by Google

» — Wenceslas en a fait pourtant : comment
» les considérez-vous ?

» — S'ils sont nommés hors des tribunaux
» de la terre rouge, on les attachera aux arbres
» de la route prochaine.

» — Ainsi, ni l'empereur ni le suzerain n'ont
» le droit de donner de sauf-conduits ?

» — Le suzerain ne l'a point : l'empereur l'a,
» parce qu'il est notre chef; mais comme il est
» notre chef, il doit plus qu'un autre ménager
» le tribunal secret.

» — Cependant les personnes sacrées sont
» exemptes de la juridiction du saint tribunal ?

» — Oui, parce qu'elles ont toujours un su-
» périeur qui doit les juger et répondre pour
» elles.

» — Regardez-vous comme permis d'arrêter
» et de punir sur-le-champ un homme pris en
» flagrant délit ?

» — Oui, s'il est surpris la main levée et la bou-
» che écumante, sinon il doit être jugé d'après
» la loi criminelle. Le vol, la trahison, le sacri-
» lége, le viol, le pillage chez une femme en
» couches, l'abus de sa force, le meurtre, le
» rapt de biens étrangers, la guerre particu-

Digitized by Google

» lière, le mépris de la justice, sont les crimes
» que Dieu et le roi Charlemagne nous ont don-
» nés à poursuivre.

» — Y a-t-il quelque différence entre le cou-
» pable et ses complices ?

» — Tout complice est coupable ; tout homme
» qui sait un crime et ne le dénonce pas est cou-
» pable ; tout franc-juge qui ne punit pas, est
» coupable : le crime est pareil, la peine doit
» l'être.

» — Donc un franc-juge ne peut avertir son
» ami condamné, lui conseiller de chercher du
» pain, ni le presser de porter son argent
» ailleurs ?

» — Il le peut, mais il devient traître : on lui
» lie les mains derrière le dos, on le couche sur
» la poitrine, on lui ouvre le gosier pour arra-
» cher sa langue infidèle, et on l'attache au
» premier arbre sept fois plus haut que les au-
» tres. Tous les traîtres sont ainsi punis. »

Robert frémit lui-même à la tranquille insolence de ces réponses ; et les francs-comtes, debout devant lui, attendaient sans émotion que Kirchen, secrétaire de l'empereur, eût achevé d'écrire : ils signèrent ensuite, et demandèrent à

Digitized by Google

Robert de signer avec eux. C'était confirmer leur usurpation et leurs droits. Robert hésita. Deux conseillers, qui étaient près de lui, s'avancèrent avec violence; et le premier des francs-comtes, Gabold de Werdingshausen, se tournant vers le comte Wilsckhars : « Bernard, lui » dit-il, en quelle année périt Philippe de » Souabe *? » Un silence profond succéda, et Robert, regardant fixement Gabold de Werdingshausen, qui s'inclina sans respect, signa de sa main l'acte de confirmation des francs-juges.

M. le comte Amédée de Pastoret.

* Il avait été publiquement mis à mort par les francs-juges.

Digitized by Google

MOISE SUR LE NIL.

ODE.

En ce même temps la fille de Pharaon vint au fleuve pour se baigner, accompagnée de ses filles, qui marchaient le long du bord de l'eau.
(*Ex. ch.* 2, *v.* 5.)

« Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour,
» Venez : le moissonneur repose en son séjour;
» La rive est solitaire encore;
» Memphis élève à peine un murmure confus;
» Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
» N'ont d'autres témoins que l'aurore.

» Au palais de mon père on voit briller les arts;
» Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
» Qu'un bassin d'or ou de porphyre :
» Ces chants aëriens sont mes concerts chéris;
» Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
« Le souffle embaumé du zéphire.

» Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur !
» Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur

Digitized by Google

» De vos ceintures transparentes;
» Détachez ma couronne et ces voiles jaloux;
» Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous
» Au sein des vagues murmurantes.

» Hâtons-nous... Mais parmi les brouillards du matin,
» Que vois-je? Regardez à l'horizon lointain...
» Ne craignez rien, filles timides :
» C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
» Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
» Vient visiter les pyramides.

» Que dis-je! si j'en crois mes regards indécis,
» C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis
» Que pousse une brise légère.
» Mais non, c'est un esquif où, dans un doux repos,
» J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
» Comme on dort au sein de sa mère.

» Il sommeille; et de loin, à voir son lit flottant,
» On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
» Le nid d'une blanche colombe.
» Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent;
» L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
» Semble le bercer dans sa tombe.

» Il s'éveille : accourez, ô vierges de Memphis!
» Il crie.... Ah! quelle mère a pu livrer son fils

Digitized by Google

« Au caprice des flots mobiles?
» Il tend les bras; les eaux grondent de toute part.
» Hélas! contre la mort il n'a d'autre rempart
» Qu'un berceau de roseaux fragiles.

» Sauvons-le...C'est peut-être un enfant d'Israël.
» Mon père les proscrit : mon père est bien cruel
» De proscrire ainsi l'innocence !
» Faible enfant! ses malheurs ont ému mon amour;
» Je veux être sa mère : il me devra le jour,
» S'il ne me doit pas la naissance. »

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortége innocent
Suivait sa course vagabonde;
Et ces jeunes beautés qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'onde *.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive;
Elle a saisi l'esquif; fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

* Les Égyptiens, comme les Grecs et les Tyriens, croyaient la déesse de la beauté née de l'écume des mers.

Digitized by Google

Bientôt divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide;
Et ses sœurs tour à tour au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide.

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils * sur qui veillait le ciel;
Viens ici comme une étrangère;
Ne crains rien : en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encor mère.

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant
La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Les anges, devant Dieu de leur ailes voilés,
Monter les lyres éternelles.

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil;
»Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil :

* La Bible dit que la mère de Moïse laissa sa fille au bord du fleuve pour veiller sur le berceau; l'auteur a cru pouvoir supposer, pour rendre l'action plus rapide, que la mère était restée elle-même pour remplir ce triste devoir.

152001

Digitized by Google

» Le Jourdain va t'ouvrir ses rives ;
» Le jour enfin approche où vers les champs promis
» Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
» Les tribus si long-temps captives.

» Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
» C'est l'élu du Sina ; c'est le roi des fléaux,
» Qu'une vierge sauve de l'onde.
» Mortels, vous dont l'orgueil méconnait l'Éternel,
» Fléchissez : un berceau va sauver Israël ;
» Un berceau doit sauver le monde. »

M. V. M. Hugo.

Digitized by Google

BATHILDE ET LORÉDAN.

ÉLÉGIE.

« Il est nuit; de la douzième heure
» Le signal a frappé les airs,
» Isolé désormais dans l'immense univers,
» Je veille, je souffre et je pleure.
» Le sceau de l'infortune a marqué tous mes jours;
» Sur ces degrés qu'en vain assiége ma prière,
» O mort! j'invoque ton secours.
» Puisse enfin cette nuit être ma nuit dernière!
» Quand Bathilde à mes doigts confiait cet anneau,
» Bathilde me disait : S'il faut que l'hyménée
» Aux lois d'un autre époux me soumette enchainée,
» Cet époux sera le tombeau.
» Un an s'est écoulé... ma parjure maîtresse
» Laisse aux autels du crime entraîner sa faiblesse...
» Hélas! elle a donc oublié
» De quels nœuds à son cœur mon cœur était lié,
» Ces doux sermens d'amour, plus doux par le mystère,
» Ces combats indécis et de crainte et d'espoir,
» Son adresse à tromper l'œil vigilant d'un père,
» Et nos chants du matin et nos adieux du soir

Digitized by Google

LE DUEL DU PRÉCIPICE.

(Poésie etue *.)

Je t'atteindrai, je te frapperai de mon épée, et ton crâne me servira dans les festins, dit le Danois.

Mes chiens ont faim, répondit le Saxon; ils demandent du sang, et ce ne sera pas la première fois que mes chiens auront été servis avant le fils de tes aïeux.

Il dit, et il ricane comme un corbeau qui croasse à l'aspect d'un cadavre. Attends-moi seulement, dit le Danois; et il parcourt le bord de l'abîme, cherchant un passage. La place où je t'attends, tu y attendras les vautours, répond le Saxon, toujours immobile et debout dans ses armes.

Mais l'abîme qui les sépare est large et pro-

* Ce morceau est traduit d'un ouvrage peu connu en France, publié à Stockholm en 1805 par le savant professeur M. Merner, et intitulé : *Esquisitlones philisophicæ.*

Digitized by Google

fond; il est semé de rochers, et un torrent roule au fond comme un tonnerre. C'est en vain que le Danois cherche un passage : il rugit de fureur. Cependant, à l'aspect du combat des deux barbares, les armées s'arrêtent, les trompettes font silence; les coursiers frappaient du pied la terre, et le sang ruisselait le long des piques.

Un sapin était là, un vieux sapin qui avait été abattu par les tempêtes. Les esprits de la nuit l'avaient roulé du haut de la montagne, afin qu'il descendît vers les mers, et qu'il conduisît dans les contrées lointaines les héros, leurs enfans; mais le sapin s'était arrêté sur le bord de l'abîme, sachant qu'il ne verrait jamais de combat plus terrible que celui dont il allait être témoin.

Le Danois s'avance rapidement, plié sous l'horrible fardeau; le Saxon, son glaive nu à la main, se tient prêt à s'élancer sur le pont que son ennemi lui prépare. Tout à coup le Danois s'arrête, et le sapin tombe en retentissant sur les deux bords.

Ils se sont rencontrés au milieu du pont fragile; ils se sont saisis; ils se tiennent, ils se pressent, pied contre pied, poitrine contre poitrine;

Digitized by Google

tous les deux ils veulent s'enlever et se précipiter dans le gouffre; tous les deux ils sont immobiles: on dirait qu'ils ne combattent que des yeux.

Tout à coup un cri se fait entendre, un cri terrible. Le Saxon a enlevé son ennemi; il le tient entre ses bras au-dessus de sa tête; il le balance en rugissant de triomphe; il va le lancer dans le précipice.

Alors on vit les bergers, qui s'étaient enfuis par crainte de la bataille, s'avancer sur le haut des rochers; on entendit les loups hurler dans la solitude des forêts, et l'on aperçut distinctement dans les airs les fantômes emportés par les vents qui se penchaient sur le bord des nuages.

Mais le Danois d'une main a saisi son vainqueur par sa rouge chevelure; de l'autre il le frappe au visage de son poignard. Les cris de joie se changent en cris de détresse. La tête du Saxon se rejette en arrière; il chancelle, le pied lui manque, ils vont tomber.

Epargne-moi, crie-t-il au vaincu. Regagne la terre, répond le Danois. Et le Saxon s'avance, aveuglé par le sang; il marche à pas lents suspendu sur l'abîme, tenant toujours entre ses bras son ennemi qui le guide.

Digitized by Google

Enfin il a franchi l'abîme ; il a mis le pied sur la terre, ils sont sauvés. Tout à coup, emporté par la douleur, il se retourne et veut lancer son ennemi dans le gouffre. Meurs, s'écrie le Danois. Il le frappe ; le Saxon frappé chancelle ; il tombe et il entraîne le Danois avec lui.

Ils roulent, ils roulent de roc en roc. Bardes, chefs, soldats, tout est accouru sur le bord du précipice. On les voit se saisir, se frapper, se combattre encore. Tout à coup ils arrivent à un endroit où le roc est à pic, ils disparaissent, et on entend leurs corps se briser sur un rocher qui s'avance en esplanade au-dessus du torrent.

Ils restent quelque temps sans mouvement : peu à peu on voit les cadavres se ranimer et se chercher encore à coups de poignard. Arrêtez ! criaient les Senécions, les Senécions dont l'aspect doit être assez puissant pour faire rentrer au fourreau les glaives déjà tirés ; vaines clameurs ! ils se relèvent, ils se frappent, ils se roulent. Tout à coup, chose horrible ! un ours énorme sort de dessous les glaces, il se jette sur les deux guerriers, et, aux cris de toute l'armée, il les entraîne en rugissant dans sa caverne.

Digitized by Google

UN MONOLOGUE DE JEANNE D'ARC.

TRAGÉDIE DE SCHILLER.

(Le moment est celui où l'héroïne quitte pour la première fois son village et va se rendre au camp de Charles VII.)

JEANNE D'ARC.

Adieu, mon beau pays, douce paix des campagnes;
Vallons, sentiers déserts, mes forêts, mes montagnes,
Adieu, pour les combats je vous fuirai demain.
Prospérez, jeunes fleurs qui croissiez sous ma main;
Vous ne me verrez plus sous l'aulne des prairies
Assise, et m'enivrant de longues rêveries.
Écho, dont la voix pure embellissait mes chants,
Je n'irai plus troubler la nuit calme des champs.
Vous pleurerez long-temps votre bergère absente,
Hameaux où j'ai caché ma jeunesse innocente:
Je les fuis à jamais ces chaumes protecteurs!
Recherchez d'autres soins, suivez d'autres pasteurs,
O mes agneaux plaintifs, errans sur la bruyère,
Dieu des sanglans combats va m'ouvrir la carrière;
Un belliqueux troupeau m'entraîne dans ses rangs!

Non, ce n'est point l'orgueil aux songes délirans,
Ce n'est point le désir de la terrestre gloire

Digitized by Google

Qui m'appelle aux vieux murs défendus par la Loire ?
C'est la voix qui jadis, à Moïse exalté,
Sur les sommets d'Horeb, promit la liberté;
Le Dieu qui, de David armant la main timide,
Fit tomber sous ses coups le géant homicide,
Purgea les champs d'Hébron des soldats étrangers;
Car mon Dieu fut toujours favorable aux bergers.

Il m'a dit : Prends ce glaive et pars; va sur la terre
Promener de mon nom la terreur salutaire.
Du casque des combats couvre ce front serein,
Que ton cœur virginal palpite sous l'airain;
Nul mortel de ce cœur n'obtiendra la conquête,
Le bandeau de l'hymen n'ornera point ta tête;
Sur tes chastes genoux, jamais d'enfans chéris
Ne rendront un sourire à ton joyeux souris;
Mais seule de ton sexe, objet d'un pur hommage,
La palme des héros deviendra ton partage.
Quand la patrie en deuil voit son heure approcher,
Contre ses oppresseurs c'est toi qui dois marcher.
Du courage français s'éteint la noble flamme;
C'est toi qui dans les rangs portera l'Oriflamme;
Devant la vierge armée Albion doit pâlir.

Crois aux prodiges saints que tu vas accomplir :
Comme au temps des moissons sous l'ardente faucille
Se courbe des épis l'innombrable famille,

Digitized by Google

Tu verras, sans retour, à tes pieds prosternés
Ces conquérans d'un jour de leur gloire étonnés.
De l'insulaire altier le succès m'importune :
Ta main renversera le char de sa fortune ;
Ta main des lys brisés relevera l'orgueil,
Et des héros français fermera le cercueil ;
Ta main soutiendra seule un roi qui s'abandonne,
Et dans Reims délivré lui rendra sa couronne.

Dans la nuit prophétique ainsi Dieu m'a parlé :
J'accomplirai cet ordre à ma foi révélé.
O guerriers ! prêtez-moi ce casque, cette épée ;
La volonté de Dieu ne sera point trompée.
Vous me verrez, pareille aux fougueux aquilons,
Renverser l'épaisseur des nombreux bataillons.
N'entends-je pas des cris, le signal des alarmes ?
Nos coursiers ont frémi ; le clairon sonne. Aux armes !

M. H. De Latouche.

Digitized by Google

BATAILLE DE SALAMINE.

FRAGMENT.

.... Le trouble, la consternation, le désespoir qui régnaient alors à Athènes ne sauraient se peindre. Les frontières forcées, les étrangers prêts à pénétrer dans le cœur de l'État, des soulèvemens dans plusieurs provinces, tout paraissait inévitablement perdu. Pour comble de maux, une division fatale d'opinions parmi les amis de la patrie achevait d'éteindre jusqu'au moindre rayon d'espérance. Tous les citoyens tombaient d'accord de la défense, mais personne ne s'entendait sur le mode. Les Lacédémoniens opinaient à se renfermer dans le Péloponèse; un parti des Athéniens voulait qu'on défendît la cité; un autre, qu'on mît toutes ses forces dans la marine. L'ambition des particuliers venait à la traverse. Des hommes sans talens prétendaient à des places auxquelles les plus grands génies suf-

Digitized by Google

fisaient à peine. Thémistocle écarta ses rivaux, détermina les citoyens à se porter sur leurs galères, et la patrie fut sauvée.

Cependant des diversités de sentimens, non moins fatales à leurs causes, frappaient l'armée conquérante d'imbécillité et de faiblesse. Xerxès, épouvanté du combat des Thermopyles, flottait incertain de la conduite qu'il devait tenir. Il apprenait qu'une partie de la Grèce était assise tranquillement aux jeux olympiques, tandis qu'il ravageait leur contrée, et il ne savait qu'en croire. Dans son conseil, le roi de Sidon se déclarait en faveur d'une attaque immédiate sur les galères athéniennes. Artémise, au contraire, représentait qu'en tirant la guerre en longueur, les ennemis étaient infailliblement perdus.

Le sentiment de la reine d'Halicarnasse fut rejeté et les opinions contraires adoptées. Ainsi par cette destinée qui dispose des empires, des diverses mesures en délibération, les Grecs choisirent celles qui pouvaient seules les sauver; les Perses, celles qui devaient nécessairement les perdre.

ussitôt Xerxès se prépare à la célèbre action

Digitized by Google

de Salamine. Il se passait alors sur la flotte réunie des Grecs, de ces grandes choses qui peignent les siècles, et qu'on ne retrouve qu'à des intervalles considérables dans l'histoire. La division s'était mise entre les généraux. Les Spartiates, toujours obstinés dans leurs projets, voulaient abandonner le détroit de Salamine, et se retirer sur les côtes du Péloponèse. A cette mesure qui eût perdu la patrie, Thémistocle s'opposait de tous ses efforts. Le général, s'emportant, lève la canne sur l'Athénien. « Frappe, mais écoute, » lui crie le grand homme, et sa magnanimité ramène Eurybiade à son opinion.

C'était la veille de la bataille de Salamine. La nuit était obscure. Les cœurs sur la petite flotte des Grecs, agités par tout ce qu'il y a de cher aux hommes, la liberté, l'amour, l'amitié, la patrie, palpitaient sous un poids d'inquiétudes, de désirs, de craintes, d'espérances. Aucun œil ne se ferma dans cette nuit critique, et chacun veillait en silence les feux des galères ennemies. Tout à coup on entend le sillage d'un vaisseau qui se glisse dans le calme des ténèbres. Il aborde à Salamine; un homme se présente à

Digitized by Google

Thémistocle. « Savez-vous, lui dit-il, que vous êtes enveloppé et que les Perses font le tour de l'île pour vous fermer le passage ? Je le sais, répond le général athénien, cela s'exécute par mon avis *. Aristide admira Thémistocle : celui-ci avait reconnu le plus juste des Grecs.

Xerxès, assis sur un trône élevé pour contempler sa gloire, fait placer des soldats dans les iles adjacentes, afin qu'aucun des Grecs, sauvé de la ruine de ses vaisseaux, ne puisse échapper à sa vengeance.

Entre la côte orientale de l'île de Salamine et le rivage occidental de l'Attique se forme un détroit en spirale d'environ quarante stades ** de long et de huit *** de large. L'extrémité du dé-

* Les Grecs étant prêts à se retirer, Thémistocle en fit donner avis à Xerxès, qui s'empressa de bloquer les passages par où la flotte ennemie eût pu s'échapper. Ainsi les Grecs se virent obligés de combattre dans ce lieu favorable, ce qui leur procura la victoire. Aristide, en passant à Salamine, s'aperçut du mouvement que faisaient les galères persanes pour envelopper celles d'Eurybiade, et ignorant le stratagème de Thémistocle, il donna avis du danger à celui-ci.

** Environ deux lieues.

*** Un peu plus d'un tiers de lieue.

Digitized by Google

troit se trouve presque fermée par le promontoire Trophée de l'île, qui se jette à travers les flots dans la forme d'une lance. La première ligne des galères grecques s'étendait depuis cette pointe au port Phoron, qui lui correspond sur la côte du continent opposé. La seconde ligne, parallèle à la première, se plaçait immédiatement derrière, et ainsi successivement des autres, en remontant dans l'intérieur du détroit.

La première ligne des galères persanes, faisant face à celles des Grecs, se formait en demi-lune, depuis la pointe Trophée jusqu'au port Phoron, et les autres se rangeaient derrière, en dehors du détroit. Non seulement, par cette disposition, les Perses perdaient l'avantage du nombre, mais encore leur ordre de bataille se trouvait coupé par la petite île Psyttalie, qui gît un peu au-dessous et en avant de l'embouchure du canal.

A l'aile droite de l'armée navale des Perses étaient placés les Phéniciens, ayant en tête les Athéniens; à l'aile gauche, les Ioniens qui devaient combattre les Lacédémoniens, les Mé-

Digitized by Google

gariens, les Eginètes. Ariabiguès * avait le commandement général des galères médiques ; Eurybiade avait celui des vaisseaux grecs.

Xerxès ayant donné le signal de la bataille, les Athéniens attaquèrent avec impétuosité les Phéniciens qui leur étaient opposés. Le combat fut opiniâtre et soutenu long-temps avec une égale valeur. Mais enfin l'amiral persan Ariabiguès, s'étant élancé sur une galère ennemie, y demeura percé de coups. Alors la confusion, augmentée par la multitude des vaisseaux que la position locale rendait inutile, devint générale chez les Mèdes. Tout fuit devant les Grecs victorieux; et la flotte innombrable du grand roi, qui, un moment auparavant obscurcissait la mer, disparut devant le génie d'un peuple libre.

C'est ainsi que la flotte persane, composée de diverses nations : ces coalisés, les uns traîtres, les autres pusillanimes, ceux-ci craignant des

* Il ne paraît pas, d'après Hérodote et Diodore, que la flotte persane eût un amiral en chef. Mais Ariabiguès, frère de Xerxès, semble avoir eu le commandement principal.

Digitized by Google

succès qui refléteraient trop de gloire sur tel ou tel général, telle ou telle nation, toute cette masse indigente d'alliés fut brisée à Salamine. Le grand roi repassa dans une petite barque, en fugitif, cette même mer à laquelle il avait donné des chaînes.

M. le vicomte de CHATEAUBRIAND.

Digitized by Google

LA PRISON.

C'est dans la tombe qu'on est à couvert du bruit qu'excitent les impies.

C'est là que ceux qui étaient enchaînés ne souffrent plus, et qu'ils n'entendent plus la voix de l'exacteur. JOB.

« O ne vous jouez plus d'un vieillard et d'un prêtre!
» Passager dans ces lieux, comment les reconnaître?
» Depuis une heure au moins cet importun bandeau
» Presse mes yeux souffrans de son épais fardeau.
» Soin stérile et cruel! car de ces édifices
» Ils n'ont jamais tenté les sombres artifices.
» Soldats! vous outragez le ministre et le Dieu,
» Dieu même que mes mains apportent dans ce lieu. »
Il parle; mais en vain sa crainte les prononce:
Ces mots et d'autres cris se taisent sans réponse.
On l'entraîne toujours en des détours savans:
Tantôt craque à ses pieds le bois des ponts mouvans;
Tantôt sa voix s'éteint à de courts intervalles,
Tantôt fait retentir l'écho des vastes salles;

Digitized by Google

D'un escalier rapide on avertit ses pas :
Il monte à la prison que lui seul ne voit pas ;
Et les bras étendus, le vieux prêtre timide
D'un mur qui le conduit tâte l'obstacle humide.
On s'arrête ; il entend le bruit des pieds mourir,
Sous de bruyantes clefs une porte s'ouvrir.
Il descend quelques pas sur la pierre glissante ;
Et, privé du secours de sa vue impuissante,
La chaleur l'avertit qu'on éclaire ces lieux ;
Enfin de leur bandeau l'on délivre ses yeux.
Dans un étroit cachot dont les torches funèbres
Ont peine à dissiper les épaisses ténèbres,
Un vieillard expirant attendait ses secours.
Du moins ce fut ainsi qu'en un brusque discours
Ses sombres conducteurs le lui firent entendre.
Un instant, en silence, on le pria d'attendre.
« Mon prince, dit quelqu'un, le saint homme est venu.
» — Eh ! que m'importe à moi ! » soupira l'inconnu.
Cependant vers le lit que deux lourdes tentures
Voilent du luxe ancien de leurs pâles peintures,
Le prêtre s'avança lentement et sans voir.
Le malade caché, se mit à son devoir.

LE PRÊTRE.

Écoutez-moi, mon fils.

LE MOURANT.

Hélas ! malgré ma haine,
J'écoute votre voix, c'est une voix humaine.

Digitized by Google

J'étais né pour l'entendre, et je ne sais pourquoi
Ceux qui m'ont fait du mal ont tant d'attraits pour moi.
Jamais je ne connus cette rare parole
Qu'on appelle amitié, qui, dit-on, vous console;
Et les chants maternels qui charment vos berceaux
N'ont jamais résonné sous mes tristes arceaux;
Et pourtant, lorsqu'un mot m'arriva moins sévère,
Il ne fut pas perdu pour mon cœur solitaire.
Mais puisque vous m'aimez, ô vieillard inconnu!
Dites, pourquoi déjà n'êtes-vous pas venu?
Vous m'appelez mon fils? Si vous étiez mon père,
Vos pas seraient tardifs en ces lieux. Et ma mère
Ne viendra-t-elle pas me regarder mourir?
Aujourd'hui que leur fils va cesser de souffrir,
Qu'ils viennent tous les deux voir ma reconnaissance.
Mais ne les a-t-on pas punis de ma naissance?
Ils ont dû l'expier, car, devant votre loi,
Si je suis criminel ils le sont plus que moi.

LE PRÊTRE.

O qui que vous soyez! vous que tant de mystère
Avant le temps prescrit sépara de la terre,
Vous n'aurez plus de fers dans l'asile des morts;
Si vous avez failli, rappelez les remords,
Versez-les dans le sein du Dieu qui vous écoute,
Ma main du repentir vous montrera la route;
Entrevoyez le ciel par vos maux acheté:
Je suis prêtre, et vous porte ici la liberté.

Digitized by Google

De la confession j'accomplis l'œuvre sainte,
Le tribunal divin siége dans cette enceinte.
Répondez, le pardon déjà vous est offert,
Dieu même....

LE MOURANT.

Il est un Dieu! j'ai pourtant bien souffert!

LE PRÊTRE.

Vous avez moins souffert qu'il ne l'a fait lui-même.
Votre dernier soupir sera-t-il un blasphème?
Et quel droit avez-vous de plaindre vos malheurs,
Lorsque le sang du Christ tomba dans les douleurs?
O mon fils! c'est pour nous, tout ingrats que nous sommes,
Qu'il a daigné descendre aux misères des hommes.
A la vie, en son nom, dites un mâle adieu.

LE MOURANT.

J'étais peut-être roi.

LE PRÊTRE.

Le Sauveur était Dieu;
Mais, sans nous élever jusqu'à ce divin maître,
Si j'osais après lui nommer encor le prêtre,
Je vous dirais: Et moi, pour combattre l'enfer,
J'ai resserré mon sein dans un corset de fer;
Mon corps a revêtu l'inflexible cilice
Où chacun de mes pas trouve un nouveau supplice.
Au cloître est un pavé que, durant quarante ans,
Ont usé, dans les pleurs, mes genoux pénitens,
Et c'est encore trop peu que de tant de souffrance

Digitized by Google

Pour acheter du ciel l'ineffable espérance.
Au creuset douloureux tout notre être épuré
S'envole en bienheureux vers le séjour sacré.
Le temps nous presse : au nom de vos douleurs passées,
Par des larmes montrez vos fautes effacées ;
Et devant cette croix, où Dieu monta pour nous,
Souhaitez comme moi de tomber à genoux.

Sur le front du vieux moine une rougeur légère
Fit renaître une ardeur à son âge étrangère ;
Ses yeux gonflés de pleurs, fixés avidement,
Au chevet du captif il tomba pesamment,
Et ses mains présentaient le crucifix d'ébène,
Et tremblaient en l'offrant, et le tenaient à peine.
Pour le cœur du chrétien demandant des remords,
Il murmurait tout bas la prière des morts,
Et sur le lit, sa tête avec douleur penchée,
Cherchait du prisonnier la figure cachée.
Un flambeau la révèle entière : ce n'est pas
Un front décoloré par un prochain trépas,
Ce n'est pas l'agonie et son dernier ravage,
Ce qu'il voit est sans traits, et sans vie, et sans âge :
Un fantôme immobile à ses yeux est offert,
Et les feux ont relui sur un masque de fer.

Plein d'horreur, à l'aspect de ce sombre mystère,
Le prêtre se souvint que, dans le monastère,

Digitized by Google

Une fois, en tremblant, on se parla tout bas
D'un prisonnier d'état que l'on ne nommait pas;
Qu'on racontait de lui des choses merveilleuses,
De berceau dérobé, de craintes orgueilleuses,
De royale naissance, et de droits arrachés,
Et de ses jours captifs sous un masque cachés.
Quelques pères disaient qu'à sa descente en France,
De secouer ses fers il conçut l'espérance;
Qu'aux geôliers un instant il s'était dérobé,
Et quoiqu'entre leurs mains aisément retombé,
L'on avait vu ses traits, et qu'une Provençale,
Arrivée au couvent de Saint-François-de-Sale
Pour y prendre le voile, avait dit, en pleurant,
Qu'elle prenait la Vierge et son fils pour garant
Que le Masque de fer n'avait point fait de crime,
Et que son jugement était illégitime;
Qu'il tenait des discours pleins de grâce et de foi,
Qu'il était jeune et beau, qu'il ressemblait au roi,
Que de vertus c'était un céleste mélange,
Et que c'était un prince, ou que c'était un ange.
Il se souvint encore qu'un vieux bénédictin
S'étant acheminé vers la tour, un matin,
Pour rendre un vase d'or tombé sur son passage,
N'était pas revenu de ce triste voyage:
Sur quoi l'abbé du lieu pour toujours défendit
Les entretiens touchant le prisonnier maudit:
« Cet homme de l'enfer était une imposture;
» Le ciel avait puni la coupable lecture

Digitized by Google

» Des mystères gravés sur le vase indiscret. »
Le temps fit oublier ce dangereux secret.

Le prêtre regardait le malheureux célèbre ;
Mais ce cachot, tout plein d'un appareil funèbre,
Et cette mort voilée, et ces longs cheveux blancs
Nés captifs et jetés sur des membres tremblans,
L'arrêtèrent long-temps en un sombre silence.
Il va parler enfin ; mais, tandis qu'il balance,
L'agonisant du lit se soulève et lui dit :
Vieillard, vous abaissez votre front interdit,
Je n'entends plus le bruit de vos conseils frivoles,
L'aspect de mon malheur fait taire vos paroles.
Oui, regardez-moi bien, et puis dites après
Qu'un Dieu de l'innocent défend les intérêts ;
Des péchés tant proscrits où toujours l'on succombe,
Aucun n'a séparé mon berceau de ma tombe,
Quand les vivans au jour montraient des attentats,
Mon enfance au cachot ne les soupçonnait pas.
Du récit de mes maux vous êtes bien avide :
Pourquoi venir fouiller dans ma mémoire vide,
Où stérile de jours le temps dort effacé ?
Je n'eus point d'avenir et n'ai point de passé ;
J'ai tenté d'en avoir, et long-temps mes journées
Ont tracé sur les murs mes lugubres années ;
Mais je ne pus les suivre en leurs douloureux cours :
Les murs étaient remplis et je vivais toujours.

Digitized by Google

Tout me devint alors obscurité profonde ;
Je n'étais rien pour lui, qu'était pour moi le monde ?
Que m'importaient des temps où je ne comptais pas ?
L'heure que j'invoquais, c'est l'heure du trépas.
Écoutez, écoutez : quand je tiendrais la vie
De l'homme qui toujours tint la mienne asservie,
J'hésiterais, je crois, à le frapper des maux
Qui rongèrent mes jours, brûlèrent mon repos ;
Quand le règne inconnu d'une impuissante ivresse
Saisit mon cœur oisif d'une vague tendresse,
J'appelais le bonheur, et ces êtres amis
Qu'à mon âge brûlant un songe avait promis.
Mes larmes ont rouillé mon masque de torture,
J'arrosais de mes pleurs ma noire nourriture,
Je déchirais mon sein par mes gémissemens,
J'effrayais mes geôliers de mes longs hurlemens ;
Des nuits, par mes soupirs, je mesurais l'espace ;
Aux hiboux des créneaux je disputais leur place,
Et, pendant aux barreaux où s'arrêtaient mes pas,
Je vivais hors des murs d'où je ne sortais pas.
Ici tomba sa voix. Comme après le tonnerre
De tristes sons encore épouvantent la terre
Et, dans l'antre sauvage où l'effroi l'a placé,
Retiennent, en grondant, le voyageur glacé,
Long-temps on entendit ses larmes retenues
Suivre encore une fois des routes bien connues ;
Les sanglots murmuraient dans ce cœur expirant.
Le vieux prêtre toujours priait en soupirant,

Digitized by Google

Lorsqu'un des noirs geôliers se pencha pour lui dire
Qu'il fallait se hâter, qu'il craignait le délire.
Un nouveau zèle alors ralluma ses discours :
« O mon fils ! criait-il, votre vie eut son cours :
» Heureux, trois fois heureux celui que Dieu corrige !
» Gardons de repousser les peines qu'il inflige :
» Voici l'heure où vos maux vous seront précieux ;
» Il vous a préparé lui-même pour les cieux.
» Oubliez votre corps, ne pensez qu'à votre âme ;
» Dieu lui-même l'a dit : L'homme né de la femme *
» Ne vit que peu de temps, et c'est dans les douleurs.
» Ce monde n'est que vide et ne vaut pas des pleurs !
» Qu'aisément de ses biens notre âme est assouvie !
» Me voilà, comme vous, au bout de cette vie :
» J'ai passé bien des jours, et ma mémoire en deuil
» De leur peu de bonheur n'est plus que le cercueil.
» C'est à moi d'envier votre longue souffrance,
» Qui d'un monde plus beau vous donne l'espérance ;
» Les anges à vos pas ouvriront le saint lieu :
» Pourvu que vous disiez un mot à votre Dieu,
» Il sera satisfait. » Ainsi, dans sa parole,
Mêlant les saints propos du livre qui console,
Le vieux prêtre engageait le mourant à prier,
Mais en vain : tout à coup on l'entendit crier,
D'une voix qu'animait la fièvre du délire,
Ces rêves du passé : « Mais enfin je respire.

* *Job*. Chap. XIV, V. I.

Digitized by Google

O bords de la Provence ! ô lointain horizon !
Sable jaune où des eaux murmure le doux son !
Ma prison s'est ouverte ; oh ! que la mer est grande !
Est-il vrai qu'un vaisseau jusque là-bas se rende ?
Dieu ! qu'on doit être heureux parmi les matelots !
Que je voudrais nager dans la fraîcheur des flots !
La terre vient, les pieds à marcher se disposent,
Les mâts baissent leurs bras, les voiles s'y reposent.
Ah ! j'ai fui les soldats ; en vain ils m'ont cherché ;
Je suis libre, je cours, le masque est arraché ;
De l'air dans mes cheveux j'ai senti le passage,
Et le soleil un jour éclaira mon visage.
Oh ! pourquoi fuyez-vous ? restez sur vos gazons,
Vierges ! continuez vos pas et vos chansons :
Pourquoi vous retirer aux cabanes prochaines ?
Le monde autant que moi déteste donc les chaînes ?
Une seule s'arrête et m'attend sans terreur :
Quoi, du Masque de fer elle n'a pas horreur ?
Non, j'ai vu les beautés de sa démarche, et celles
Qui venaient de ses yeux en vives étincelles.
Soldats ! que voulez-vous ? encor ce masque froid ?
Que vous ai-je donc fait ? Le soleil est à moi,
Il ranime ma vie. Oh ! voyez-la, c'est elle
Avec qui je veux vivre, elle est là qui m'appelle ;
Je ne fais pas le mal ; allez, dites au roi
Qu'aucun homme jamais ne se plaindra de moi ;
Que je serai content si, près de ma compagne,
Je puis mener nos jours de montagne en montagne,

Digitized by Google

Sans jamais arrêter nos loisirs voyageurs ;
Que je ne chercherai ni parens ni vengeurs ;
Et si l'on me demande où j'ai passé ma vie,
Je saurai déguiser ma liberté ravie ;
J'inventerai des jours où je vous cacherai :
Ah ! laissez-moi le ciel, je vous pardonnerai.
Non..., toujours des cachots... Je suis né votre proie...
Mais je vois mon tombeau, je suis ravi de joie,
Car vous ne m'aurez plus, et je n'entendrai plus
Les verrous se fermer sur l'éternel reclus.
Que me veut donc cet homme avec sa robe sombre ?
De quelque prisonnier sans doute que c'est l'ombre ;
Il pleure. Ah ! malheureux ! est-ce ta liberté ?

LE PRÊTRE.

Non, mon fils, c'est sur vous ; voici l'éternité.

LE MOURANT.

Oh ! moi ! je n'en veux pas, j'y trouverais des chaînes.

LE PRÊTRE.

Non, vous n'y trouverez que des faveurs prochaines.
Un mot de repentir, un mot de votre foi,
Le Seigneur vous pardonne.

LE MOURANT.

O prêtre ! laissez-moi !

LE PRÊTRE.

Dites : Je crois en Dieu. La mort vous est ravie.

LE MOURANT.

Laissez en paix ma mort, on y laissa ma vie.

Digitized by Google

Et d'un dernier effort l'esclave délirant,
Au mur de la prison brise son bras mourant.
« Mon Dieu ! venez vous-même au secours de cette âme, »
Dit le prêtre, animé d'une pieuse flamme.
Au fond d'un vase d'or, ses doigts saints ont cherché
Le pain mystérieux où Dieu même est caché;
Tout se prosterne alors en un morne silence,
La clarté d'un flambeau sur le lit se balance;
Le chevet sur deux bras s'avance supporté,
Mais en vain : le captif était en liberté.

Resté seul au cachot, durant la nuit entière,
Le vieux religieux récita la prière;
Auprès du lit funèbre il fut toujours assis.
Quelques larmes, souvent, de ses yeux obscurcis,
Interrompant sa voix, tombaient sur le saint livre;
Et, lorsque la douleur l'empêchait de poursuivre,
Sa main jetait alors l'eau du rameau béni
Sur celui qui du ciel peut-être était banni.
Et puis, sans se lasser, il reprenait encore
De sa voix qui tremblait dans la prison sonore,
Le dernier chant de paix; il disait : « O Seigneur! *
» Ne brisez pas mon âme avec votre fureur;
» Ne m'enveloppez pas dans la mort de l'impie » **.

* Psaume XXXVII, v. 1.
** Psaume XXVII, v. 5.

Digitized by Google

Il ajoutait aussi : « Quand le méchant m'épie,
» Me ferez-vous tomber, Seigneur, entre ses mains?*
» C'est lui qui sous mes pas a rompu vos chemins;
» Ne me châtiez point, car mon crime est son crime.
» J'ai crié vers le ciel du plus profond abîme **
» O mon Dieu ! tirez-moi du milieu des méchans ! »
Lorsqu'un rayon du jour eut mis fin à ses chants,
Il entendit monter vers les noires retraites,
Et des voix résonner dans ces voûtes secrètes.
Un moment lui restait, il eût voulu du moins
Voir le mort qu'il pleurait, sans ces cruels témoins;
Il s'approche, en tremblant, de ce fils du mystère
Qui vivait et mourait étranger à la terre;
Mais le masque de fer soulevait le linceul,
Et la captivité le suivit au cercueil.

M. le comte ALFRED DE VIGNY.

* Psaume XXXVI, v. 32.
** *De profundis.*

Digitized by Google

L'HEURE DE LA MORT.

NOUVELLE.

La prévoyance est inhabile
A reculer l'heure immobile
Que marque la fatalité.
HÉLÉNA, chant 3.

Au milieu des montagnes désertes qui séparent le royaume de Valence des plaines de la Nouvelle-Castille, s'élève le monastère de Cienfuegos. Chassés, par la guerre de l'invasion, loin de ses cloîtres dévastés, les moines avaient abandonné leurs cellules paisibles. L'herbe des champs croissait dans l'église, l'autel était dépouillé de ses ornemens sacrés; et, seul au milieu de la ruine générale et de la désolation du lieu saint, y était resté debout un grand Christ en marbre noir.

Le régiment de hussards où servait Albert campait autour du couvent; le jeune officier avait établi son bivouac devant le porche ruiné de l'église.

C'était la nuit : les étoiles scintillaient dans le

Digitized by Google

sombre azur, comme des paillettes d'or sur la robe noire d'une veuve de Séville ; la lune glissait lentement sur le ciel, et montrait son croissant pâle, semblable à l'arc courbé du sagittaire. Albert, étendu auprès du feu à moitié éteint de son bivouac, était enveloppé de son large manteau blanc; sa tête fatiguée reposait sur la selle de son cheval agile; déjà il n'entendait plus que le cri aigu du grillon, les heurtemens des chevaux attachés aux piquets du camp, et, à de longs intervalles, le cri de veille des védettes.

Les heures s'écoulaient : il pensait à son amante, à cette jeune fiancée promise à sa constance, au retour des expéditions guerrières, à cette Éléonore au doux sourire, aux yeux bleus, et à la longue chevelure blonde, que n'avaient pu remplacer dans son cœur ni la superbe beauté des femmes de Rome, ni les grâces piquantes des femmes de Grenade. En rêvant à l'amour et à la France, il commençait à s'endormir, quand le vent de la mer, poussant avec rapidité de gros nuages chargés de pluie, amena la tempête sur les bivouacs français. Albert se leva, et, cherchant un abri contre l'eau qui tombait par torrens, il vit la porte de l'église entr'ouverte : il y entra.

Digitized by Google

L'église était sombre et humide ; les rapides éclairs qui traversaient les vitraux coloriés des fenêtres éclairaient seuls les tombes de pierre des anciens chevaliers et l'autel profané du Christ. Le jeune guerrier ne put, en se voyant solitaire dans ce triste lieu, se défendre d'un mouvement de terreur que la raison ne peut empêcher les sens de percevoir. Il s'avança dans la nef, dont le silence n'était troublé que par le bruit retentissant de ses pas et par le cliquetis des éperons dont ses bottes étaient armées. Une horloge sonna l'heure; Albert écouta en frissonnant : douze coups tombèrent lentement sur le timbre argentin. Alors la porte de la sacristie s'ouvrit en criant sur ses gonds; un prêtre, vêtu d'une chasuble noire décorée d'une croix d'argent, s'avança portant le saint ciboire et l'hostie consacrée; il marchait légèrement; ses pas rasaient les dalles de pierre sans réveiller l'écho du monument sonore.

Après avoir posé le calice sur l'autel, il se tourna vers le lieu où était Albert, et sembla l'inviter à s'approcher. Celui-ci, poussé par un mouvement inconnu, s'avanca, et s'agenouillant sur les degrés de l'autel, il entendit la voix grave

Digitized by Google

de l'homme de Dieu qui récitait l'office des morts. Le souvenir de sa jeunesse rappela sa piété; il répondit comme aurait fait le cortége des diacres et des sous-diacres. Quand la messe fut achevée, le prêtre prononça les paroles d'adieu au milieu de l'église vide de fidèles; puis, s'adressant à l'officier, il lui dit :

« Jeune étranger, le pieux service que tu viens de me rendre a fait sortir mon âme du purgatoire; j'expiais, depuis deux siècles, par cette nocturne pénitence, une faute commise contre la règle sévère de ce monastère; depuis deux siècles, j'attendais le secours d'un mortel pour achever le saint sacrifice; l'heure sonnait chaque nuit, et, depuis deux siècles, nul être humain ne s'était présenté; seul tu es venu; agenouillé près de l'autel du Dieu qui pardonne, tu as aidé mon ange gardien à détacher les liens qui enchaînaient encore mon âme, et l'empêchaient de remonter au céleste séjour. Que ta piété soit récompensée! Je puis te dire une chose, une seule: demande-moi celle que tu désires savoir, je vais te répondre. »

Albert tressaillit; puis, reprenant courage (l'homme désire toujours connaître ce qu'il se-

Digitized by Google

rait heureux d'ignorer) : « Mon père, dit-il, apprenez-moi quel terme est fixé à ma vie. — Mon fils, répondit le prêtre d'une voix douce et triste, que m'as-tu demandé! Tu le veux, apprends-le donc. Dans trois ans, à pareil jour, à l'heure où le soleil dardera son premier rayon sur la terre, ton âme rendra ton corps au néant. » Après ces mots, le vieillard disparut sans bruit, et sans laisser aucune trace qui indiquât s'il était rentré dans la tombe, ou s'il était monté vers le ciel.

Albert sortit de l'église, le cœur rempli d'une sombre mélancolie, car dorénavant les espérances de sa jeunesse devaient mourir aux bords d'un cercle étroit. Il suivit ses compagnons d'armes; il se montra dans les combats plus intrépide, peut-être, qu'il ne s'était jamais montré, mais sans cette bravoure téméraire qui fait mépriser la mort. Son cœur était rempli d'un dédain amer pour sa vie, dont le terme, fixé d'avance, et connu de lui, ne pouvait être ni approché ni reculé. La paix le ramena dans sa patrie : il revit cette Éléonore qu'il avait tant aimée aux jours d'une ignorance profonde et d'un vaste espoir. Le père de la jeune fille lui rappela qu'elle était

Digitized by Google

son amante; elle-même rougit, et lui rappela qu'elle était sa fiancée; la propre mère d'Albert, sa vieille mère, qui espérait réjouir ses yeux mourans par le spectacle du bonheur de son fils unique, lui rappela aussi les premiers amours et les premiers désirs de sa jeunesse. Il demeura indifférent à l'amitié d'un père, à l'amour d'une amante, à la tendresse d'une mère, l'œil fixé sur cette heure immobile vers laquelle il était chaque jour de plus en plus entraîné. Enfin, deux ans après la nuit fatale, le désespoir dans le cœur, il se laissa conduire à l'église, et, devant l'autel, il jura à son Éléonore une foi éternelle; il prononça en hésitant ce serment qu'il savait devoir être brisé par la mort avant la fin même de l'année.

Alors on crut, parmi les hommes, que le bonheur devait habiter dans son cœur. Ce cœur était rempli d'amertume! et pourtant Albert était arrivé, par sa valeur, aux premiers grades militaires; les richesses de sa bonne mère étaient devenues les siennes; il possédait la femme qu'il avait aimée avec passion: tout semblait s'être réuni pour sa félicité.

Ce qui comble de joie les époux vint encore

Digitized by Google

ajouter à son désespoir : Éléonore devint enceinte; il vit naître son fils, qu'il ne devait pas voir grandir; et alors il ne put supporter ce bonheur nouveau, qui mettait le comble à son infortune. Après avoir long-temps supporté, sans en rien faire paraître, la douleur qui brisait son âme, il ne conserva pas plus long-temps cette trompeuse sécurité; sa mère s'aperçut la première de sa peine cachée; sa jeune épouse ne tarda pas à en être instruite; mais il sut, malgré leur touchantes sollicitations, conserver dans son cœur le secret terrible qui avait empoisonné le bonheur de sa vie.

Un mois lui restait encore pour aimer sa famille, et pour veiller à ses destins quand il serait éternellement séparé d'elle. Sa prudence prévoyante établit l'ordre dans ses affaires; et, débarrassé des inquiétudes matérielles du monde, résigné à son sort, il attendit l'heure marquée avec une indifférence stoïque. La certitude de sa mort prochaine rendait la tranquillité à son âme, comme aurait fait un malheur long-temps redouté, et arrivé enfin.

Le mois s'écoula, le dernier soleil se coucha pour Albert : alors rassemblant toutes ses forces,

Digitized by Google

il appella sa mère et sa femme ; il leur confia le secret fatal ; puis il se prépara à mourir.

Une large terrasse exposée à l'Orient s'étendait devant sa maison : c'est là qu'il fit porter un lit de repos sur lequel il s'assit entre sa vieille mère, qui allait perdre son jeune fils, et sa faible épouse, à laquelle allait manquer un appui.

Que leurs adieux furent tristes ! que cette dernière nuit leur semblait tour à tour longue ou courte, selon qu'ils étaient agités par la crainte ou par l'espérance !

Les yeux d'Albert virent monter et puis descendre dans les cieux le croissant pâle de la lune qu'il avait admirée trois ans auparavant, pendant cette nuit orageuse passée dans le couvent sur les montagnes de Valence.

Cependant l'horizon s'enflamma des feux de l'aurore, le chant des oiseaux, le cri argentin du coq annoncèrent au malheureux Albert la renaissance de la nature, et il allait mourir !

Son heure arriva . . . . Un rayon parti de l'orient sillonna le ciel, et sembla y tracer une route lumineuse et divine pour l'âme qui abandonnait la terre. Alors ses yeux se fermèrent avec un mouvement convulsif ; un léger frisson

Digitized by Google

parcourut lentement ses membres refroidis ; le son des trompettes bruyantes se fit entendre, puis un murmure confus, et une bouche sonore qui appela à haute voix : Albert!.... Albert!....

Albert rouvrit les yeux ; il était au milieu d'une riante campagne éclairée des premiers feux du soleil levant, couché encore auprès du foyer éteint du bivouac de la veille. Les trompettes de son régiment sonnaient l'air éclatant du réveil de Diane, et la voix amicale d'Alfred lui demandait avec intérêt : Albert, comment as-tu passé la nuit?

Le jeune officier se leva avec peine, encore tout fatigué des songes de la nuit ; il pressa avec reconnaissance dans sa main glacée la main de son ami ; mais son cœur demeura quelque temps rempli tout à la fois de joie et de tristesse ; car, s'il avait recouvré les espérances de la vie, il avait perdu, à son réveil, une épouse et un fils adorés.

M. Abel Hugo.

Digitized by Google

RÊVERIE ET REGRETS.

Flambeau des nuits, astre plein de mystères,
Dont la lumière est si douce au malheur,
Que j'aime à voir de ces bois solitaires
Tes feux tremblans percer la profondeur !

Quand tes rayons, à travers les nuages,
Astre charmant, descendent sur les mers,
Mon œil te suit ; et de mes jours d'orages
Les longs ennuis me semblent moins amers.

Peut-être un jour, exempt d'inquiétudes,
L'homme, affranchi des liens du trépas,
Ira peupler tes belles solitudes,
Et ses malheurs ne l'y poursuivront pas.

Ah ! s'il est vrai qu'en ce monde paisible
Les cœurs amis ne soient plus séparés...
Fuyons, mon âme !... Adieu, terre insensible !
Je vais revoir ceux que j'ai tant pleurés...

M. J.-B. A. Soulié.

Digitized by Google

LA FILLE D'OTAÏTI.

ODE.

Écoutez la jeune fiancée qui pleure
parce qu'elle est délaissée.
(*Ballade d'Arven.*]

« Oh ! dis-moi, tu veux fuir ? et la voile inconstante
Va bientôt de ces bords t'enlever à mes yeux ?
Cette nuit j'entendais, trompant ma douce attente,
Chanter les matelots qui repliaient leur tente ;
Je pleurais à leurs cris joyeux.

» Pourquoi quitter notre île? en ton île étrangère
Les cieux sont-ils plus beaux? a-t-on moins de douleurs?
Les tiens, quand tu mourras, pleureront-ils leur frère ?
Couvriront-ils tes os du plane funéraire
Dont on ne cueille pas les fleurs ?

» Te souvient-il du jour où les vents salutaires
T'amenèrent vers nous pour la première fois ?
Tu m'appelas de loin sous nos bois solitaires.
Je ne t'avais point vu jusqu'alors sur nos terres,
Et pourtant je vins à ta voix.

Digitized by Google

» Oh ! j'étais belle alors ; mais les pleurs m'ont flétrie.
Reste, ô jeune étranger, ne me dis pas adieu.
Ici, nous parlerons de ta mère chérie ;
Tu sais que je me plais aux chants de ta patrie,
Comme aux louanges de ton Dieu.

» Tu rempliras mes jours : à toi je m'abandonne.
Que t'ai-je fait pour fuir ? demeure sous nos cieux ;
Je guérirai tes maux, je serai douce et bonne,
Et je t'appellerai du nom que l'on te donne
Dans le pays de tes aïeux.

» Je serai, si tu veux, ton esclave fidèle,
Pourvu que ton regard brille à mes yeux ravis ;
Reste, ô jeune étranger, reste et je serai belle ;
Mais tu n'aimes qu'un temps, comme notre hirondelle ;
Moi, je t'aime comme je vis.

» Hélas ! tu veux partir. Aux monts qui t'ont vu naître;
Sans doute quelque vierge espère ton retour.
Eh bien, daigne avec toi m'emmener, ô mon maître !
Je lui serai soumise, et l'aimerai peut-être,
Si ta joie est dans son amour.

» Loin de mes vieux parens, qu'un tendre orgueil enivre,
Du bois où dans tes bras j'accourus sans effroi,
Loin des fleurs, des palmiers, je ne pourrai plus vivre,
Je mourrais seule ici. Va, laisse-moi te suivre :
Je mourrai du moins près de toi

Digitized by Google

» Si l'humble bananier accueillit ta venue,
Si tu m'aimas jamais, ne me repousse pas.
Ne t'en va pas sans moi dans ton île inconnue,
De peur que ma jeune âme, errante dans la nue,
N'aille seule suivre tes pas.... »

Quand le matin dora les voiles fugitives,
En vain on la chercha sous son dôme léger;
On ne la revit plus dans les bois, sur les rives:
Pourtant la douce vierge, aux paroles plaintives,
N'était pas avec l'étranger.

M. V. Hugo.

Digitized by Google

CONDAMNATION DE LOUIS XVI.

La monarchie française n'existait plus. Le descendant de Henri IV attendait à chaque instant que les régicides consommassent le crime, et le crime fut résolu.

De tous les serviteurs de Louis XVI, un seul était resté à Paris. Ce digne vieillard, le plus honnête homme de la France, de l'aveu même des révolutionnaires, s'était tenu éloigné de la cour durant la prospérité du monarque. Ce fut sans doute un beau spectacle que de voir M. de Malesherbes, honoré de soixante-douze années de probité, se rendre, non au palais de Versailles, mais dans la prison du Temple, pour défendre seul son souverain infortuné, lorsque les flatteurs et les gardes avaient disparu. De quel front les prétendus républicains osaient-ils regarder à leur barre l'ami de J.-J. Rousseau, celui qui, dans le cours d'une longue vie, s'était fait un devoir de prendre la défense de l'opprimé contre l'oppresseur, et qui, de même

Digitized by Google

qu'il avait protégé le dernier individu du peuple contre la tyrannie des grands, venait à présent plaider la cause d'un roi innocent contre les despotes plébéiens du faubourg Saint-Antoine. Ah! il était donné à notre siècle de contempler le vénérable magistrat revêtu de la chemise rouge, monté sur un tombereau sanglant, et mené à la guillotine, entre sa fille, sa petite-fille et son petit-fils, aux acclamations d'un peuple ingrat, dont il avait tant de fois pleuré la misère. Vertueux Malesherbes! vos mânes illustres habitent maintenant un séjour de paix. D'autres, plus heureux que moi, ont mêlé leur sang au vôtre: c'était ma destinée de traîner après vous sur la terre une vie désormais sans illusions et pleine de regrets.

Mais pourquoi parlerais-je du jugement de Louis XVI? qui en ignore les circonstances? qui ne sait que tout fut inutile contre un torrent de crimes et de factions. Agis*, Charles et Louis périrent avec tout l'appareil et toute la moquerie de la justice. Laissons d'Orléans observer son roi et son parent, la lorgnette à la main, et

* Roi de Sparte.

Digitized by Google

prononcer *la mort*, à l'effroi même des scélérats. Fions-nous-en à la postérité, dont la voix tonnante gronde déjà dans l'avenir ; à la postérité, qui, juge incorruptible des âges écoulés, s'apprête à traîner au supplice la mémoire pâlissante des hommes de mon siècle.

Le fatal 21 janvier 1793 se leva pour le deuil éternel de la France. Le monarque, averti qu'il fallait mourir, se prépara avec sérénité à ce grand acte de la vie ; sa conscience était pure, et la religion lui ouvrait les cieux. Mais que de liens il avait eu auparavant à rompre sur la terre! Louis avait vu son épouse, il avait vu aussi sa fille et son jeune fils qui courait parmi les gardes en demandant la grâce de son père; tant d'angoisses ne déchirèrent jamais le cœur d'un autre homme.

L'heure était venue. Le carrosse attendait à la porte. Louis descendit avec son confesseur. Il ne put s'empêcher, dans la cour, de jeter un regard vers la fenêtre de la reine, où il ne vit personne: ce regard-là dut peindre bien de la douleur. Cependant le roi était monté dans la voiture, qui roulait lentement au milieu d'un morne silence : Louis, répétant avec son confesseur les prières

Digitized by Google

des agonisans, savourait à longs traits la mort. Il arrive enfin à la place où l'instrument de destruction était élevé à la vue du palais de Henri IV. Louis, descendu de la voiture, voulut au moins protester de son innocence : « Vous n'êtes pas » ici pour parler, mais pour mourir », lui dit un barbare. Ce fut alors que l'on vit un des meilleurs rois qui avaient jamais régné sur la France, lié sur une planche ensanglantée, comme le plus vil des scélérats, la tête passée de force dans un croissant de fer, et attendant le coup qui devait le délivrer de la vie; et comme s'il ne fût pas resté un seul Français attaché à son souverain, ce fut un étranger qui assista le monarque à sa dernière heure, au milieu de tout son peuple. Il se fait un grand silence : « Fils de Saint-Louis, vous montez aux cieux », s'écrie le pieux ecclésiastique en se penchant à l'oreille du monarque. On entend le bruit du coutelas qui se précipite.

M. le vicomte de CHATEAUBRIAND.

Digitized by Google

SUR LE DÉSIR DE LA GLOIRE MILITAIRE

ODE.

Tel qu'un fils de la terre, aux plaines de Sicile,
Pour jamais accablé d'une masse immobile,
Exhale sa fureur en impuissans éclairs;
Tel mon cœur, écrasé d'une oisive existence,
Se soulève, retombe, et lance
Une flamme qui brille et s'éteint dans les airs.

La carrière est fermée à mon jeune courage;
En vain j'étends les bras, dans une aveugle rage,
Vers ce but qu'ont atteint mes heureux devanciers:
Aigle captif, en vain mon ardente paupière
Poursuit l'astre de la lumière,
Qui darde autour de moi ses feux sur des lauriers.

Que ne m'est-il donné, sur l'aile de la gloire,
De diriger mon vol où l'injuste victoire
M'appelle à secourir des frères expirans!
Ciel vengeur! n'est-il plus d'opprimés sur la terre?
L'aigle n'a-t-il plus de tonnerre?
L'aigle n'est-il plus né pour frapper les tyrans?

Digitized by Google

Les tyrans sont aux lieux où mourut Cynégire ;
Où Tyrtée enflammait d'un immortel délire
D'immortels bataillons, dignes de ses accords.
Et moi, mes chants guerriers obtiennent un sourire !
Non, jamais les sons de ma lyre
Ne seront applaudis sur des monceaux de morts.

Jamais ! est-il bien vrai ? quoi ! jamais un orage !
Soldat que l'olivier nourrit sous son ombrage !
Quoi ! jamais d'ennemis à mes regards offerts !
Un héros ignoré sur une illustre cendre
Pleurait au grand nom d'Alexandre,
Et ces pleurs de César ont conquis l'univers.

Mais moi, l'obsur devoir m'a surchargé d'entraves ;
Mon destin est rempli ; j'aurai chanté ces braves
Que mon adolescence espérait égaler.
Le volcan qui s'éteint affaisse son cratère,
Et je dormirai sous la terre
Que mon bras aujourd'hui pourrait seul ébranler.

M. Le comte Gaspard de Pons.

Digitized by Google

L'AVEUGLE, OU LE CRIEUR DU RHÔNE.

ÉLÉGIE.

On avait couronné la Vierge moisonneuse ;
Le village à la ville était joint par des fleurs.
La jeunesse et l'enfance y mêlaient leurs couleurs,
Et le vieillard riait d'une vendange heureuse.
Tout à coup le plaisir cessa ;
Car c'est le feu follet qui s'éteint dès qu'il brille :
Et dans l'ombre un long cri glaça
Jusqu'au chant de la jeune fille :
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré !
» Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré !

» Son cœur est épuisé d'une torture amère ;
» Sa clameur s'est changée en un silence affreux ;
» L'enfant ne dira pas qu'il est bien malheureux ;
» Il ne prononce encor que le nom de sa mère.
» Quoi ! pas une voix ne répond !
» Ne l'avez-vous pas vu jouer sur le rivage ?
» Hélas ! le Rhône est si profond,
» Et l'on est si faible à cet âge !
» Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré !
» Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré !

Digitized by Google

» Ses cheveux du blé mûr ont la couleur dorée,
» Ses yeux sont noirs et doux, ses dents croissent encor;
» Ses pas abandonnés n'ont qu'un craintif essor,
» Et de bluets, tantôt, sa robe était parée.
» Vous pourrez le rencontrer nu,
» Car souvent la misère a dépouillé l'enfance :
» Vous l'aurez bientôt reconnu
» L'ange qui pleure sans défense.
» Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré !
» Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré ! »

Le vieux crieur se tut. De la morne assemblée
Il attendit long-temps un mot, un seul... En vain !
Les mères enchaînaient leurs enfans sur leur sein,
Et de vagues frayeurs cette nuit fut troublée.
On dit qu'un mendiant passa,
Couvert d'affreux lambeaux, à la marche furtive,
Et qu'un jeune cri s'effaça
Dans l'air avec la voix plaintive :
Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré !
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré !

Madame Desbordes-Valmore.

Digitized by Google

DERNIÈRE ASSEMBLÉE DES FRANCS-JUGES.

FRAGMENT.

Au milieu d'une des forêts de la Westphalie, dans une vaste clairière, s'élève un tribunal construit avec des troncs d'arbres; aux quatre coins, sont debout quatre hommes armés de haches; en face, est placé un billot couvert d'un manteau noir, sur lequel on aperçoit une épée, et à la lueur de quelques torches attachées à des arbres, on voit se mouvoir, au loin, dans la forêt, des hommes enveloppés dans des manteaux, qui se parlent, qui se font mutuellement des signes extraordinaires et qui se promènent dans une agitation tumultueuse.

Tout à coup sept hommes, enveloppés pareillement dans des manteaux et portant de hauts panaches sur la tête, montent sur le tribunal. La foule se rapproche et se presse sous les arbres qui forment la ceinture de la clairière; les quatre hommes armés de haches font entendre le

Digitized by Google

cri sinistre de *Wehem-Gericht!* Quelle heure est-il? demande le chef des sept juges; il est la première heure du jour, répondent les quatre bourreaux. Voilà qui est bien, reprend le grand maître en s'asseyant: et les quatre bourreaux s'écrient à haute voix: Silence à la justice des comtes libres!

Le grand-maître se lève, et dit: Ce qu'a établi Charlemagne, Sigismond peut-il le détruire? L'épée qu'il a reçue de ceux qui l'ont précédé au trône, peut-il se dispenser de la transmettre à ses successeurs? Ce n'est pas pour Sigismond, plutôt que pour chacun des empereurs qui doivent régner après lui, que nous avons été créés par ceux qui ont fondé l'empire; Sigismond n'a donc pas le droit de nous dissoudre. J'en conclus que nous devons en appeler de son arrêt aux futurs empereurs, et que nous devons subsister jusqu'à ce que nous ayons reconnu par nous-mêmes que nous sommes devenus inutiles, par un amendement véritable dans la conduite de ceux qui obéissent et de ceux qui règnent.

Le discours du grand-maître est accueilli par un murmure d'approbation; le cri de: Tribunal

Digitized by Google

secret! Tribunal secret! se fait entendre de toutes parts; seulement les juges tressaillirent, car il leur sembla qu'au milieu des cris de la foule, et qu'à travers le bruit du vent, une voix avait prononcé le cri fameux des partisans du pouvoir impérial: Tribunal défendu!

Le grand-maître se lève une seconde fois, et dit: Malheur à nous si la haine ou l'amitié ont quelque influence sur nos décisions! que le sang de l'innocent retombe sur notre tête aussi bien que l'impunité du coupable. Je cite devant vous, comme coupable de trahison, le chevalier Éberhard de Wolfenbuttel. Les quatre hommes armés de haches, placés aux quatre coins du tribunal, répétèrent trois fois à haute voix: Éberhard de Wolfenbuttel.

Ici divers discours s'élevèrent entre les six autres chevaliers francs-juges. « Il y a décision de l'empereur. Qui osera se charger de l'exécution de la sentence de mort? Malheur à ceux qui l'auront prononcée! D'ailleurs, il n'est pas certain que nous ne servions pas ici des vengeances particulières. »

«Il n'y a point ici de vengeances particulières», reprit le grand-maître. « La loi parle. Éberhard

Digitized by Google

mérite la mort : j'ai envoyé des chevaliers pour le saisir dans son château. Il sera convaincu par ses paroles et mis à mort par nos épées.

Pour la seconde fois, les quatre hommes armés de haches s'écrièrent à haute voix : Éberhard de Wolfenbuttel, et la foule répondit par les clameurs : Respect aux francs-juges ! exécution à la justice des comtes libres !

En ce moment, à l'extrémité de la clairière, parut un chevalier attaché sur son cheval, et conduit par quatre hommes d'armes qui marchaient l'épée nue à la main.

Deux chevaliers s'avançèrent, et reçurent à voix basse le mot d'ordre que leur transmirent les gardiens du prisonnier ; et ceux-ci, s'arrêtant à quelque distance du tribunal, s'écrièrent : Voici Éberhard de Wolfenbuttel.

La nuit était sombre : des nuages épais passaient rapidement sur la lune, les torches attachées aux arbres ne jetaient qu'une faible lueur. La plupart des chevaliers, épouvantés des ordres de l'empereur, craignaient également de reconnaître ceux qui les entouraient et d'en être reconnus.

— Es-tu Éberhard de Wolfenbuttel? de-

Digitized by Google

manda le grand maître au prisonnier. — Je le suis, répondit une voix que tous les chevaliers présens reconnurent pour celle d'Éberhard. On remarqua seulement que le chevalier qui était monté à cheval laissait tomber sa tête sur sa poitrine : quelques-uns crurent entendre un gémissement étouffé; mais tous étaient attentifs au discours du grand-maître, et la forêt commençait à être agitée par une tempête prochaine.

—Éberhard, dit le grand-maître, tu es accusé de trahison ; qu'as-tu à dire pour ta défense?

— La trahison, répondit Éberhard, est celle de celui qui n'a pas craint d'envoyer son fils dans mon château, sous prétexte d'hospitalité, pour s'emparer de ma personne et pour me conduire devant ce tribunal de sang.

— Il n'y a point de trahison avec les traîtres, reprit le grand-maître.

— Je le pense ainsi, répondit Éberhard.

— Tu es accusé de trahison, reprit le grand-maître, qu'as-tu à dire pour ta défense ?

— Comtes libres, soyez juges entre lui et moi, repartit Éberhard. Un des fils du grand-maître avait déshonoré la sœur de mon ami; et

Digitized by Google

pour se soustraire à sa vengeance, il s'était fait moine. Malgré la sainteté de son habit, mon ami osa le tuer. D'après vos lois il méritait la mort. Je fus choisi par le grand-maître pour l'assassiner. Je préférai mon ami à mon serment; je lui déclarai les mots secrets de passage, et je l'aidai à traverser le Rhin. De quoi suis-je coupable?

— D'un crime qui mérite la mort, répondirent tous les franc-juges.

— Quoi! dit Éberhard, il n'y a donc point distinction de motifs; quiconque dévoile les secrets de l'ordre doit périr?

— C'est toi qui l'a dit, répondit le grand-maître.

— Mais s'il était prisonnier dans le château de son ennemi, s'il était menacé des tortures et s'il était approché des brasiers ardens?

— S'il déclare le mot de l'ordre, il doit périr, reprit le grand-maître.

— Eh bien, c'est vous qui l'avez dit, s'écria Éberhard; que le sang qui va être répandu retombe sur votre tête!

En ce moment les quatre hommes d'armes firent avancer le cheval du chevalier jusqu'au-

Digitized by Google

près du fatal billot ; l'épée à la main, ils le forcèrent de mettre pied à terre ; l'infortuné gémissait sourdement, et ses sanglots étouffés contrastaient avec la fierté de son langage.

— Qui se chargera de l'exécution ? demanda le grand-maître. — Mais les ordres de l'empereur étaient si précis que personne ne se présenta. — Ce sera donc moi, reprit le grand-maître, et il descendit du tribunal.

Il s'avança suivi des quatre bourreaux. Arrivé près des quatre hommes d'armes, il leur demanda : Où est mon fils ? Ils répondirent : Il n'est pas loin. Puis ils s'éloignèrent et se perdirent dans la foule.

— Enfin tu vas mourir, Éberhard, dit le vieillard au prisonnier avec une joie féroce ; un gémissement étouffé fut toute sa réponse. A genoux, lâche, reprit le grand-maître ; et comme le prisonnier tardait, les bourreaux le forcèrent à s'agenouiller, et saisissant sa chevelure lui tinrent la tête baissée sur le billot.

Le vieillard frappa. Il se fit un grand silence ; puis, levant son épée, il s'écria d'une voix triomphante : Il est mort ! Qui est-ce qui est mort ? répondit une voix que tous les assistans

Digitized by Google

reconnurent avec effroi pour celle d'Éberhard.

On apporte des torches, on examine le cadavre; un bâillon lui fermait la bouche, et le grand-maître reconnaît avec horreur son propre fils.

Il se relève. Allumez des flambeaux, parcourez la forêt; chevaliers, aidez-moi à reconnaître le traître qui est caché parmi vous! Une voix se fait entendre : Malheur à ceux qui ont transgressé les ordres de l'empereur! Soudain les torches s'éteignent; il se fait un profond silence, et l'assemblée entière s'éloigne comme si elle avait été dispersée par un prodige.

M. Eugène Hugo.

Digitized by Google

UNE SCÈNE DE GUILLAUME TELL *.

TRAGÉDIE DE SCHIDLER.

ACTE V, SCÈNE IV.

Le théâtre représente la chaumière de Guillaume Tell. Le feu brille dans le foyer, et la porte entr'ouverte laisse, au loin, découvrir les Alpes.

HEDWIGE, femme de Guillaume-Tell; WILHEM et WALTER, ses deux fils; puis JEAN-LE-PARRICIDE, puis GUILLAUME-TELL.

HEDWIGE.

Mes enfans, il est libre; il revient, jour prospère!
Soyez fiers et joyeux; car il est votre père
Celui dont le courage a sauvé son pays.

* Après avoir payé un tribut d'admiration au nom de Guillaume Tell, est-il beaucoup d'hommes, dignes de la liberté, qui ne reviennent pas avec de pénibles sentimens sur l'idée du meurtre de Gessler? Sans doute l'oppresseur, deux fois parjure à sa promesse, avait dispensé la victime de toute générosité; mais enfin le vengeur de la Suisse tendit à son ennemi une

Digitized by Google

WILHEM.

Et moi, ma mère! embrasse et console ton fils.
J'ai vu cet appareil du supplice et des armes,
L'effroi dans tous les cœurs, dans tous les yeux des larmes.
Qu'on parle aussi de moi! quand le trait a volé,
Il effleura ma tête et je n'ai pas tremblé.

HEDWIGE.

Oui, deux fois j'ai senti, toi que Dieu me renvoie,
De t'avoir enfanté la douloureuse joie.

WILHEM.

Ma mère, un saint ermite approche de ces lieux,
Il demande sa route ou quelques dons pieux.

embûche; il l'attaqua à l'improviste et à la manière des assassins. Ce souvenir peut inquiéter un peu les âmes pour qui frapper un tyran est encore un crime. Peut-être ce sentiment s'était présenté à Schiller, et peut-être est-ce pour répondre aux objections de son propre cœur qu'il imagine de faire ressortir, par un effet dramatique, toute la force et toute la clarté justificative de cette action.

Voici comme s'exprime Madame de Staël sur cette scène, qui n'entre nullement dans l'ordre de nos idées sur le théâtre: Jean-le-Parricide, qui assassina son oncle, l'empereur Albert, parce qu'il lui refusait son héritage, vient, déguisé en moine, demander un asile à Tell; il se persuade que leurs actions sont pareilles, et Tell le repousse avec horreur, en lui montrant combien leurs motifs sont différens. C'est une idée juste et ingénieuse, ajoute-t-elle, que de mettre en opposition ces deux hommes. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

HEDWIGE.

Par nos soins, mon enfant, ses forces rappelées,
Montrons lui quel bonheur visita nos vallées.

WILHEM, à Jean-le-Parricide.

Que vous semblez souffrir! venez, noble étranger.

WALTER, le plus jeune.

Ma mère, par ses soins, viendra te soulager.

LE PARRICIDE.

Où suis-je... et sous quel toit m'offrez-vous cet asile?

WILHEM.

Reconnaissez Birglen; c'est un hameau tranquille.
Là, du canton d'Uri commencent les détours:
D'Altorf, au pied du lac, voyez monter les tours.

LE PARRICIDE, à Edwige qui revient.

Lorsqu'à mes longs malheurs enfin quelque espoir brille,
Votre époux?...

EDWIGE.

Dieu, ce soir, le rend à sa famille.
Mais par nos humbles dons que vos sens raffermis...

LE PARRICIDE.

Non, je n'accepte point, si vous n'avez promis...
Ne me trahissez pas!...

Digitized by Google

HEDWIGE.

D'où vient que, suppliantes,
Vos mains portent mon voile à vos lèvres tremblantes?

LE PARRICIDE.

Femme, au nom des vertus, des douleurs de la croix,
Par l'hospitalité (le plus sacré des droits!)
Par le front de vos fils que je baigne de larmes...

HEDWIGE.

Jamais vos saints habits n'ont caché tant d'alarmes?
Je cherche en vain la paix sur ce front consterné!

LE PARRICIDE.

Oui, je suis des bannis le plus infortuné.

HEDWIGE.

Ah! parlez; l'infortune en nos cœurs trouve place:
Cependant votre aspect et me trouble et me glace.

WILHEM.

Ma mère, entends sa voix et ses pas triomphans;
Le voilà.

HEDWIGE.

Mon époux!

WALTER.

Mon père!

Digitized by Google

GUILLAUME-TELL, entrant.

Mes enfans !
Chère Hedwige ! le ciel a payé ma constance,
Et de son saiut appui m'a prêté l'assistance ;
Effacez vos regrets, point de pleurs superflus ;
Nul tyran, nul malheur ne nous sépare plus.

HEDWIGE.

Cher Tell !

GUILLAUME-TELL.

Oublions tout. La voilà, ma chaumière ;
Chaque objet en ces lieux m'attache à la lumière !

WILHEM.

Mon père, qu'as-tu fait de ton arc redouté ?

GUILLAUME-TELL.

Tu ne le verras plus, mon fils ; on l'a porté
Sous le dôme élevé de nos pieux portiques ;
Il ne doit plus servir à des exploits rustiques,
A l'autel consacré mes vœux l'ont suspendu !

HEDWIGE.

Après quels attentats mon époux m'est rendu !
Puis-je toucher sa main que le sang a flétrie ?

GUILLAUME-TELL.

Cette main protectrice a sauvé la patrie ;
Et je l'élève pure au ciel qui vit nos pleurs.
Quel est cet inconnu ?

Digitized by Google

HEDWIGE.

J'ignore ses malheurs.
Sans doute un grand revers, un grand secret l'accable :
Parle-lui.

LE PARRICIDE, à Guillaume-Tell.

Seriez-vous ce pasteur formidable
Dont la flèche à Gessler a donné le trépas ?

GUILLAUME-TELL.

J'ai fait cet acte juste, et ne le cache pas.

LE PARRICIDE, avec joie.

Le ciel, de vos rochers m'a donc ouvert l'enceinte !

GUILLAUME-TELL.

Cet habit vous déguise : expliquez-vous sans feinte.

LE PARRICIDE

L'Helvétie a frappé son lâche gouverneur,
Et moi, sur un tyran fatal à mon honneur,
Et qui de ma famille enchaînait l'héritage,
J'ai su de votre exemple imiter le courage.
Il fut votre ennemi, vous l'avez immolé ;
J'avais aussi le mien, tout son sang a coulé.

GUILLAUME-TELL.

Juste Dieu ! vous seriez... Sors de ces lieux, Hedwige,
Éloigne mes enfans !

Digitized by Google

HEDWIGE.

Quel est-il ?

GUILLAUME-TELL.

Sors, te dis-je.
Nos enfans sous ce toit ne peuvent demeurer.

HEDWIGE.

(à part.)
Oh! venez! Quel malheur faut-il encor pleurer?
(elle sort.)

GUILLAUME-TELL.

Jean d'Autriche, c'est toi, c'est toi-même; oui, ce traître
Dont le bras s'est plongé dans le sein de son maître.

LE PARRICIDE.

Des biens de mes aïeux, avide usurpateur...

GUILLAUME-TELL.

Un vieillard couronné! votre oncle! un empereur!
Et le ciel vous absout parmi tant de victimes?
La terre sous tes pieds n'ouvre point ses abîmes?

LE PARRICIDE.

Écoutez-moi!...

GUILLAUME-TELL.

Barbare, encor souillé de sang,
Tu viens frapper au seuil de ce chaume innocent?

Digitized by Google

Offrir à la vertu ta misère importune ?
Réclamer quelque droit de la sainte infortune?

LE PARRICIDE.

J'espérais en vous seul un refuge, un appui :
Le même sort, enfin, nous enchaîne aujourd'hui.

GUILLAUME-TELL.

Misérable! oses-tu confondre, en ta démence,
L'ambition impie et la juste défense?
Étais-tu père, époux, menaçait-on tes fils?
Vengeais-tu d'un tyran les insolens défis?
T'armais-tu pour la paix des foyers domestiques,
Pour la sainte équité des droits patriotiques?
A toucher ce cœur pur en vain tu prétendis;
J'élève au ciel mes mains! lâche, et je te maudis.
J'ai vengé la nature, et ton forfait l'outrage.
Nous obtiendrons tous deux la justice en partage;
Et l'avenir, mon juge et ton accusateur,
Te dira parricide, et moi libérateur.

LE PARRICIDE.

Ainsi vous m'accablez! votre horreur me renvoie,
Sans foyers, sans secours, au désespoir en proie?

GUILLAUME-TELL.

Je frémis à ta vue, exécrable assassin,
De cacher ce front vil suis le juste dessein.

Digitized by Google

Un seul instant de plus, tremble que ma vengeance
N'ensanglante l'asile où s'endort l'indigence.

LE PARRICIDE.

Allons chercher la pierre où je pourrai mourir!

GUILLAUME-TELL, à part.

Mon cœur à la pitié voudrait-il se rouvrir?
Grand Dieu! si jeune encor et d'une illustre race,
L'héritier de Rodolphe à mes pieds qu'il embrasse!
C'est lui, chargé d'un meurtre, et transfuge des cours,
Qui vient d'un pauvre pâtre implorer les secours!

LE PARRICIDE.

Plaignez-moi; j'étais prince, et la paix de ma vie
A long-temps repoussé les conseils de l'envie.
Mais j'ai vu Léopold dicter partout sa loi,
Vingt peuples à genoux le révéraient... et moi!
D'une naissance égale, et devançant son âge,
Du poids de la tutelle on m'imposa l'outrage.

GUILLAUME-TELL.

Oui, monstre; à tous les yeux ton crime a trop fait voir
Quel fléau dans tes mains eût été le pouvoir.
Où sont les compagnons de ta révolte infâme?

LE PARRICIDE.

Où les a dispersés l'enfer qui les réclame;
Ils ont disparu tous.

Digitized by Google

GUILLAUME-TELL.

Sais-tu, jeune insensé,
Qu'au ban du saint empire un édit t'a placé ?
Qu'un ami doit te fuir ou te charger de chaînes ?

LE PARRICIDE.

J'évite des humains les retraites prochaines ;
Je vois mes pas suivis d'un spectre accusateur,
Et planer sur mon front l'ange exterminateur !
Si les flots d'un torrent grondent sur mon passage,
Je recule effrayé devant ma propre image.
Oh ! si l'humanité dompte votre courroux,
Si quelque ombre d'espoir, de pitié...

GUILLAUME-TELL.

Levez-vous.

LE PARRICIDE.

Non ; tendez-moi la main dans l'horreur de l'abîme !

GUILLAUME-TELL.

Eh ! comment vous sauver ? qui peut sauver le crime ?
Cependant je suis homme, et jamais nul mortel
N'implora vainement l'assistance de Tell.
Désarmé, suppliant, je vous connais encore.

LE PARRICIDE.

Ah ! repoussez de moi cet enfer qui dévore.

Digitized by Google

GUILLAUME-TELL.

Levez-vous, prince, allez; et sans perdre un seul jour
Fuyez de ces vallons le périlleux séjour ;
La mort est sur vos pas. Dans ce désastre extrême,
Vers quel lieu marchez-vous ?

LE PARRICIDE.

Eh ! le sais-je moi-même ?

GUILLAUME-TELL.

Allez, si quelque espoir survit encore pour vous,
Du pontife de Rome embrasser les genoux ;
Et plein du repentir qui déjà vous enflamme,
Confesser vos remords et racheter votre âme.

LE PARRICIDE.

Au bras d'Élisabeth il me voudra livrer.

GUILLAUME-TELL.

Son arrêt, quel qu'il soit, il le faut adorer.

LE PARRICIDE.

Et comment aborder cette Rome lointaine?
Demander les détours de ma route incertaine,
Me joindre aux voyageurs sous ces traits inhumains ?

GUILLAUME-TELL.

Écoutez ! je vais vous enseigner les chemins :
Remontez la Reuss, qui creuse un vaste abîme...

Digitized by Google

LE PARRICIDE.

La Reuss ! elle tombe au lieu qui vit mon crime.

GUILLAUME-TELL.

Suivez ses flots déserts, la voix du Rédempteur
De ces monts tortueux divise la hauteur.
Partout où l'humble croix orne leurs cimes blanches,
A passé le courroux des promptes avalanches ;
Et surpris par l'orage ou par un ciel vengeur,
Sous des rochers sanglans repose un voyageur.
Prosternez-vous au pied des autels solitaires,
Et versez du remords les larmes salutaires.
De ces âpres glaciers fermés à tous les pas,
Si les Alpes sur vous ne lancent le trépas,
Si vous touchez le seuil de la haute chapelle
Et les bords du torrent, de qui l'onde rebelle
Se brise et rejaillit en poudre sur les monts ;
Là, si d'un pont, qu'on dit l'ouvrage des démons,
La voûte sous vos pieds ne s'est point écroulée,
Traversez en fuyant la riante vallée.
De péril en péril, de rocher en rocher,
Au front du Saint-Gothard vos pas iront toucher.
Là se creusent deux lacs ; votre vue attendrie
Verra blanchir au loin le ciel de la patrie ;
Puis des flots du Tésin acceptant les secours,
Descendez avec eux ; vos pas, suivant son cours,
Atteindront l'Italie à d'autres lois soumise,

Digitized by Google

Et là fleurit pour vous une terre promise.
On approche ; fuyez.

HEDWIGE.

Tell, unis et joyeux,
Les pasteurs d'Undervald s'avancent vers ces lieux.

GUILLAUME-TELL.

De cet infortuné ranime le courage,
Hedwige ; des secours pour un lointain voyage ;
Car nul toit protecteur n'attend cet étranger.

HEDWIGE.

Mais enfin, quel est-il ?

GUILLAUME-TELL.

Pourquoi m'interroger ?
Ne vous suffit-il pas qu'il soupire et qu'il pleure ?
Et quand il sortira de notre humble demeure,
Baissez les yeux, Hedwige ; et ne regardez pas
Quels funestes sentiers s'ouvriront sous ses pas.

M. H. De Latouche.

Digitized by Google

LES FIANÇAILLES DU VAIVODE.

Chanson historique traduite du morlaque.

Le beau Zarco, vaivode de Sebigne, se présente un jour devant le bey de Témeswar, l'embrasse et lui demande sa fille.

Si la blonde Yana est la plus belle des vierges, Zarco, aux cheveux noirs, est le plus brave et le plus honoré des guerriers morlaques.

Le vieillard est flatté de sa demande; il lui répond : « Ma fille sera ton épouse si elle y consent ». La blonde Yana est appelée, elle dit : « J'aime Zarco ». Le guerrier est rempli de joie.

Mais la belle aux yeux bleus a trois frères braves et redoutés parmi les guerriers, Asan, Sebenico et Imoski. Ils parlent au bey de Témeswar et disent : « Si Zarco veut épouser notre sœur, il faut qu'il l'obtienne de nous. »

Zarco répond : « J'y consens; que me demandez-vous en bétail, en bijoux, en armures ?

Digitized by Google

» fixez le prix vous mêmes, je vous satisferai ». Mais eux, ennemis jaloux du brave geurrier : — « Nous ne voulons ni bétail, ni bijoux, ni » armures; chacun de nous va t'imposer une en- » treprise à remplir, si tu les accomplis toutes » trois, tu épouseras Yana; si tu échoues dans » une des trois, tu mourras. »

— « J'y consens, s'écrie l'amoureux Zarco.» La belle Yana pleure; mais elle n'ose rien dire, parce qu'elle connaît le caractère emporté de ses frères.

« Que faut-il faire? demande le vaivode de Sébigne. »

Alors Asan, l'aîné des trois frères, prend une orange, et la piquant sur le fer d'une lance qu'il élève dans l'air, il s'écarte à trente pas. « Abats- » là, dit-il ». Zarco sourit, prend une flèche, arme son arc; la flèche part en sifflant, et l'orange tombe traversée par le trait.

Le bey et sa fille applaudissent à l'adresse du guerrier; mais Sebenico s'avance : c'est le second des frères de la vierge aux yeux bleus. Il montre au prétendant neuf coursiers de haute taille, rangés l'un à côté de l'autre, et lui dit : « Il faut d'un saut les franchir, ou mourir. »

Digitized by Google

Zarco s'élance, et les neuf chevaux sont franchis.

Il restait le troisième frère, le fourbe Imoski. Il réfléchit un instant, fait éloigner Zarco, et ordonne à sa sœur et à huit jeunes filles, ses compagnes, de se couvrir de voiles pareils. Ensuite, il rappelle le vaivode. — « Vois ces neufs vierges que cachent des voiles blancs : ta bien aimée est parmi elles ; il faut, dans ton premier choix, la reconnaître et prendre sa main, autrement tu ne rapporteras pas ta tête chez ton vieux père, et tu ne lui présenteras pas l'aimable épouse que tu as choisie ».

Zarco, brave guerrier, est peu habile aux jeux astucieux de l'esprit. Il hésite un instant; déjà les trois frères sourient de son embarras, et sous son voile, la blonde Yana laisse couler de ses yeux des larmes inaperçues.

Enfin il détache son manteau, l'étend sur la terre, y jette une poignée de bagues d'or, et se tournant vers les neuf vierges voilées : « Que la » vierge aimable adorée de Zarco s'approche et » ramasse les anneaux d'or, ils sont à elle; » mais si une autre ose étendre sa main vers » ces bijoux, d'un seul coup de sabre je lui » tranche la tête et le bras. » Il dit ; les vierges

Digitized by Google

timides reculent toutes avec effroi, mais l'amante de Zarco ne recule pas : remplie d'une innocente confiance, elle s'avance avec émotion, ramasse les bagues et en orne ses mains blanches.

Alors le guerrier la prend dans ses bras, la soulève de terre et sécrie : « Elle est à moi ». Puis relevant le voile blanc, il lui donne un baiser sur ses lèvres roses ; elle rougissait de plaisir et de honte. C'est ainsi que le brave Zarco fut fiancé à la belle Yana.

Digitized by Google

LA FIN DU MONDE.

Déjà des présages terribles l'annoncent; du fond des cavernes et des antres, il sort des sons lamentables et plaintifs. On entend dans les airs des voix nombreuses qui gémissent, toutes les feuilles des forêts s'agitent d'elles-mêmes; les animaux épouvantés poussent des hurlemens, prennent la fuite et se jettent dans des précipices. Les cloches ébranlées par une force inconnue, répandent au loin les accens lugubres de la mort, on dirait qu'elles sonnent le trépas du genre humain. Les montagnes s'ouvrent et vomissent des tourbillons de flamme et de fumée. Les flots de l'Océan deviennent livides, et sans être soulevés par les vents et les tempêtes, ils mugissent, ils se brisent avec fureur contre les rivages, en roulant des cadavres. Toutes les comètes, qui depuis la création avaient effrayé les hommes se rapprochent de la terre et rougissent le ciel de leurs chevelures épouvantables; le soleil pleure, son disque est couvert de

Digitized by Google

larmes de sang.... Dieu donne le premier signal de la résurrection des corps. Les cieux y répondent par des cris d'allégresse ; les enfers en frémissent, ses habitans s'enfoncent dans les flammes pour s'y cacher. Des anges placés aux pieds du trône de Dieu sonnent les trompettes du dernier jour, dont les éclats sont entendus jusqu'aux limites de l'univers. Aussitôt les corps qui recèlent des substances de l'homme se hâtent de les rendre. Au Nord, la glace se rompt pour leur donner un passage. Sous les tropiques, l'Océan bouillonne et les vomit sur ses rives. Ils sortent des tombeaux qui s'ouvrent, des arbres qui se fendent, des rochers qui se brisent, des édifices qui sécroulent. La terre est un volcan immense d'où, par un nombre infini de bouches, s'élancent des ossemens et des cendres. . . . .

. . . . . .

Cette multitude d'êtres est si prodigieuse, que l'imagination effrayée ne comprend pas comment la terre a pu les nourrir et les porter. Les uns secouent la poussière et la cendre qui souillent leur visage et leur corps; les autres, couverts des vêtemens de la mort, s'en dépouillent à la hâte et les jettent avec horreur loin d'eux. Les

Digitized by Google

navigateurs que les flots engloutirent sont jetés sur les rivages des mers et se lèvent tout éperdus; l'eau ruisselle de leurs narines, de leurs cheveux, de tout leur corps; ils frémissent à la vue de l'Océan, et paraissent craindre encore l'élément qui les perdit. Tous les hommes se répandent sur la terre qui ne suffit plus pour les contenir. Beaucoup de morts rendus à la vie, et retenus par la foule qui les comprime dans leurs tombeaux et les gouffres des cimetières, sont impatiens d'en sortir. Alors Dieu dit aux mers des deux mondes de s'évanouir; à sa voix elles disparaissent, et les hommes se précipitent dans leurs bassins desséchés; ils les remplissent bientôt; ils y sont plus pressés que les épis qui dorent les plaines fertiles; Dieu dit à la terre de s'agrandir, aussitôt les montagnes s'aplanissent, la terre de toutes parts alongée devient un plateau immense qui se couvre de tous les humains que les siècles virent naître. . . . . .

. . . . . .

Dieu commande que le voile qui dérobe aux regards la conscience des morts tombe, et qu'elle soit visible comme le soleil lorsque dans un jour sans nuage il éclairait l'univers. Tous les cou-

Digitized by Google

pables sont confus de voir leurs crimes et leurs remords à découvert. Ils semblent vouloir cacher leurs consciences de leurs mains, sous leur tête qu'ils courbent sur leur poitrine... mais c'est en vain, leurs bras, leurs mains, leur tête, tous les corps sont diaphanes et transparens; leurs premiers supplices sont les regards des justes qu'ils ne peuvent supporter. Le parricide fuit son père qu'il empoisonna; le juge inique, l'innocent qu'il condamna; l'épouse adultère, l'époux crédule qu'elle trompa. Tous les scélérats fuient. Tous les hommes vertueux, les justes, à leur tour reculent d'horreur au spectacle hideux des consciences que le crime a souillées : les justes cherchent les justes, les méchans cherchent les méchans..... des éclairs embrasent le ciel, le tonnerre gronde. Dieu, suivi de ses anges, vient sur des nuages d'or et d'argent achever le jugement dernier. Il embrasse d'un seul regard cette grande multitude d'humains; il voit qu'ils se sont eux-mêmes jugés ... selon le rang de leurs iniquités ..... Il fait un signal, il veut que les corps des justes deviennent plus légers que la vapeur la plus subtile. Soudain ils perdent la pesanteur qui les retenait à la terre, ils

Digitized by Google

s'élèvent dans les cieux. Tandis que les méchans voient en frémissant le triomphe des justes, la terre tremble sous leurs pieds, elle s'écroule, ils tombent avec elle dans des gouffres sans fond.

Feu M. de Granville.

Digitized by Google

SUR LA MORT D'UN JEUNE POÈTE.

STANCES.

De l'horrible Apennin osant tenter la cime,
L'aiglon essaie un vol audacieux ;
Il s'élance, un trait siffle... il tombe dans l'abîme
En regrettant les cieux.

Aux bords du frais Caïstre, aux rives du Ménandre,
On vit jadis ces cygnes accourir ;
Leur voix devint flexible et leur chant pur et tendre :
Puis on les vit mourir.

Ainsi quand le poète, en son jeune délire,
Va préluder à son premier accord,
Le bruit harmonieux de sa naissante lyre
Semble éveiller la mort.

On croit voir du Cynthus quelque muse funèbre
Vers lui descendre une lyre à la main,
S'écriant : Hâte-toi de devenir célèbre,
Il n'est plus temps demain.

Digitized by Google

Ou plutôt, dieu des vers, dieu cruel d'Aonie,
Peu de mortels, pour ton culte formés,
Renferment dans leur cœur les foudres du génie
Sans tomber consumés.

Apollon, qu'as-tu fait de la foule idolâtre
Dont la jeunesse appelle nos regrets?
Et d'Orange et Bertin, Gilbert et Malfilâtre,
Sont-ils morts sous tes traits?

Millevoye, à la muse élégante et féconde,
Subit comme eux ta parricide loi;
Et son jeune rival *, encore dans ce monde,
N'est plus vivant pour toi.

Il semble qu'alarmé de ces fatals exemples,
Te maudissant et prévenant son sort,
Il a brisé son luth et déserté tes temples,
Pour éviter la mort.

Tel on voit l'Alcyon bâtir son nid fragile
Et s'y bercer sur les flots inconstans;
Mais bientôt, effrayé, s'enfuir d'un vol agile,
A l'aspect des autans.

* M. Victorin F.

Digitized by Google

D'un poète naissant, aujourd'hui même encore,
La mort finit les suaves concerts.
Apollon, n'est-ce plus au Pinde qu'on t'adore?
Est-ce donc aux enfers?

Je l'avais inspiré ce fils de Mnémosyne;
Son âme ardente exhalait tour à tour
Et les brûlans transports d'une ferveur divine
Et les soupirs d'amour.

Sa muse aux longs regards, rêveuse, solitaire,
Se prosternait aux autels de nos dieux,
Et sur des tons nouveaux redisait à la terre
Des chants faits pour les cieux.

Et toi, belle Orphélie, amante infortunée,
Dont son trépas fit l'éternel malheur,
Tu vis donc se flétrir sa belle matinée
Et son génie en fleur!

Expirant dans tes bras, il espérait encore
Tirer du luth des sons inattendus;
Tout à coup il s'éteint comme un doux météore,
Qui brille et qui n'est plus.

M. X. B. de Saintine.

Digitized by Google

L'APOSTAT.

« J'ai déjà parcouru la cité tout entière;
Sans savoir où je vais, je traîne ma misère.
Le jour baisse, la nuit vient finir les travaux;
O nuit, quand viendras-tu finir aussi mes maux?

» Mais du haut de l'église antique
Résonne l'airain balancé,
Et je vois, sous le saint portique,
Accourir un peuple empressé.
Approchons: qu'au moins je comtemple
Ces chrétiens, que l'on dit heureux.
Du seuil humide et ténébreux
Mon œil pénètre dans le temple.

» J'entrevois, il me semble, à travers les vitraux,
Des cierges de l'autel la tremblante lumière;
L'orgue aux tristes sonpirs gémit sous les arceaux,
Et la voûte redit la plaintive prière.

» Hélas! qu'est devenu le temps
Où, durant ces cérémonies,
Enfant, je mêlais de doux chants
A ces pieuses harmonies?

Digitized by Google

Dans quel recueillement heureux
Je priais auprès de ma mère !
Ainsi qu'une vapeur légère,
Mon âme montait vers les cieux.

» Depuis... mais est-il vrai? n'est-ce point un vain rêve?
Quoi ! j'ai pu de ma mère abandonner le Dieu !
Et c'est moi que voilà, quand mon destin s'achève,
Assis, vieux criminel, aux portes du saint lieu !

» Si j'entrais !... si dans la poussière,
Devant l'autel où Dieu m'attend,
J'allais, victime volontaire,
Abaisser un front pénitent;
Peut-être cette plaie ardente,
Ce feu cuisant de la douleur
Soudain se calmerait, Seigneur,
A ta parole consolante.

» Ah ! plein de cet espoir je franchis ces degrés ;
Encore un pas, je suis sous les lambris sacrés ;
Mais écoutons : ces chants partis du sanctuaire
Ne m'annoncent-ils pas l'Éternel irrité?
Il semble que pour moi l'accent de sa colère
Par mille voix soit répété :

« Qu'il approche, l'impie !
» Qu'il vienne de sa vie

Digitized by Google

» Rendre compte au Seigneur ;
» Qu'il pleure ses beaux jours, voilà le jour vengeur ;
» Il sera comme l'herbe
» Que de la tour superbe
» Arrache l'aquilon,
» Et que foule, en passant, le pâtre du vallon. »

A ces chants, l'apostat, loin du sacré portique,
S'enfuit, en murmurant le terrible cantique ;
Il porte aux lieux déserts ses pas retentissans,
Et croit entendre encor les psaumes menaçans.

Lorsque le jour douteux lutte avec la nuit sombre,
Si vous voyez jamais, près de vous, comme une ombre,
Se glisser en silence un homme aux cheveux blancs,
Qui jette autour de lui de longs regards tremblans,
Chrétiens, c'est l'apostat : ah ! plaignez sa misère ;
Et ne l'oubliez pas le soir à la prière

M. A. S. Saint-Valery.

Digitized by Google

LA DAME DES EAUX,

OU

LA TOUR DE CORDOUAN *.

« Damoiselle du haut parage,
» Délivré des fers du soudan,
» Je vous apporte un doux message
» Du beau Loïs de Cordouan.
» Si le Seigneur daigne sourire
» Aux vœux d'un amour mutuel;
» Bientôt vous verrez son navire
» Devant votre antique châtel. »

A ces mots, d'Élisène émue
Le front s'est couvert de rougeur:
« Que Dieu bénisse ta venue,
» Pélerin; tu ravis mon cœur!

* Une ancienne tradition, qui s'est conservée parmi les habitans du Verdon, dans le Bas-Médoc, a donné l'idée de cette romance.

Digitized by Google

» A la chapelle du rivage
» J'irai, pleine d'un saint transport,
» De la Vierge invoquer l'image,
» Pour qu'un bon vent le mène au port. »

Et le lendemain, dès l'aurore,
Élisène était à l'autel.
« O Vierge, c'est toi que j'implore!
» Guide la nef du damoisel!
» Naguère dans la Palestine
» Il a combattu pour ton fils :
» Étends sur lui ta main divine,
» Et calme les flots ennemis! »

Mais le jour fuit, la foudre gronde,
Les vents mugissent, et l'éclair
Lui montre une nef vagabonde
Qui roule sur la vaste mer.
Que deviens-tu, triste Élisène,
Quand, à ses rapides lueurs,
Tu vois flotter sur la misaine
L'enseigne où brillent tes couleurs?

Hélas! vers la dame éperdue
Le bien-aimé tendait les bras,
Lorsque la nef, des flots battue,
Sur les rocs se brise en éclats.

Digitized by Google

Vainement à l'onde en furie
Il cherche à disputer ses jours;
Aux yeux d'Élisène qui prie,
La mer l'engloutit pour toujours.

Depuis, la Vierge en sa mémoire
Nourrit de profondes douleurs;
Et seule, dans son oratoire,
Elle n'a de goût qu'à ses pleurs.
Enfin, succombant à sa peine
Et soumise aux décrets du sort,
A ses femmes la châtelaine
Dicta ce testament de mort.

« Je veux que sur le roc funeste
» Où mon amant perdit le jour,
» Un phare désormais atteste
» Et son naufrage et mon amour;
» Je veux qu'au milieu des tourmentes,
» Guidant la nef prête à périr,
» Il préserve d'autres amantes
» Du destin qui me fait mourir.

» Là, que ma cendre malheureuse
» Repose au bruit de l'Océan,
» Et que cette tour lumineuse
» Porte le nom de Cordouan;

Digitized by Google

» Qu'un prêtre en surveille les flammes
» Avec un soin religieux,
» Et toutes les nuits, pour nos âmes,
» Élève sa prière aux cieux. »

Elle mourut bientôt : son ombre,
D'un long voile traînant les plis,
Vint s'assurer, dans la nuit sombre,
Que tous ses vœux étaient remplis.
Souvent, au milieu des orages,
Elle aime à suivre les vaisseaux,
Et les marins de ces parages
La nomment la Dame des Eaux.

M. Lorrando.

Digitized by Google

LE MINSTREL,

OU LES PROGRÈS DU GÉNIE *.

Premier chant, traduit par M. le Vicomte de Châteaubriand.

« Ah! qui peut dire combien il est difficile de gravir le sommet où brille au loin le temple de la Gloire! Qui peut dire combien de génies sublimes ont senti l'influence d'un astre funeste! Repoussés par les outrages de l'orgueil et par

* L'empressement avec lequel on recherche aujourd'hui les ouvrages de plusieurs poètes étrangers nous encourage à faire connaître une production charmante du docteur Beattie, poète écossais, qui a soutenu avec honneur, dans le dernier siècle, une littérature que les Pope, les Addisson, les Steele avaient élevée à un haut degré de gloire : le sujet en est simple et extrêmement touchant : c'est la peinture des effets de la muse sur un jeune berger qui ignore le génie dont il est tourmenté. Il nous suffira sans doute de dire, pour exciter l'intérêt de nos lecteurs, que le *Minstrel* de Beattie avait paru au premier de nos écrivains assez digne d'attention pour occuper une place dans une sorte de cours de littérature anglaise que l'auteur du *Génie du Christianisme* avait commencé, et dont il publia quelques fragmens en 1802.

Le *Minstrel* de Beattie est écrit en stances rimées comme les

Digitized by Google

les dédains de l'envie, arrêtés par l'insurmontable barrière de l'indigence, ils ont langui quelque temps dans les obscurs sentiers de la vie, puis ils ont disparu dans la tombe, inconnus et sans être pleurés.

Et cependant les langueurs d'une vie sans gloire ne sont pas également accablantes pour tous! Celui qui ne prêta jamais l'oreille à la voix de la louange, ne se plaindra point du silence de l'oubli. Il en est qui, sourds au cri de l'ambition, frémiraient d'entendre la trompette de la renommée. Heureux de n'avoir en partage que la santé, l'aisance et la paix, il ne portait pas plus

vieilles ballades écossaises, ce qui ajoute encore à sa singularité. On voit, dans le premier chant, le héros du poëme (le jeune Edwin) s'asseoir tantôt au bord des mers pendant la tempête, tantôt quittant les jeux des compagnons de son âge, pour écouter le son lointain des musettes.

On jugera que le fonds de ce sujet n'est guère susceptible d'analyse; aussi l'illustre critique avait pensé que, ponr faire connaître l'ouvrage, il fallait le traduire : il commença en effet une traduction du premier chant, de laquelle on peut dire ce que disait M. de Fontanes au sujet des *Martyrs* : *Le besoin de la rime ne s'y fait jamais sentir.* C'est cette version qui nous a donné le désir de traduire le second chant, qui nous paraît d'ailleurs renfermer des beautés d'un ordre très-élevé, telles que celles qui ont inspiré les *Méditations de M. de Lamartine.*

Digitized by Google

haut ses désirs, celui dont la simple histoire est retracée dans des vers sans art.

Si je voulais invoquer une muse savante, mes doctes accords diraient ici quelle fut la destinée du *Barde* dans les jours du vieux temps; je le peindrais portant un cœur content sous de simples habits : on verrait ses cheveux flottans et sa barbe blanchie; sa harpe modeste, seule compagne de son chemin, répondant aux soupirs des brises, serait suspendue à ses épaules voûtées; le vieillard, en marchant, chanterait à demi-voix quelque refrain joyeux.

Mais un pauvre *troubadour* inspire aujour-

Le jeune Edwin, en errant dans le désert, entend un jour une voix grave qui s'élève du fond d'une vallée; c'est celle d'un vieux solitaire qui, après avoir connu les illusions du monde, s'est enseveli dans cette retraite pour y recueillir son âme et chanter les merveilles du Créateur. Le jeune Edwin écoute les leçons de l'ermite; et c'est ainsi que lui est révélé le secret de son génie.

On voit combien cette idée est heureuse; si malgré l'intérêt qu'elle semble devoir offrir, le second chant paraît inférieur à celui qui le précède, on ne devra en accuser que la faiblesse de nos moyens, et la témérité que nous avons eue de continuer le travail du premier traducteur, que nous prenons la liberté de reproduire ici.

Digitized by Google

d'hui mes vers. Ne vous étonnez point, mortels superbes, si je lui consacre mes accens. Les Muses méprisent le sourire insultant de la fortune, et ne fléchissent point le genou devant l'idole des grandeurs.....

Si les montages du Potose brillent de l'éclat du diamant et de l'or; si les montagnes de l'Écosse s'élèvent froides et stériles : dans le sein des premières germent la cupidité et la corruption; paisibles sont les vallées des secondes, et purs les cieux qui les éclairent.

Dans les siècles gothiques (comme les vieilles ballades le racontent), vivait autrefois un berger. Ses ancêtres avaient peut-être habité une terre aimée des Muses, les grottes de la Sicile ou les vallées de l'Arcadie; mais lui, il était né dans les contrées du Nord, chez une nation fameuse par ses chansons et par la beauté de ses vierges; nation fière, quoique modeste; innocente, quoique libre; patiente dans le travail, ferme dans les périls, inébranlable dans sa foi, invincible sous les armes.

Ce berger paissait son petit troupeau sur les montagnes d'Écosse; jamais il ne mania la faux ou guida la charrue. Un cœur honnête était tout

Digitized by Google

son trésor. Il buvait l'eau du rocher; ses brebis fournissaient le lait à ses repas, et lui prêtaient leurs molles toisons pour le défendre des injures de l'hiver; il suivait leurs pas errans partout où elles voulaient s'égarer.

Du travail naît la santé, de la santé la paix, source de toute joie. Il n'enviait point les rois; il ne pensait point à eux; il n'était point troublé par ces désirs que trompe la fortune, qu'éteint la jouissance. Un père vertueux, une mère pudique, suffisaient au besoin de son cœur : il n'aimait qu'eux, et il les aimait depuis son enfance.....

Il était toute la postérité du couple innocent.

Aucun oracle ne l'avait annoncé au monde; aucun prodige n'éclata sur son berceau. Vous devinez toutes les circonstances de la naissance d'Edwin : les transports du père et les soins maternels; les prières offertes par la matrone, pour le bonheur, l'esprit et la vertu de l'enfant, et tout un long jour d'été passé dans le repos et la joie.

Edwin n'était pas un enfant vulgaire. Son œil semblait souvent chargé d'une grave pensée; il dédaignait les hochets de son âge, hors un petit chalumeau grossièrement façonné; il était sen-

Digitized by Google

sible, quoique sauvage, et gardait le silence quand il était content; il se montrait tour à tour plein de joie ou de tristesse, sans qu'on en devinât la cause. Les voisins tressaillaient et soupiraient à sa vue, et cependant le bénissaient. Aux uns il semblait d'une intelligence merevilleuse, aux autres il paraissait insensé.

Mais pourquoi dirais-je les jeux de son enfance? Il ne se mêlait point à la foule bruyante de ses jeunes compagnons; il aimait à s'enfoncer dans la forêt, ou à s'égarer sur le sommet solitaire de la montagne. Souvent les détours d'un ruisseau sauvage conduisaient ses pas à des bocages ignorés . . . . . Tantôt il descend au fond des précipices, du sommet desquels se penchent de vieux pins; tantôt il gravit des cimes escarpées, où le torrent brille de rochers en rochers, où les eaux, les forêts, les vents forment un concert immense que l'écho grossit et porte jusqu'aux cieux. . . . .

Quand l'aube commence à blanchir les airs, Edwin, assis au sommet de la colline, contemple au loin les nuages de pourpre, l'océan d'azur, les montagnes grisâtres, le lac qui brille faiblement parmi les bruyères vaporeuses, et la

Digitized by Google

longue vallée étendue vers l'occident, où le jour lutte encore avec les ombres. . . . .

Quelquefois, pendant les brouillards de l'automne, vous le verriez escalader le sommet des monts. O plaisir effrayant! Debout sur la pointe d'un roc, comme un matelot sauvé du naufrage sur une côte déserte, il aime à voir les vapeurs se rouler en vagues énormes, s'allonger sur les horizons; là, se creuser en golfe, ici s'arrondir autour des montagnes. Du fond du gouffre, au-dessous de lui, la voix de la bergère et le bêlement des troupeaux remontent jusqu'à son oreille, à travers la brume épaisse.

Cet étrange enfant aimait d'un amour égal les scènes agréables et les scènes terribles. Il trouvait autant de délices dans les ombres et les tempêtes, que dans le rayon du midi, lorsqu'il brille sur l'Océan calmé. Ce penchant à la tristesse l'intéressait aux malheurs des hommes. Si quelquefois un soupir s'échappait de son cœur, si une larme de pitié coulait le long de ses joues, il ne cherchait point à retenir un soupir si tendre, une larme si douce.

« Bois sauvages, qu'est devenu votre verdure? » (C'est ainsi que la Muse interprète ses jeunes

Digitized by Google

» pensées). Vallons, où sont vos fleurs et vos
» parfums, naguère si délicieux aux heures
» brûlantes du jour? Pourquoi les oiseaux, qui
» apportaient l'harmonie à vos bocages, ont-ils
» abandonné leur demeures? Le vent siffle tris-
» tement dans les herbes jaunies, et chasse
» devant lui les feuilles séchées. . . . . .
» . . . . . .

» Tout passe ainsi sur la terre! Ainsi fleurit
» et se fane l'homme majestueux . . . . . .
» . . . . . .
» Portés sur l'aile rapide et silencieuse du
» temps, la vieillesse et l'hiver ont bientôt flétri
» les fleurs et nos jeunes années.

» Eh bien! déplorez vos destinées, vous dont
» les grossières espérances rampent dans cet
» obscur séjour! Mais l'âme sublime qui porte
» ses regards au-delà du tombeau sourit aux
» misères humaines, et s'étonne de vos larmes.
» Le printemps ne viendra-t-il plus ranimer ces
» scènes décolorées! le soleil a-t-il trouvé une
» couche éternelle dans la vague de l'occident!
» Non; bientôt l'orient s'enflammera de nou-
» veaux feux; bientôt le printemps rendra la
» verdure et l'harmonie aux bocages.

Digitized by Google

» Et je resterais abandonné dans la pous-
» sière, quand une Providence bienfaisante
» fera revivre les fleurs ! quoi ! la voix de la na-
» ture, à l'homme seul injuste, le condamne-
» rait à périr, lorsqu'elle lui commande d'espé-
» rer ! . . . . . Loin de moi ces pensées ! Il
» viendra l'immortel printemps des cieux ! la
» mâle beauté de l'homme fleurira de nou-
» veau. . . . . »

C'était de son père religieux qu'Edwin avait appris ces vérités sublimes. . . . . Mais voilà le romanesque enfant qui sort de l'asile où il s'était mis à couvert des tièdes ondées du midi. Elle est passée la pluie de l'orage, maintenant l'air est frais et parfumé. Dans l'orient obscur, déployant une arche immense, l'Iris brille au soleil couchant. Jeune insensé qui crois pouvoir saisir le glorieux météore ! combien vaine est la course que ton ardeur a commencée ! La brillante apparition s'éloigne à mesure que tu la poursuis. Ah ! puisses-tu savoir qu'il en est ainsi dans la jeunesse, lorsque nous poursuivons les chimères de la vie ! Que cet emblème d'une espérance trompée serve un jour à modérer tes passions, et à te consoler quand tes vœux seront

Digitized by Google

déçus. Mais pourquoi une triste prévoyance alarmerait-elle ton cœur? Périsse cette vaine sagesse qui étouffe les jeunes désirs ! Poursuis, aimable enfant, poursuis ton radieux fantôme; livre-toi aux illusions et à l'espérance; trop tôt, hélas! l'espérance et les illusions s'évanouiront elles-mêmes.

Quand la cloche du soir, balancée dans les airs, chargeait de ses gémissemens la brise solitaire, le jeune Edwin, marchant avec lenteur, et prêtant une oreille attentive, se plongeait dans le fond des vallées; tout autour de lui il croyait voir errer des convois funèbres, de pâles ombres, des fantômes traînant des chaînes ou de longs voiles : mais bientôt ces bruits de la mort se perdaient dans le cri lugubre du hibou, ou dans les murmures du vent des nuits qui ébranlait par intervalles les vieux dômes d'une église.

Si la lune rougeâtre se penchait à son couchant sur la mer mélancolique et sombre, Edwin allait chercher les bords de ces sources inconnues où s'assemblaient sur des bruyères les magiciens des temps passés. Là, souvent le sommeil venait le surprendre, et lui apportait ses

Digitized by Google

Hélas! caché dans des retraites ignorées, le pauvre Edwin n'a jamais connu votre art. Quand les pluies de l'hiver et les neiges entassées ont fermé la porte de la cabane, seulement alors il entend quelques troubadours voyageurs chanter les faits de la chevalerie. . . . . ou redire cette ballade des deux enfans abandonnés dans le bois. En versant des pleurs sur l'attendrissante histoire, Edwin admire les prodiges de la Muse.

Quand la tempête a cessé de rugir, il parcourt l'uniforme désert des neiges; il contemple les nuages qui se balancent comme de gros vaisseaux sur les vagues de l'Océan, et cinglent vers l'horizon bleuâtre. Parmi ces décorations changeantes et toujours nouvelles, Edwin découvre des fleuves, des gouffres, des rochers gigantesques entassés sur d'autres rochers, et des tours penchées sur des tours.

Alors, descendant au rivage, le jeune enthousiaste marche le long des greves en écoutant, avec un plaisir mêlé de terreur, le mugissement des vagues roulantes. . . C'est ainsi que, pendant l'été, lorsque les nues de l'orage allongent leur colonne ténébreuse sur le sommet des collines, Edwin se hâte de quitter la demeure de

Digitized by Google

l'homme. C'est ainsi qu'il s'enfonce dans la solitude pour jouir des premiers feux de l'éclair et des premiers bruits du tonnerre, sous la voûte retentissante des cieux.

Quand la jeunesse du village danse au son du chalumeau, Edwin, assis à l'écart, se plaît à rêver au bruit de la musique. Oh ! comme alors tous les jeux bruyans semblent vains et tumultueux à son âme! Céleste mélancolie, que sont près de toi les profanes plaisirs vulgaires ? . . .

Est-il un cœur que la musique ne peut toucher? Ah! que ce cœur doit être insensible et farouche! Est-il un cœur qui ne sentit jamais ces transports mystérieux, enfans de la solitude et de la rêverie? Qu'il ne s'adresse point aux Muses ; les Muses repoussent ses vœux . . . . Tel ne fut point Edwin. Le chant fut son premier amour; souvent la harpe de la montagne soupira sous sa main aventureuse, et la flûte plaintive gémit suspendue à son souffle. Sa muse, encore enfant, ignorait l'art du poète, fruit du travail et du temps. Edwin atteignit pourtant cette perfection si rare, ainsi que mes vers le diront quelque jour. . . . . »

Digitized by Google

LE MINSTREL,

OU LES PROGRÈS DU GÉNIE *.

CHANT II.

Docile à la voix austère de la Vérité, je dois, sans différer, saisir ma lyre gothique d'une main plus grave, et lui donner d'autres accords. J'abandonne pour jamais ces sentiers de fleurs où les jours de l'enfance s'écoulent au sein des chants et des jeux, où tous les visages respirent

* En continuant cette traduction, nous n'avons pu nous empêcher d'imiter l'exemple de M. de Châteaubriand, qui jugea convenable de retrancher du premier chant des traits que la délicatesse de notre langue ne pourrait supporter, et qui se reproduisent plus fréquemment dans le second chant, où les réflexions du Solitaire, en retraçant aux yeux du jeune Edwin le tableau des grandeurs et des misères de la vie, prennent toujours la forme du sentiment et de l'image. Nous avons fait toutefois ces retranchemens avec quelque défiance, dans la crainte d'interrompre la marche de la narration, ou d'affaiblir la couleur originale du texte. Heureux si, en servant les intérêts du goût, nous sommes restés fidèles à cette loi que tous les traducteurs devraient s'imposer, et qui consiste à compter

Digitized by Google

la joie et l'innocence, où chaque site est romantique, où chaque voix est harmonieuse et douce, libre et sans art comme le chant du jeune Minstrel. . . . .

Mais déjà le duvet de l'adolescence couvre les joues de mon Edwin; sa voix plus mâle donne une sorte de dignité à sa jeunesse; ses courses s'étendent plus au loin; il visite des lieux plus reculés et plus sauvages.

Un soir, entraîné par le charme insouciant de ses poétiques rêveries, le hasard le conduisit sur une hauteur que ses pieds n'avaient pas encore gravie : au-dessous était une vallée, solitude profonde. Ravi de la beauté du site, il y descend. Des rochers, sillonnés par la foudre et revêtus de lierre, y sont entassés comme par magie, et défendent ce lieu sauvage des vents du nord et du levant. Vers le midi, s'élève sans

plutôt les beautés que les défauts d'un livre. « J'aime mieux, a dit l'illustre écrivain que nous avons déjà cité, agrandir l'homme que de le rapetisser à ses yeux : on s'instruit mieux par l'admiration que par le dégoût. D'ailleurs, c'est dans la belle ordonnance des cieux que l'on sent la Divinité, et non pas dans quelques irrégularités de la nature.

J. B. Aug. Soulié.

Digitized by Google

efforts une colline dont les bois prolongés rendent un éternel murmure; un ruisseau tombe en cascade du côté du couchant. A travers les embrasures des rochers, l'œil aperçoit au loin des coteaux bleuâtres et des eaux argentées réfléchissant les feux de l'horizon. Le long de l'étroite vallée, verdit une prairie où folâtre le daim agile; on y voit çà et là quelques arbres isolés, un tertre couvert de mousse, un roc couronné de chèvrefeuilles. Nul bruit ne trouble le calme profond de ces montagnes, si ce n'est quelque fragment de pierre qui se détache d'une roche escarpée, ou les cris de l'aigle effrayé qui prend son vol vers les cieux.

Dans un réduit cultivé dont la surface fleurie s'étend vers le midi, la rose entr'ouvre son calice vermeil, et mêle ses parfums aux végétaux utiles qui croissent sur le sol abondant. Enivré par la douce harmonie des soupirs de la brise et du murmure des eaux, l'âme d'Edwin est en proie à des visions romanesques; il n'a point remarqué le déclin du soleil qui l'éclaire à peine de ses derniers rayons; il n'a point entendu les tintemens de la cloche du soir; tout à coup son oreille est doucement frappée par ces mots :

Digitized by Google

« Salut, scènes imposantes qui calmez les » cœurs agités et invitez l'homme fatigué à goûter le repos ! Vous savez réprimer le trouble » des passions ; l'innocence peut vous visiter » sans avoir d'ennemis à craindre, et le malheureux y croit entendre des paroles consolantes. » O solitude, celui qui te dédaigne pour sacrifier aux richesses ou à l'ambition, ne connaîtra jamais la source du véritable bonheur ! » Homme vain ! ferais-tu consister la grandeur » dans le luxe des habits ? Le papillon se rit de » ton orgueil. La cherches-tu dans cette foule de » flatteurs, de faux amis qui s'attachent à ta fortune ? . . . Ce recours ne fait que trahir ta » faiblesse. La trouveras-tu plutôt dans la possession de ces riches palais où brillent l'or et » les métaux précieux ? Songe que le brigand » des forêts te les envie et que la foudre les menace. La gloire elle-même n'est qu'une illusion ; le carnage qui marque le chemin des » conquêtes est sillonné de sang humain, et le » triomphateur est vaincu par un ver !

» Celui-là seul est véritablement grand qui » place la vertu au-dessus de tout, qui résigne » ses craintes et ses espérances à la volonté du

Digitized by Google

» ciel, qui ne se sent point ébranlé par les
» coups les plus cruels de l'adversité. » Tels étaient les nobles accens qui semblaient sortis du sein des rochers.

Mais déjà brille l'étoile du soir, et la lune entr'ouvrant par degré le nuage argenté, blanchit le flanc grisâtre de la montagne. Bientôt la voix solennelle se fait entendre de nouveau. Saisi d'étonnement, Edwin s'arrête pour écouter.
» Adieu, méprisables hochets de la vanité;
» vous que le sage doit repousser, adieu pour
» jamais ! Vous ne pouvez éblouir que la raee
» efféminée des hommes légers et frivoles;
» étrangers au bonheur que donnent la liberté
» et la vérité, et fascinés par l'éclat de leurs
» fers, ils baisent sans pudeur la chaîne qui les
» accable.

» Comme eux, jadis livré au joug de l'ambi-
» tion, je cherchai la gloire dans les sentiers du
» vice. J'ai flatté, j'ai faussement souri pour
» tromper et pour amasser de l'or; mais c'était
» moi-même, hélas! que je trahissais et que
» j'appauvrissais. Ainsi la vipère croit ronger
» le fer qui la blesse. Aujourd'hui, je songe

Digitized by Google

» plus qu'avec remords à ces années d'avilissement et de trouble. . .

» Les dégoûts, les désirs immodérés, les » soins ombrageux ont disparu. Désormais les » espérances de la terre ne disputeront plus au » ciel ce cœur qu'habite enfin une douce séré- » nité. Si je ne possède point de trésors entassés, » si mon nom ne doit point retentir dans les » âges futurs, j'en suis plus à l'abri des retours » de la fortune, et je nourris dans mon sein, » avec plus de loisir, cette ardente piété dont » les ravissemens sont bien au-dessus d'une » haute renommée.

» Le terme et la récompense du travail, c'est » le repos. Toutes mes prières sont pour la paix » et pour la vertu. Quel homme, revêtu de » puissance et de gloire, entouré de pompe et » de grandeur, a moins senti pour cela le poids » de l'adversité? Que servent les hautes leçons » qui nous viennent de Rome et de la Grèce, et » ces chants inspirés, et ces accords sublimes, » et la pourpre tyrienne, et les richesses d'O- » phir, lorsque l'âme est tourmentée d'envie et » déchirée de remords ?

» Que l'orgueilleux se fasse ériger un tombeau

Digitized by Google

» de marbre dans la nef d'une vaste basilique
» où la terreur s'accroît de l'épaisseur des om-
» bres ! qu'il charge ce monument de trophées
» menteurs et d'écussons fastueux ! Pour moi,
» je ne demande qu'une tombe de gazon, éle-
» vée sur le penchant de la colline et semée de
» violettes; que les eaux d'une fontaine l'en-
» tourent, et que les rayons du couchant en
» éclairent la verdure flottante.

» Que le pâtre vienne s'y reposer quelquefois.
» Au premier matin de mai, à l'heure où le pi-
» peau du berger charme les échos du bocage,
» que la bergère au cœur joyeux vienne y parer
» de fleurs ses cheveux sans liens; et quand
» viendra le soir, que la troupe des villageois
» ne craigne point de s'y livrer à de folâtres
» jeux et ne redoute aucune apparition funeste !

» Aujourd'hui, bien que je porte encore les
» cicatrices de l'envie, de la haine et du mépris,
» je ne fais point à l'humanité une guerre injuste;
» un fiel impur n'empoisonne pas mon cœur :
» je pleure sur l'homme criminel, sur la vertu
» tombée. Homme, orgueil de la création, en-
» fant chéri du ciel, doué de ses dons les plus
» divins! pourquoi la vérité et la joie sont-elles

Digitized by Google

» bannies de ta demeure ? pourquoi donc est-
» elle souillée de larmes et de sang ?

» De quelle splendeur brille la voûte du firmament ! quelle majesté accompagne la reine
» des nuits ! une harmonie parfaite règne dans
» toute la nature ; mais dans le monde moral,
» quel effroyable chaos ! que d'êtres informes,
» tristes et dégradés ! Oh ! quand luira-t-il à mes
» yeux, le matin de ce jour qui doit dissiper ces
» images horribles, et porter la lumière au sein
» de ces ténèbres !

» O toi dont le sourire créateur fit éclore du
» néant, et les cieux dans toute leur pompe,
» et la lumière et la vie, tandis que l'esprit de
» ténèbres, enchaîné au fond de l'abîme, rugit
» de ne pouvoir se dérober à ton regard ! jette
» un œil de pitié sur cette terre de douleur !
» place des bornes à l'ambition qui dévore tout !
» ramène les cœurs farouches à la compassion,
» fortifie l'âme qui s'égare, et montre-lui la
» route qu'elle doit suivre ! »

La voix se tut. Edwin souleva sa paupière humide de larmes, car les accens de la tristesse avaient troublé son cœur : « Si telle est la vie,
» s'écria-t-il, si l'homme n'y agit que pour trom-

Digitized by Google

» per l'homme, si l'on ose y pervertir ainsi les
» dons du ciel et l'instinct de la nature, si les
» honneurs, les richesses, les beaux-arts et
» tous ces biens que l'ambitieux poursuit et que
» le savant admire, ne servent qu'à éteindre le
» feu sacré de l'âme, ô pauvreté, que je te rends
» grâce! » Il dit, et s'éloigne aussitôt; le sage, absorbé dans sa pieuse oraison, ne l'entendit pas.

Pour se distraire des sombres pensées qui s'élèvent en lui, Edwin s'abandonne au charme que produisent les scènes du soir. Aucun nuage n'obscurcit la voûte étoilée, les rayons de la lune blanchissent le front des coteaux, son âme n'est attristée d'aucun son discordant, les soupirs de la brise dans le feuillage et le murmure des eaux forment dans l'air une douce harmonie.

Mais, de jour en jour, Edwin sent redoubler ses ennuis. La voix du solitaire semble encore retentir à son oreille; il n'ose douter de la vérité de ses paroles, car le sage paraît craindre le ciel et chérir les hommes : on ne ment point d'ailleurs, là où l'on ne croit pas être entendu. « Se
» peut-il pourtant, disait-il, que l'homme de-

Digitized by Google

» vienne si farouche ! Je ne veux plus consu-
» mer ma vie en de vagues conjectures : cher-
» chons la retraite du solitaire, il éclaircira mes
» doutes, il les dissipera peut-être. »

Un jour, Edwin se mit en marche au lever de l'aube; il se hâte, il franchit plus d'une montagne, plus d'une vallée; il arrive et il aperçoit le solitaire assis sur une pierre couverte de mousse. Son humble cabane est tapissée de fleurs; une harpe est placée près de lui; un cerf agile a quitté le pâturage à la voix de l'ermite; il se couche à ses pieds, et lèche une main flétrie qui enlace dans ses ramures une guirlande de chèvrefeuille.

L'homme aux cheveux blancs se lève et voit s'approcher le jeune pélerin; l'innocence brille sur ses joues; une retenue modeste et la crainte d'être importun lui font baisser les yeux. « Qui
» es-tu, aimable étranger? d'où viens-tu? quel
» motif a guidé tes pas dans ce vallon solitaire?

» — Je suis le fils d'un berger, répond Ed-
» win, et mon habitation est loin d'ici; écoute
» ma simple histoire. Ne crains point que je
» t'abuse par un mensonge !

» L'autre soir, entraîné par le charme de la

Digitized by Google

» nature, j'arrivai dans ce lieu sauvage, et
» m'appuyant contre ce chêne aux bras immen-
» ses, j'entendis ta voix imposante retentissant
» parmi les rochers. C'était elle, j'en reconnais
» aujourd'hui les sons. . . . . Tu pleurais sur
» l'homme criminel, sur la vertu tombée, tu
» semblais percé de l'aiguillon du remords, tu
» paraissais gémir sur tes premiers jours passés
» dans de coupables erreurs, ou perdus dans le
» trouble et la dissipation. . . . . Dis-moi :
» dans ce monde où l'âme s'ouvre à de nobles
» connaissances qui doivent l'élever, où à la
» fortune prodigue de ses dons, un cœur
» généreux peut-il se laisser dominer par l'é-
» goïsme? . . . . . Cette gloire qu'engendrent les
» beaux-arts a-t-elle donc une source impure
» comme l'artifice du fourbe, les écarts de
» l'homme insensé, les complots d'un furieux,
» le venin des couleuvres et la rage des tigres?....
» Ou bien l'amour est-il un attribut divin de
» l'homme ?

». Enseigne-moi, je t'en prie, à comprendre
» ce mystère, sinon, désavoue tes propres
» plaintes et redonne à mon cœur le calme et la
» sérénité dont il jouissait. Avant ce temps,

Digitized by Google

» j'admirais dans l'arrangement de la nature la
» bonté sans art, la sagesse sans bornes, la
» grâce et la grandeur unies à la prévoyance.
» Fais renaître pour moi ces jours tranquilles
» où j'étais satisfait de tout, et plus encore de
» mes semblables; où mon imagination, pla-
» nant sur les merveilles de la création, n'avait
» point à craindre les entraves du doute et de
» la méfiance. »

— « Mon fils, reprit le sage, veux-tu retourner
» aux riantes illusions d'une jeunesse ardente et
» romanesque, laisse-moi dans ce désert, et
» détourne ton oreille de la vérité! car si déjà
» mes accens t'ont fait verser des larmes d'indi-
» gnation et de pitié, où trouverai-je, hélas!
» un baume pour tes angoisses, si je te montre
» la folie humaine dans toute son étendue?
» Conserve plutôt l'ignorance, puisque le savoir
» doit te livrer aux douleurs! .... Ne me quitte
» pas toutefois: je calmerai cette inquiétude
» qui pourrait étouffer, dans ton jeune cœur, le
» germe de la vertu; et moi, je trouverai quel-
» que soulagement dans tes discours, alors
» qu'une sombre mélancolie viendra s'emparer
» de moi (car la solitude, quoique libre de

Digitized by Google

» soins et de remords, a souvent des heures
» amères) ; reviens donc plus d'une fois sous ce
» berceau de verdure, tu pourras y trouver le
» savoir et la prudence, et si je puis donner
» quelque perfection à ton âme, je n'aurai pas
» vécu en vain. »

Et voici que la Muse de l'histoire déroule ses pages à l'avide curiosité d'Edwin. Mais, hélas! les secrets qu'elle lui découvre charment peu son imagination et ne séduisent pas son cœur. Ici des conquérans étanchent leur soif de gloire dans des flots de sang, et plantent leurs étendards sur des plaines ravagées par la flamme ; là, s'exhale en vains soupirs le désespoir du patriote qui suivit les inspirations de la vertu, et qui bientôt, abandonné, reste seul à gémir sur les cendres délaissées de ceux qui lui furent chers.

» Quel mortel osera, s'écria Edwin, s'enga-
» ger dans les voies glissantes de l'ambition ;
» quand des abîmes sans fond s'ouvrent par-
» tout à ses côtés? Exposera-t-il sa vie ou sa
» liberté pour acquérir les vains hochets de la
» puissance? Un char de victoire, des cou-
» ronnes triomphales et des lauriers verdoyans

Digitized by Google

» ne sauraient garantir un héros des atteintes
» du sort; les sons des trompettes de la Re-
» nommée ne peuvent troubler le sommeil de la
» tombe; aucune voix n'arrête le temps dans sa
» course infatigable.

» Eh! que me servirait de connaître les res-
» sorts qui font mouvoir la masse énorme d'un
» empire! Qu'ai-je de commun avec des con-
» quérans qui trempent leurs mains dans le
» sang et dont le cœur est ceint d'un triple acier?
» Qu'un héros est peu de chose aux yeux de
» l'homme qui n'apprit de la nature qu'à sentir
» et à penser! Ah! si l'histoire dévoilait les se-
» crets du cœur humain, si elle enseignait aux
» mortels ce qu'il leur importe de savoir, quelle
» émotion n'éprouverait-on pas en la lisant!

« Ce talent est le tien, sage de Chéronée;
» mais pourquoi, de tous les historiens, mérites-
» tu seul cet éloge? Les autres, séduits eux-
» mêmes par les vanités qui entraînent le vul-
» gaire, s'écartent des sentiers de la nature et
» de la morale, au point de s'associer, du sein
» de leur retraite, aux carnages, aux spolia-
» tions de la guerre, aux pompes barbares de
» l'orgueil; ou bien ils cherchent à exprimer,

Digitized by Google

» soit dans le langage du blason, soit dans leurs
» écrits somnifères, comment un tyran ensan-
» glanta de vastes régions, comment l'usurpa-
» teur de cent trônes les déshonora par d'exé-
» crables faveurs.

» Oh! quel mortel nous fera connaître l'his-
» toire de cet âge qui précéda les grands triom-
» phes et la fondation des empires ? Age élysien
» (faussement nommé âge d'or), âge d'amour,
» d'innocence et de joie, alors que tout mortel
» était grand et libre! L'unique soin de nos
» pères, dans cet heureux temps, était de parer
» le sol natal, de détourner le courant d'un
» ruisseau pour enchanter leur retraite de son
» murmure, de hâter la naissance des fleurs,
» de préparer leur couche paisible, et de s'as-
» seoir joyeux à la table du festin.

» Bosquets des premiers jours du monde,
» que vos ombrages étaient doux, quand vous
» offriez à la fois à l'homme un abri et la nour-
» riture; chaste dans ses plaisirs, heureux dans
» ses amours, tous les yeux lui souriaient, et
» son cœur était content. Le travail, le repos
» et la santé marchaient unis et se donnaient la
» main. La terre féconde pouvait satisfaire aux

Digitized by Google

» désirs de tous ; nul n'enviait l'héritage d'un
» autre ; le ciel avait départi un lot égal à cha-
» cun ; aucun vassal ne redoutait son seigneur ;
» aucun tyran ne faisait trembler ses esclaves.

» Hélas! la Muse de l'histoire n'osa jamais
» percer les ombres de ce mystérieux sanc-
» tuaire ; l'imagination radieuse d'un Barde ins-
» piré peut seule retracer les charmes d'un sujet
» si plein de délices. Gloire soit à ce feu sacré
» de l'enthousiasme, qui seul a le pouvoir de
» distraire l'âme du spectacle douloureux du
» crime et du malheur. Peu m'importe qu'on
» blâme mon choix ! Je vais où m'appellent l'ima-
» gination et les divines amours ; toutes mes mé-
» ditations tendent au ciel ; je connais assez les
» choses de la terre. »

— « Je ne saurais condamner ton choix, re-
» prit le solitaire ; elles sont douces et riantes
» les routes que tu veux suivre ; mais la jeu-
» nesse aventureuse doit craindre de s'y engager
» sans guide : quand les yeux sont ravis par d'ai-
» mables fictions, ils ne trouvent plus de char-
» mes et d'attraits à la simple vérité. O mon
» enfant ! malheur à l'imprudent pélerin qui ne
» marche qu'à la trompeuse clarté du météore ;

Digitized by Google

» son éclat évanoui le laisse dans une obscurité
» profonde, mieux vaudrait qu'il n'eût jamais
» brillé sur sa route!

» L'imagination flatte le cœur, mais elle l'é-
» nerve, et pendant qu'elle éblouit les yeux,
» elle blesse l'âme. Si elle double nos plaisirs,
» elle aggrave et multiplie nos chagrins; ses vi-
» sions font naître des douleurs idéales qui ne
» nous accablent pas moins que si elles étaient
» vraies. Ses traits acérés nous pénètrent, trou-
» blent nos sens, et agitent les fibres de notre
» corps plus douloureusement que les peines
» les plus aiguës... Mais la sagesse s'avance
» avec une grâce majestueuse et modeste à la
» fois; elle vient pour réprimer le délire effréné
» de l'imagination..... Elle embrasse de ses
» regards le nombre, le temps et l'espace. En
» comparant les faits, elle étudie les moyens
» d'établir des lois dont la pratique nous ra-
» mène à la Divinité. Quelle force humaine pré-
» tendrait à cet essor sublime! Des yeux mortels,
» si souvent noyés de larmes, pourraient-ils
» supporter tant d'éclat?.....

» Mais voici que la nature se dévoile; le chaos
» a cessé; l'ordre et l'harmonie enchantent à la

Digitized by Google

» fois l'oreille et le regard. Déjà n'apparaissent
» plus dans la profondeur des forêts ni d'im-
» pures magiciennes, ni des fantômes hideux;
» la crédulité n'entend plus les hurlemens d'un
» esprit de ténèbres dans la chute du torrent de
» la montagne et dans le murmure des vents;
» nul enchanteur en proie à de sinistres convul-
» sions ne laisse tomber des monosyllabes
» prophétiques; il n'essaie plus, au son des
» tambours et des trompettes, de hâter les en-
» fantemens imaginaires de la lune, et de dissi-
» per les ombres qui nous dérobent son disque
» étincelant.

» La science, mon fils, n'exerce pas moins
» de pouvoir sur le moral de l'homme. Ton
» cœur est-il agité par la crainte, ou bien est-il
» avide de renommée? est-il la proie de l'indo-
» lence, de la mélancolie ou d'un mal plus
» dangereux encore, l'avarice? Fuis dans les
» bosquets d'Acadème : aucune angoisse ne s'y
» fait sentir; la discorde s'y change en harmo-
» nie, et de nobles passions y apprennent com-
» bien sont douces les paroles de la vérité,
» quand elles tombent des lèvres d'un objet
» que l'on aime . . . »

Digitized by Google

Enchanté du discours du solitaire, Edwin s'élance avec courage dans les routes du savoir. Son âme, ouverte aux rayons de la vérité, déploie une nouvelle énergie. Son imagination ne l'égare plus au-delà des bornes; mais attentive à son but, et sûre de ses forces, elle s'élève par degrés de cause en cause, et suit, dans un ordre méthodique, les merveilles de la création. Ce n'est pas seulement l'amour de la nouveauté qui l'engage à scruter les lois et les rapports de la nature; pénétré des devoirs que commande la société, et connaissant les services que l'homme doit à l'homme, il médite de nouveaux moyens de vaincre la paresse et l'indolence, d'exciter la noble émulation, de ranimer le feu du génie, de charmer enfin les longues heures du travail et de la solitude.

Mais la Muse dont l'art divin sourit à ses premiers ans, enchanta ses songes et ses courses errantes, la Muse s'offre encore, avec ses célestes inspirations, aux avides regards du jeune enthousiaste; en comparant les beautés de la nature et leurs différentes combinaisons, il apprend à les reproduire dans des chants harmonieux où le Barde, enflammé par les espéran-

Digitized by Google

ces d'un avenir infini, jouit déjà du pressentiment d'une renommée impérissable.

Jusqu'alors, Edwin avait surchargé ses vers d'images pompeuses, mais inutiles; maintenant la nature se pare à ses yeux d'une grâce modeste; les ornemens ne gardent plus que la seconde place, et sont subordonnés à la sagesse du plan et à la nature du sujet.... Une noble simplicité tempère son ardeur: en lui prêtant ses charmes, elle fait tomber le voile qui donnait de l'obscurité à ses compositions. Que ne puis-je exprimer le tendre délire qui s'empare de ses sens, quand l'illustre berger de Mantoue étale devant lui la pompe et la mélodie de ses vers? quels transports véhémens dominent son âme; avec quelle rapidité son sang coule dans ses veines, lorsque, semblable au fils de Pélée, gracieux et toujours sublime, Homère élève jusqu'aux cieux ses chants impétueux et forts!

Mais comment la lyre d'Edwin, qui d'abord ne rendit que des accords sauvages, a-t-elle appris si vite des chants si harmonieux, qu'elle semble tour à tour soupirer une plainte ou proclamer un triomphe?.... j'essaierais en vain de le dire. Les sanglots de mon cœur brisé étouf-

Digitized by Google

fent ma voix *. Je vais d'un pas tremblant me joindre à un cortége de douleurs. Je cours où me guide la lueur des flambeaux funéraires, où les gémissemens se mêlent au glas de la mort. Adieu, chants d'allégresse, charme d'un cœur insouciant. Il repose dans la poussière, et les Muses le pleurent, celui qu'enflammait l'amour des vertus, et que la grâce avait doué de ses dons; celui qui fut mon ami, mon guide, l'honneur de

* Beattie se détourne ici de son sujet pour jeter quelques fleurs sur la tombe du docteur Grégory, qui avait été l'ami de sa jeunesse et de toute sa vie...

Le poète eût sans doute repris l'intéressante histoire de son Edwin; mais il eut bientôt à gémir sur une perte plus douloureuse, et qui l'enleva totalement aux Muses : il eut le malheur de survivre à son fils. Ce jeune homme, qui mourut à la fleur de l'âge, annonçait un grand talent poétique : peut-être était-il ce jeune minstrel, dont Beattie avait peint les jeunes inspirations et suivi les rapides progrès. Le père infortuné traîna quelque temps sa douleur dans les montagnes de l'Écosse; il y succomba enfin, et alla rejoindre, dans un monde meilleur, ceux qu'il avait aimés sur la terre. Beattie est mort en 1804. En outre de son poëme du Minstrel, il a laissé d'autres poésies, très-remarquables par le sentiment mélancolique dont elles sont empreintes. Ce n'est point le poète qui cherche la pompe et la perfection de l'art; c'est un homme sensible qui s'entretient avec lui-même, et qui touche la lyre pour rendre sa plainte plus harmonieuse.

Digitized by Google

l'humanité. Comment pourrai-je poursuivre mes chants ? Mon cœur est la proie de la tristesse, et mes yeux, noyés de larmes, ne peuvent se détourner de sa tombe. Adieu, chants d'allégresse, adieu pour jamais !

Toi, que je ne cesserai de pleurer, cher Grégory, m'as-tu donc quitté pour toujours ? Quand les coups de la fortune viendront assaillir cette tête que les chagrins non moins que les ans ont blanchie, où trouverai-je les consolations que tu répandais sur moi ; tes douces paroles ne calmeront plus mes angoisses ; tes regards, animés d'un sourire de bienveillance, n'encourageront plus mon espoir, ne dissiperont plus mes craintes. Il ne me reste plus qu'à pleurer : coulez, mes larmes !

M. J. B. Aug. Soulié.

Digitized by Google

LA NEIGE.

BALLADE.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbre sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé;
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,
Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher.

Ils sont petits et seuls ces deux pieds dans la neige.
Derrière les vitraux dont l'azur le protége,
Le roi pourtant regarde et voudrait ne pas voir,
Car il craint sa colère et surtout son pouvoir.

De cheveux longs et gris son front brun s'environne,
Et porte en se ridant le fer de la couronne;
Sur l'habit dont la pourpre a peint l'ample velours
L'empereur a jeté la lourde peau d'un ours.

Avidement courbé, sur le sombre vitrage
Ses soupirs inquiets impriment un nuage.

Digitized by Google

Contre un marbre frappé d'un pied appesanti,
Sa sandale romaine a vingt fois retenti.

Est-ce vous, blanche Emma, princesse de la Gaule?
Quel amoureux fardeau pèse à sa jeune épaule?
C'est le page Éginard, qu'à ses genoux le jour
Surprit ne dormant pas dans la secrète tour.

Doucement son bras droit étreint un cou d'ivoire,
Doucement son baiser suit une tresse noire,
Et la joue inclinée, et ce dos où les lis
De l'hermine entourés sont plus blancs que les plis.

Il retient dans son cœur une craintive haleine,
Et de sa dame ainsi pense alléger la peine,
Et gémit de son poids, et plaint ces faibles pieds
Qui dans ses mains, ce soir, dormiront essuyés.

Lorsque arrêtée Emma vante sa marche sûre,
Lève un front caressant, sourit et le rassure,
D'un baiser mutuel implore le secours,
Puis repart chancelant et traverse les cours.

Mais les voix des soldats résonnent sous les voûtes,
Les hommes d'armes noirs en ont fermé les routes;
Éginard, échappant à ses jeunes liens,
Descend des bras d'Emma qui tombe dans les siens.

Digitized by Google

Un grand trône, ombragé des drapeaux d'Allemagne,
De son dossier de pourpre entoure Charlemagne.
Les douze pairs debout sur ses larges degrés
Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés.

Tous posent un bras fort sur une longue épée,
Dans le sang des Saxons neuf fois par eux trempée;
Par trois vives couleurs se peint sur leurs écus
La gothique devise autour des rois vaincus.

Sous les triples piliers des colonnes moresques
En cercle sont placés des soldats gigantesques,
Dont le casque fermé, chargé de cimiers blancs,
Laisse à peine entrevoir les yeux étincelans.

Tous deux, joignant les mains, à genoux sur la pierre,
L'un pour l'autre en leur cœur cherchant une prière,
Les beaux enfans tremblaient en abaissant leur front,
Tantôt pâle de crainte ou ronge de l'affront.

D'un silence glacé régnait la paix profonde.
Bénissant en secret sa chevelure blonde,
Avec un lent effort, sous ce voile, Éginard
Tente vers sa maîtresse un oblique regard.

Sous l'abri de ses mains Emma cache sa tête,
Et pleurante elle attend l'orage qui s'apprête;

Digitized by Google

Comme on se tait encore, elle donne à ses yeux
A travers ses beaux doigts un jour audacieux.

L'empereur souriait en versant une larme
Qui donnait à ses traits une ineffable charme;
Il appela Turpin, l'évêque du palais,
Et d'une voix très-douce il dit : Bénissez-les.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbre sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé.

M. le comte ALFRED DE VIGNY.

Digitized by Google

MÉLUSINE.

ROMANCE.

Qui n'a pas su de Mélusine
Et les amours et les malheurs ?
Lusignan ! tes murs en ruine
Attestent ses longues douleurs.
C'est en vain qu'à sa voix puissante
Furent asservis les enfers ;
En vain sa beauté ravissante
Avait mis des rois dans ses fers.

Le sort, qui sans choix nous dispense
Et nous retire ses faveurs,
A tant de bien mêla d'avance
De secrètes causes de pleurs ;
Mais, tandis qu'une loi cruelle
Altérait sa félicité,
Mélusine était un modèle
D'amour, de grâce, et de bonté.

Un jour que cette aimable fée
Suivait d'un bois le frais sentier,
Seul, assis au pied d'un trophée,
Elle aperçut un beau guerrier ;

Digitized by Google

C'était Raimond, vivante image
Du noble comte de Forez,
Jeune héros dont le courage
Surpassait les mâles attraits.

Le voir, lui plaire, en être aimée,
Partager son tendre tourment,
Pour l'enchanteresse charmée,
Ce fut l'ouvrage d'un moment;
Mais, avant de serrer la chaîne
Qui devait les unir tous deux,
L'imprudente magicienne
Dit a son esclave amoureux :

« O Raimond! charme de ma vie,
Espoir de ce cœur agité,
Oui, c'en est fait, je vous confie
Le soin de ma félicité;
Mais, au sein des nuits les plus sombres,
Quand je m'enfuirai de vos bras,
Jurez-moi qu'à travers les ombres
Jamais vous ne suivrez mes pas. »

En proie à la plus douce ivresse,
Raimond jura par son amour :
« Si jamais j'enfreins ma promesse,
Dit-il, quittez-moi sans retour. »

Digitized by Google

A ces mots, un pouvoir magique
L'enlève et le porte soudain
Au fond d'un château magnifique
Qu'elle avait bâti de sa main.

Sur les bords qu'arrose la Vienne
S'élevait ce palais brillant,
Dont les tours dominaient la plaine
Et les remparts de Lusignan;
C'est là que, d'un hymen prospère
Élevant les doux rejetons,
Ces époux, soigneux de se plaire,
Du ciel épui aient tous les dons.

Dès que l'aurooe sur leurs têtes
Rallumait ses timides feux,
L'amour, les tournois et les fêtes
Partageaient leurs momens heureux;
Et la nuit, près de ces demeures,
Des sylphes, portés dans les airs,
De leur sommeil charmaient les heures
Par de voluptueux concerts.

Cependant une humeur chagrine
Se glissait au cœur de Raimond;
Souvent il voyait Mélusine
S'enfermer dans un noir donjon :

Digitized by Google

Personne alors n'osait la suivre ;
Et, seul jusques à son retour,
Le guerrier s'indignait de vivre,
En proie aux tourmens de l'amour.

Fuyant la couche nuptiale,
Et de jalousie éperdu,
Une nuit enfin, nuit fatale !
Il pénètre au lieu défendu.
Bientôt une clarté douteuse
L'attire vers un souterrain,
Où, dans l'ombre silencieuse,
Brûlait une lampe d'airain.

Il approche, et sur la poussière
Il voit Mélusine à genoux ;
Un cercle, magique barrière,
Arrête le guerrier jaloux.
Là, contre toute la nature,
La fée en plaintes se répand ;
Et des pieds jusqu'à la ceinture
Devant lui se roule en serpent.

Raimond contemplait ce prodige,
Pâle, et d'épouvante glacé ;
Mais voici qu'un plus doux prestige
Ranime son cœur oppressé.

Digitized by Google

A ses yeux s'offre une fontaine;
Mélusine s'arrête auprès,
S'y plonge, et recouvre sans peine
Sa forme et ses premiers attraits.

A cet aspect qui le rassure,
Confus, il veut quitter ces lieux;
Mais la fée a vu le parjure,
Et, poussant un cri douloureux :
« Hélas! il est donc vrai, dit-elle,
En vain j'ai compté sur ta foi!
Raimond! Raimond! ton cœur rebelle
N'a donc pu se fier à moi!

Maintenant, que de ma misère
Le secret est en ton pouvoir,
Oubliant que je te fus chère,
Sans dégoût pourras-tu me voir?
Non, une si folle espérance
Ne saurait entrer dans mon cœur;
Et ta jalouse défiance
A renversé tout mon bonheur.

O toi, qui seul eus ma tendresse,
Tu le sais, tu m'as dit un jour :
« Si jamais j'enfreins ma promesse,
» Abandonnez-moi sans retour. »

Digitized by Google

Eh bien, je t'obéis, perfide ;
Reçois mon éternel adieu. »
Elle dit, et, dans l'ombre humide
Disparaît sur un char de feu.

En la perdant, cette demeure
Perdit tous ses enchantemens ;
Mais la fée aux fils qu'elle pleure
Garda ses premiers sentimens.
Contre le crime et le mensonge
Elle arma leurs vaillantes mains ;
Et souvent elle vint, en songe,
Leur inspirer de grands desseins.

Bientôt sa vertu, son courage,
Le secours de son bras puissant,
S'étendit, comme un héritage,
A tous les fils du même sang ;
Et, depuis, quand l'âge ou la guerre
De l'un d'eux terminait le sort,
Inconsolable messagère,
Mélusine annonçait sa mort.

A l'heure où vers le toit champêtre
La nuit ramenait les troupeaux,
On voyait la fée apparaître,
Debout, au sommet des créneaux.

Digitized by Google

Là, sous les habits du veuvage,
Dans l'ombre elle poussait des cris;
Et ces cris étaient le présage
Du malheur qui frappait ses fils.

Aujourd'hui, bien que dans la plaine
Le temps ait fait crouler ces tours,
La mystérieuse fontaine,
Sur ses bords, la revoit toujours :
On dit même qu'avant l'aurore,
A tous les regards échappant,
Elle vient s'y baigner encore,
Moitié femme, moitié serpent.

Et moi, qui déplore, comme elle,
Un espoir lâchement trahi,
Moi, qu'une maîtresse infidèle
Du plus tendre amour a puni;
Quand la nuit couvre la colline,
A cette onde mêlant mes pleurs,
De la plaintive Mélusine
J'aime à redire les douleurs.

M. S. Edmond Géraud.

Digitized by Google

CARACTÈRE DES ATHÉNIENS

ET DES FRANÇAIS.

Quels peuples furent jamais plus aimables dans le monde ancien et moderne que les nations brillantes de l'Attique et de la France ? L'étranger, charmé à Paris et à Athènes, ne rencontre que des cœurs compâtissans et des bouches toujours prêtes à lui sourire. Les légers habitans de ces deux capitales du goût et des beaux-arts sémblent formés pour couler leurs jours au sein des plaisirs. C'est là qu'assis à des banquets, vous les entendrez se lancer de fines railleries, rire avec grâce de leurs maîtres, parler à la fois de politique et d'amour, de l'existence de Dieu et du succès de la comédie nouvelle, et répandre profusément et les bons mots et le sel attique, au bruit des chansons d'Anacréon et de Voltaire, au milieu des vins, des femmes et des fleurs.

Mais où court tout ce peuple furieux ? d'où

Digitized by Google

viennent ces cris de rage dans les uns et de désespoir dans les autres ? quelles sont ces victimes égorgées sur l'autel des Euménides ? quel cœur ces monstres, à la bouche teinte de sang, ont-ils dévoré ?.... Ce n'est rien, ce sont ces épicuriens que vous avez vus danser à la fête, et qui, ce soir, assisteront tranquillement aux farces de Thespis ou aux ballets de l'Opéra.

A la fois orateurs, peintres, architectes, sculpteurs, amateurs de l'existence, pleins de douceur et d'humanité, du commerce le plus enchanteur dans la vie, la nature a créé ces peuples pour sommeiller dans les délices de la société et de la paix. Tout à coup la trompette guerrière se fait entendre ; soudain, toute cette nation de femmes lève la tête : se précipitant du milieu de leurs jeux, échappés aux voluptés et aux bras des courtisanes, voyez ces jeunes gens, sans tentes, sans lits, sans nourriture, s'avancer en riant contre ces innombrables armées de vieux soldats, et les chasser devant eux comme des troupeaux de brebis obéissantes.

Les cours qui nous gouvernent sont pleines de gaîté et de pompe. Qu'importent leurs vices ? qu'ils dissipent leurs jours au milieu des orages,

Digitized by Google

ceux-là qui aspirent à de plus hautes destinées ; pour nous, chantons, rions aujourd'hui. Passagers inconnus, embarqués sur le fleuve des temps, glissons sans bruit dans la vie. La meilleure constitution n'est pas la plus libre, mais celle qui nous laisse de plus doux loisirs.... O ciel ! pourquoi tous ces citoyens, condamnés à la ciguë ou à la guillotine, ces trônes déserts et ensanglantés, ces troupes de bannis, fuyant sur tous les chemins de la patrie ? — Comment ! ne savez-vous pas que ce sont des tyrans qui voulaient retenir un peuple fier et indépendant dans la servitude ?

Qu'il me soit permis de retracer ici le caractère des Français, tel que je l'ai peint ailleurs. Inquiets et volages dans le bonheur, constans et invincibles dans l'adversité ; nés pour tous les arts ; civilisés jusqu'à l'excès durant le calme de l'État, grossiers et sauvages dans leurs troubles politiques ; flottans comme un vaisseau sans lest au gré de leurs passions impétueuses ; à présent dans les cieux, le moment d'après dans l'abîme ; enthousiastes et du bien et du mal ; faisant le premier sans exiger de reconnaissance, le second sans en sentir de remords ; ne se rappe-

Digitized by Google

lant ni leurs crimes ni leurs vertus ; amans pusillanimes de la vie durant la paix, prodigues de leurs jours dans les batailles; vains, railleurs, ambitieux, novateurs, méprisant tout ce qui n'est pas eux; individuellement les plus aimables des hommes, en corps les plus détestables de tous; charmans dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger; tour à tour plus doux, plus innocens que la brebis qu'on égorge, et plus féroces que le tigre qui déchire les entrailles de sa victime : tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui.

Au reste, loin de moi la pensée de chercher à diffamer le caractère des Français. Chaque peuple a son vice national, et si mes compatriotes sont cruels, ils rachètent ce grand défaut par mille qualités estimables : ils sont généreux, braves, pères indulgens, amis fidèles; je leur donne d'autant plus volontiers ces éloges, qu'ils m'ont plus persécuté.

M. le vicomte de CHATEAUBRIAND.

Digitized by Google

LE POETE MALHEUREUX,

ODE. — 1807.

Vois, du haut de ces monts, dans sa course indomptée,
Bouillonner ce torrent qui tombe impétueux,
Et, sur la plaine épouvantée,
Suit de ses flots vainqueurs l'élan tumultueux.
Il s'échappe, en grondant, de l'urne des orages,
De longs rugissemens fait retentir les airs,
Et, repoussant au loin ses mobiles rivages,
D'une onde conquérante envahit les déserts.
Des rochers sourcilleux il entraîne la cime,
Des modestes vallons il ravage les bords,
Bondit, se précipite, et d'abîme en abîme,
S'ouvre un chemin nouveau vers l'empire des morts.

C'est ainsi qu'entouré d'une horreur menaçante
S'écoulent désormais mes jours désabusés.
Ainsi de leur digue impuissante
Ils roulent avec eux les vestiges brisés.
Nourrissant lentement ma force solitaire
Des leçons de l'exil et de l'adversité,

Digitized by Google

J'ai bravé les rigueurs d'une fortune austère !
Je vivrai pour la gloire et la postérité.
Le berceau du génie est le berceau d'Alcide,
Il s'éveille, assiégé de serpens odieux ;
Il s'élance, il triomphe, il prend un dieu pour guide,
Et le destin soumis l'appelle au rang des dieux.

Quel instant m'a ravi l'erreur pleine de charmes
Dont mon cœur détrompé n'attend plus le retour?
Les yeux noyés d'heureuses larmes,
Je me livrais, crédule, à des rêves d'amour;
Mes ans se succédaient comme les flots tranquilles
D'un ruisseau qui se peint de brillantes couleurs,
Et qui berce, en fuyant, sur ses ondes dociles,
Le chaste azur des cieux, le tendre émail des fleurs.
De ces lieux qu'embellit une fraîche verdure,
Il semble qu'à regret il éloigne ses eaux,
Et qu'il salue encor d'un douloureux murmure
Et son dais de feuillage, et son lit de roseaux.

Muses, je n'aime plus l'éclat de vos guirlandes,
L'odeur de vos parfums est pour moi sans douceurs ;
Mégère veut d'autres offrandes.
A déchirer mon sein elle excite ses sœurs.
C'est elle qui, des nuits dissipant les ténèbres,
M'apparaît tout à coup sous d'informes lambeaux.
A la pâle clarté de ses torches funèbres,

Digitized by Google

C'est elle qui m'égare au milieu des tombeaux.
Moins malheureux que moi, malheureux fils d'Atride,
Sa haine impitoyable épargna tes liens.
Tu retrouvas ta sœur aux autels de Tauride.
Un ami te suivait, et j'ai perdu les miens !

Viens ; sous ces marbres froids, c'est là qu'elle repose ;
Elle ! *une forme absente !* un souvenir confus.
Le matin sourit à la rose,
Et l'étoile du soir ne la retrouve plus.
O toi que j'adorais, toi que je pleure encore,
Toi que cherchent mes vœux dans l'immense avenir,
Dis-moi si ces débris que la terre dévore,
Du feu qui t'animait gardent le souvenir.
Dis-moi si d'un hymen, qui trahit la nature,
Il est vrai que la mort rompit des nœuds jaloux ;
Que tu sois libre, enfin, d'une chaîne parjure,
Et que l'éternité me nomme ton époux ?

Hélas ! quand du cercueil soulevant la poussière
J'oserai vers le ciel tourner mes yeux ravis ;
Quand du séjour de la lumière
Mes pas ambitieux fouleront les parvis ;
D'innocence, d'amour et de grâce parée,
Sur un nuage d'or qu'emportent les zéphirs,
Quand je pourrai te voir du sublime empirée
Parcourir mollement les plaines de saphirs,

Digitized by Google

Ne va pas, de mon cœur, justifiant la crainte,
Méconnaître ces traits qu'ont usés les revers.
Sur mes bras desséchés regarde cette empreinte.
Ce bruit qu'on entendait, c'est le bruit de mes fers.

Si mon front s'est voilé d'un nuage de poudre,
Tu me devineras à mes gémissemens.
Le malheur est comme la foudre,
Il frappe le sommet des plus hauts monumens.
Mais, à l'effort vengeur qui fit plier sa tête,
Typhon ne céda point sans avoir combattu,
Et, digne de respects jusque dans sa défaite,
La terre admire encor ce géant abattu.
Le soleil pâlissait en ouvrant sa carrière,
Et de sombres vapeurs dissimulaient ses feux,
Il a déjà franchi leur indigne barrière.
Voici mon orient, peuples, levez les yeux.

Que dis-je, abandonné de tout ce qui respire,
Et du père de tous déplorable orphelin,
Ici je suspendrai ma lyre.
L'aurore de mes ans touchait à leur déclin.
Fier du pudique éclat de son aile argentée,
Ainsi noble Eurotas, le cygne, aimé des dieux,
Sillonne, éblouissant, ta surface agitée,
Et remplit tes échos d'accens mélodieux.

Digitized by Google

Il consume sa vie en préludant sa gloire,
Mêle un hymne de mort à ses hymnes touchans,
Et chassé de ton onde aux bords de l'onde noire,
Frémit, soupire et tombe, étonné de ses chants.

M. Charles Nodier.

Digitized by Google

LE COMBAT DE TAUREAUX *.

« Viens, Elvire, prenons place, assieds-toi et abaisse ton voile sur tes yeux brillans... Tu souris; ne crois pas qu'aucune crainte jalouse altère la confiance que j'ai dans ma bien-aimée: mais le soleil est ardent; et bientôt il dardera ses rayons à plomb sur nos têtes; l'arène est enflammée, et les bonds des coursiers impatiens font s'élever dans l'air une poussière brûlante. O mon Elvire! garantis tes yeux charmans du soleil et de la poussière. »

* La place qui sert aux combats des taureaux est, à Madrid, distribuée à peu près comme les cirques des anciens. Une vaste arène, entourée de gradins circulaires et d'un double rang de loges, est au milieu de l'édifice. Deux barièrres séparent l'enceinte destinée aux combats des places réservées aux spectateurs. Entre ces deux barrières est un espace vide qui sert de refuge aux combattans poursuivis par le taureau, car la barrière intérieure n'a que six pieds de hauteur, et peut être facilement franchie; l'autre, qui touche les gradins, est élevée d'environ dix pieds, et surmontée de quelques pieds par une

Digitized by Google

Elvire baisse son long voile, pour obéir aux ordres de son époux ; celui-ci :

« Déjà les gradins circulaires sont garnis de peuple ; les loges réservées aux grands et aux riches se remplissent peu à peu ; tous les regards se tournent vers le balcon orné de lions et de tours ; c'est la place des magistrats : ils arrivent, les courses vont bientôt commencer. »

Elvire paraissait faire peu d'attention aux paroles de son époux ; ses yeux parcouraient la place avec anxiété, sans paraître y rencontrer ce qu'ils cherchaient.

Tout à coup, Perez se levant et saisissant le bras de son épouse pour lui faire remarquer un

corde tendue. Sous les gradins sont pratiquées les étables, les écuries et les salles où se préparent les combattans.

Le *picador*, seul cavalier qui combatte, est armé d'une lance. Les *capeadores* ont pour seule défense un manteau d'une couleur éclatante. Ils sont à pied, au nombre de quinze ou vingt. Les *banderilleros* sont des *capeadores* armés de flèches garnies d'artifices, qui éclatent lorsqu'elles sont fixées dans les flancs de l'animal.

Enfin le *torreador* ou *matador*, à qui appartient le droit de terminer le combat, porte autour du bras gauche un manteau rouge, et dans la main droite une longue et large épée, avec laquelle il tue le taureau en le frappant au garot.

Digitized by Google

jeune cavalier qui, monté sur un cheval andalou, et armé d'une lance légère, était entré dans la lice : « Tiens, ma belle Elvire, regarde le *picador*, ce jeune homme imberbe qui promène son cheval autour de l'enceinte, et dont les regards satisfaits saluent ses amis rassemblés autour de nous. C'est le beau Gil-Polo, à peine âgé de dix-neuf ans, et déjà célèbre par son courage et par ses amours. Dieu me pardonne! la veste de velours brodé qu'il porte ressemble à celle que je t'ai vue achever, il y a quèlques jours, pour ton frère de l'Estramadure. »

Elvire remercia dans son cœur la vierge d'Atocha, qui avait inspiré à son époux l'idée de lui faire baisser son voile ; car, quoique femme et habituée à dissimuler, il lui eût été impossible de cacher sa rougeur à l'œil clairvoyant de Perez. Celui-ci continua sans remarquer la légère agitation de sa femme.

« Cependant, la veste que tu as envoyée est d'une plus belle couleur de pourpre, qu'en penses-tu, mon Elvire ? — Il me semble que vous avez raison, dit celle-ci, heureuse de l'erreur de son mari. — Je suis sûr, reprit Perez, qu'il doit encore ce manteau brillant à

Digitized by Google

l'amour favorable de quelques-unes de nos beautés altières ; car, dans notre ville vertueuse, les femmes surpassent les hommes dans leurs débordemens ; et nos pères ne voyaient pas jadis la fille d'un descendant des anciens Goths, éprise d'un histrion, ou ivre d'amour pour un *picador*. O mon Elvire ! je bénis tous les jours Dieu, qui m'a donné un père honoré, une femme belle et vertueuse... — Mon ami, interrompit Elvire, il me semble que le taureau va sortir, déjà l'alguazil a frappé de sa baguette blanche la porte qui le tient renfermé, et le voilà qui se sauve, au galop de sa mule, par la porte opposée. »

Effectivement, la porte à deux battans s'ouvrit, le taureau, excité par ses gardiens, sortit furieux, et se précipita vers le *picador*, qui, ferme sur ses étriers, l'attendait la lance en arrêt. C'était Gil-Polo ; le peuple salua de ses acclamations son favori courageux ; et celui-ci, animé par les applaudissemens de la multitude, enfonça sa lance aiguë dans l'épaule de l'animal, où elle se rompit.

Un *capeador* lui en donna de suite une autre, avec laquelle il affronta de nouveau le taureau,

Digitized by Google

furieux de sa blessure; mais il fut moins heureux qu'au premier choc : la lance glissa sans pénétrer; et le taureau, soulevant le cheval sur ses cornes puissantes, jeta le cavalier à quelques pas dans l'arène. Gil-Polo, étourdi de sa chute, restait étendu sur la poussière, et exposé, sans défense, aux attaques de l'animal; déjà celui-ci se précipitait sur lui, quand soudain, agitant leurs légers drapeaux écarlates, les *capeadores*, le bras enveloppé de leur manteau, s'avancent au-devant de l'animal, et détournent, par leur course rapide, sa rage trompée.

Gil-Polo s'était relevé. Remonté sur un cheval frais, il allait attaquer encore le taureau, qui, frappant la terre du pied, restait immobile au milieu de l'arène, poussait de longs mugissemens, et promenait ses regards incertains sur le *picador* hardi, les *capeadores* agiles, et le peuple aux bruyantes clameurs.

Il semblait refuser le combat : déjà la populace s'impatientait, et, indignée de la lâcheté du *buey* *, demandait à grands cris qu'on lâchât les chiens contre lui.

* *Bœuf*, expression méprisante de la populace de Madrid envers les taureaux pacifiques.

Digitized by Google

Elvire avait examiné le combat avec une vive inquiétude ; son cœur s'était serré, et elle n'avait pas été maîtresse de cacher un mouvement d'effroi, quand elle avait vu le beau *picador* renversé de cheval. Perez avait également apporté beaucoup d'attention à ce jeu périlleux ; il avait oublié son indignation contre les femmes de Madrid et la veste écarlate ; car le goût de ces cruels spectacles est une des passions de l'Espagnol.

« On tarde bien à lâcher les chiens, dit-il à sa femme ; mais une porte s'ouvre... ce ne sont pas eux !... Bravo.... les *banderilleros* arrivent armés de leurs flèches recourbées... nous verrons si ce taureau va demeurer paisible. Fais attention, Elvire, car ce moment est intéressant ; ce n'est pas qu'il y ait aucun danger : vois le *picador*, qui s'est arrêté devant nous, et qui regarde tranquillement de notre côté ; tu sens bien, mon Elvire, qu'il ne faut avoir aucune inquiétude... ne tremble pas, ce taureau n'est pas redoutable ; et, quoique nous soyons assis sur les premiers gradins, la double barrière et la corde tendue suffisent pour arrêter le plus fier taureau des Asturies. Cependant celui-ci s'inquiète ; il

Digitized by Google

baisse sa tête ; les banderolles sont fixées : déjà la flamme brille ; elles éclatent : la fumée cache le taureau. Dieu! qu'il reparaît terrible ! Allons, beau Gil-Polo, armez-vous. *Picador*, *capeadores*, *banderilleros*, soyez lestes ; que vos manteaux s'agitent, car le taureau s'est réveillé. Vois-le, Elvire, sa rage est au comble ; le sang sort de ses yeux menaçans, et une épaisse écume souille ses naseaux gonflés par la colère. Il cherche une sûre vengeance ; lent dans sa course, il ne se jette pas en aveugle au-devant du péril ; dédaignant le bruit, la flamme et la douleur, il se prépare ; le choc sera terrible : il s'élance. Adieu, *picador*!... »

Le taureau avait culbuté le cheval : le *picador* était encore tombé ; et, cette fois, l'adresse des *capeadores* n'avait pu le garantir. Blessé dans la poitrine, et foulé aux pieds, il était là, dans l'arène, servant de jouet au monstre qui le lançait dans l'air, puis le recevait sur ses cornes aiguës. Elvire n'avait rien vu. Lorsque Gil-Polo avait été renversé, elle s'était évanouie. Perez, étonné, fronçait le sourcil et cherchait une cause à tant de douleur, quand, abandonnant dans la poussière sa victime expirante,

Digitized by Google

renversant *capeadores* et *banderilleros*, le taureau furieux s'élance, franchit les deux barrières, la corde qui ne l'arrête point, et vient tomber au milieu de la foule assise sur les gradins. Tous fuient : Perez seul reste immobile près d'Elvire, qui revient à elle; le taureau baisse la tête pour la frapper; mais lui, appuyant adroitement et avec force ses deux mains sur les cornes recourbées, tord la tête de l'animal, qui reste immobile, et comme désarmé; le peuple applaudit. Fier de sa conquête, Perez force le taureau captif à rentrer dans l'arène, et le livre au *matador*, qui donne le coup mortel.

Le monstre frappé tombe; quatre mules légères entrent dans le cirque; une corde solide est fixée à leurs traits; on l'attache aux cornes de l'animal; et, au bruit des fanfares, elles l'entraînent hors de l'enceinte.

Perez était remonté à sa place; Elvire n'y était plus. Il se dérobe aux acclamations de la foule, et cherche son épouse dans l'amphithéâtre. Un enfant a vu une jeune femme voilée courir vers la salle où le prêtre accorde aux mourans les derniers secours de la religion. Perez y

Digitized by Google

entre. Il voit sur le lit d'un mourant la veste écarlate ; sa jeune épouse qui pleure ; Gil-Polo qui tient ses lèvres sur une main où brille encore un anneau nuptial. Elvire reconnaît son époux et pâlit. Lui, sans rien faire paraître de ce qu'il éprouve : « Venez, le taureau est mort ; il n'y a plus de danger. » Et il l'entraîne sans qu'elle fasse aucune résistance. Ils ne rentrèrent pas dans le cirque.

C'était au milieu du jour, un jeune pâtre s'était endormi sous l'ombrage des saules et des osiers, au bord du canal de Mançanarès ; des pas qui retentissent près de lui le réveillent. Il écoute, car le feuillage l'empêche de voir.

Un homme disait à une femme qui marchait à son côté : « Prenez garde, n'approchez pas tant du bord, le pied peut vous glisser. — Elle répondait d'une voix tremblante : Mais je n'approche pas, reculez-vous. — Lui ; Vous approchez trop, vous dis-je. — Elle : Ah ! Dieu !.... »

Et le pâtre entendit quelque chose tomber dans l'eau ; les voix se turent, les pas séloignèrent ; et, quand il se leva, il vit dans la plaine un homme qui fuyait précipitamment.

On dit que le lendemain, un enfant condui-

Digitized by Google

sant ses chevaux boire dans le canal, les chevaux refusèrent d'entrer dans l'eau ; l'enfant crut y apercevoir un corps humain. Il retourna à la ville ; mais, quand il revint avec le magistrat, le corps n'y était plus.

M. Abel Hugo.

Digitized by Google

LES ENFANS DANS LE BOIS.

BALLADE IMITÉE DE L'ANGLAIS *.

Mes amis, le jour tombe, et sa lueur expire;
Déjà dans nos vallons le froid est rigoureux.
Mon foyer vous appelle; entrez, je vais vous dire
De deux pauvres enfans le destin malheureux.

La cité de Norfolk vit jadis la vieillesse
D'un gentilhomme intègre et fidèle à l'honneur.
Il avait de grands biens, mais toute sa richesse
Était le fruit heureux d'un honnête labeur.

Sa femme l'adorait; la mort, que rien ne touche,
Hélas! vint de leurs jours éteindre le flambeau;
Et comme ils n'avaient eu jusqu'alors qu'une couche,
Ils devaient sommeiller dans le même tombeau.

* Il n'y a pas, en Angleterre, un livre à l'usage de la jeunesse où l'histoire des *Enfans dans le bois* ne soit racontée en vers ou en prose. Le traducteur a essayé de rendre la naïveté du texte original; mais il est loin de croire avoir réussi; c'est surtout dans le naïf que se fait sentir la différence des langues comme celle des mœurs.

Digitized by Google

Deux enfans demeuraient, fruit de leur mariage :
L'un, garçon de six ans, plein d'âme et de bonté;
L'autre, petite fille à peu près du même âge,
Et modèle de grâce autant que de beauté.

Ils laissaient à ce fils le toit héréditaire;
A leur fille une dot pour trouver un mari;
Mais, s'ils mouraient, leur oncle était seul légataire,
D'après le dernier vœu de ce père chéri.

Frère! dit le mourant d'une voix affaiblie,
Conduis ces orphelins à la maison des champs,
Je te les recommande; à toi seul je confie
Le soin de dérober leur jeunesse aux méchans.

Qu'ils retrouvent en toi l'amitié paternelle,
Afin que le Seigneur te protége toujours;
Et ne leur sois jamais un tuteur infidèle,
Car tu vois, notre vie est de bien peu de jours.

Ami! dit à son tour la mère infortunée,
Comme un ange du ciel vous veillerez sur eux.
Et, dans ce doux espoir, déjà plus résignée,
La mourante en pleurant les embrassa tous deux.

Ah! répondit le frère, en quittant cette vie,
Épargnez-vous du moins des chagrins superflus.
Vos enfans sont les miens; que le ciel me châtie
Si je leur fais du mal quand vous ne serez plus!

Digitized by Google

A peine eut des époux sonné la dernière heure,
Qu'à ces pauvres enfans, doux objets de pitié,
Il donna sa maison pour nouvelle demeure,
Et leur montra d'abord une tendre amitié.

L'un et l'autre, aux vertus formés par la nature,
Laissaient voir un bon cœur, même au sein de leurs jeux.
Souvent le rouge-gorge au temps de la froidure,
Languissant, dut la vie à leurs soins généreux.

Mais l'avare tuteur, convoitant leurs richesses,
Osa bientôt former des projets inhumains.
Bientôt, à force d'or, à force de promesses,
Le perfide contre eux arma deux assassins.

Un soir, à son épouse il dit d'un air tranquille,
Qu'à la pointe du jour, conduits par des amis,
Les jeunes orphelins se rendraient à la ville,
Où lui-même autrefois fit élever ses fils.

Les deux pauvres enfans, remplis d'impatience,
Partirent tout joyeux de se voir à cheval;
Et près de leurs bourreaux, qui marchaient en silence,
Ils babillaient sans crainte et sans penser à mal.

Leur naïf entretien, leur gaîté, leur folie,
De l'un de ces brigands attendrirent le cœur;
Mais l'autre n'aspirait qu'à leur ôter la vie,
Dans l'espoir des trésors promis par le tuteur.

Digitized by Google

Comme il allait frapper, le moins impitoyable
Accourt, se précipite au-devant de ses coups,
Et d'une prompte mort punit ce misérable,
Tandis que les enfans tremblaient à ses genoux.

Puis, les menant tous deux au fond d'un bois sauvage,
Et pour les égarer suivant de longs détours,
Attendez-moi, dit-il : au plus prochain village,
Enfans, je vais pour vous réclamer du secours

Des noms les plus touchans alors chacun le nomme :
Chacun s'alarme et pleure en le voyant partir.
Mais, hélas! jamais plus ils ne revirent l'homme
Qui leur avait promis de bientôt revenir.

En se donnant la main tout le jour ils errèrent,
Cherchant sur les buissons de quoi tromper leur faim ;
Et lorsque vint la nuit, tremblans, ils s'arrêtèrent,
Poussant de faibles cris et demandant du pain.

Mais le vent se joua de leur plainte innocente.
Couchés l'un près de l'autre, immobiles, glacés,
Ils moururent enfin à l'aurore naissante,
Comme deux passereaux que leur mère a laissés.

On ignora long-temps leur funeste aventure ;
Le rouge-gorge seul, cherchant ses bienfaiteurs,
Les aperçut tous deux privés de sépulture,
Et, triste, les couvrit de feuilles et de fleurs.

Digitized by Google

Bientôt le ciel punit ce tuteur exécrable;
Des fantômes affreux hantèrent sa maison.
Messagère de mort, dans les champs du coupable,
La foudre tous les ans dévora la moisson.

Pour lui plus de bonheur : en de gras pâturages
Il vit périr la fleur d'un immense troupeau;
Et ses deux fils, partis pour de lointains rivages,
Au sein des vastes mers trouvèrent leur tombeau.

Lui-même enfin, maudit de toute la nature,
Privé de biens, d'honneur, ainsi que d'héritiers,
Mourut, plein de remords, dans la prison obscure
Où l'avaient enfermé d'avides créanciers.

Pour le vil scélérat, dont le lâche artifice
Avait trop bien servi de coupables desseins,
Souillé d'un nouveau crime et conduit au supplice,
Il avoua la mort des pauvres orphelins.

Ainsi tous les forfaits reçurent leur salaire!
Vous donc, méchans tuteurs d'enfans naïfs et doux,
Gardez-vous d'oublier qu'un Dieu leur sert de père,
Et de ce Dieu vengeur redoutez le courroux.

M. Edmond Géraud.

Digitized by Google

LA MISÈRE.

La vue de la misère cause différentes sensations chez les hommes. Les grands, c'est-à-dire les riches, ne la voient qu'avec un dégoût extrême; il ne faut attendre d'eux qu'une pitié insolente, que des dons, des politesses mille fois pires que des insultes.

Le marchand, si vous entrez dans son comptoir, ramassera précipitamment l'argent qui se trouve à terre; cette âme de boue confond le malheureux et le malhonnête homme.

Quant au peuple, il vous traite selon son génie. L'infortuné rencontre en Allemagne la vraie hospitalité; en Italie la bassesse, mais quelquefois des éclairs de sensibilité et de délicatesse; en Espagne la morgue et la lâcheté, parfois aussi de la noblesse. Le peuple français, malgré sa barbarie, lorsqu'il s'assemble en masse, est le plus charitable, le plus sensible de tous envers le misérable, parce qu'il est sans contredit le moins avide d'or. Le désintéressement est une qualité que mes compatriotes possèdent éminem-

Digitized by Google

ment au-dessus des autres nations de l'Europe. L'argent n'est rien pour eux, pourvu qu'ils aient exactement la vie. En Hollande, le malheureux ne trouve que brutalité; en Angleterre, le peuple méprise souverainement l'infortune : mais autant les individus qui la composent sont avides d'argent, autant ils sont généreux pris en corps. Au fait, je ne connais pas deux nations plus antipathiques de génie, de mœurs, de vices et de vertus, que les Anglais et les Français, avec cette différence que les Anglais reconnaissent généreusement plusieurs qualités dans les Français, tandis que ceux-ci refusent toutes vertus aux autres.

M. le vicomte de CHATEAUBRIAND.

Digitized by Google

MÉDITATION.

A ELVIRE.

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cinthie aux rochers de Tibur;
Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure,
Et Ferrare au siècle futur
Murmurera toujours celui d'Éléonore.
Heureuse la beauté que le poète adore!
Heureux le nom qu'il a chanté!
Toi qu'en secret son culte honore,
Tu peux, tu peux mourir. Dans la postérité
Il lègue à ce qu'il aime une éternelle vie,
Et l'amante et l'amant, sur l'aile du génie,
Montent d'un vol égal à l'immortalité!
Ah! si mon frêle esquif, battu par la tempête,
Grâce à des vents plus doux, pouvait surgir au port;
Si des soleils plus beaux se levaient sur ma tête;
Si les pleurs d'une amante, attendrissant le sort,
Écartaient de mon front les ombres de la mort,
Peut-être.... oui, pardonne, ô maître de la lyre!
Peut-être j'oserais, et que n'ose un amant?
Égaler mon audace à l'amour qui m'inspire,
Et, dans des chants rivaux célébrant mon délire,

Digitized by Google

De notre amour aussi laisser un monument!
Ainsi le voyageur qui dans son court passage
Se repose un moment à l'abri du vallon,
Sur l'arbre hospitalier dont il goûta l'ombrage,
Avant que de partir, aime à graver son nom!

Vois-tu comme tout change ou meurt dans la nature?
La terre perd ses fruits, les forêts leur parure;
Le fleuve perd son onde au vaste sein des mers;
Par un souffle des vents la prairie est fanée,
Et le char de l'automne, au penchant de l'année,
Roule déjà, poussé par la main des hivers!
Comme un géant armé d'un glaive inévitable,
Atteignant au hasard tous les êtres divers,
Le temps avec la mort, d'un vol infatigable,
Renouvelle en fuyant ce mobile univers;
Dans l'éternel oubli tombe ce qu'il moissonne:
Tel un rapide été voit tomber sa couronne
Dans la corbeille des glaneurs;
Tel un pampre jauni voit la féconde automne
Livrer ses fruits dorés au char des vendangeurs.
Vous tomberez ainsi, courtes fleurs de la vie,
Jeunesse, amour, plaisir, fugitive beauté!
Beauté, présent d'un jour que le ciel nous envie,
Ainsi vous tomberez, si la main du génie
Ne vous rend l'immortalité!

Vois d'un œil de pitié la vulgaire jeunesse,
Brillante de beauté, s'enivrant de plaisir!

Digitized by Google

Quand elle aura tari sa coupe enchanteresse,
Que restera-t-il d'elle? à peine un souvenir :
Le tombeau qui l'attend l'engloutit tout entière,
Un silence éternel succède à ses amours;
Mais les siècles auront passé sur ta poussière,
Elvire, et tu vivras toujours!

M. Alph. de LAMARTINE.

Digitized by Google

LE HULAN,

CHANT ÉLÉGIAQUE, IMITÉ DU POLONAIS.

« Ce n'est pas la prière du matin que l'airain de nos temples rappelle aux cœurs religieux. Il annonce l'entrée d'un injurieux vainqueur dans la patrie des Jagellons.

» Viens, ô mon coursier fidèle, nourri comme moi dans l'Ukraine ! celui qui, du milieu des plus sanglantes mêlées, sut me dérober à la mort, doit aujourd'hui me soustraire à l'ignominie.

» Pour la première fois, tu vas porter un maître désarmé, car j'ai refusé de souiller ma lance des couleurs étrangères. Pour la première fois, tu vas éviter l'ennemi, car il ne vient plus pour combattre. »

Ainsi disait le Hulan ; et, dans sa course précipitée, il avait déjà vu décroître les remparts impuissans de Praga. Il y jette un dernier re-

Digitized by Google

gard. Partout flotte le drapeau du Moscovite; partout a disparu l'aigle blanche du Polonais; partout ?..... Non ! regardez au casque du hulan.

Voyez aussi, sur sa poitrine, cette croix de fer, la seule que Kosciusko n'a point dédaignée. Elle est le prix unique de vingt blessures, dont il cache, sous un vêtement grossier, les cicatrices profondes. Hélas ! devait-elle sentir sitôt les derniers mouvemens d'un cœur qui n'a jamais battu que pour la gloire et pour la liberté !

Oh ! que n'as-tu suivi le chemin de Modlin. Moins fréquenté, il convenait mieux à ta douleur. Nous n'aurions pas à te pleurer. Vois ces tourbillons de poussière ! Ils s'épaississent, se rapprochent, c'est l'étranger !.... et l'on ne peut te conseiller de fuir.

C'était en effet l'étranger. Ses nombreux escadrons inondaient la plaine. Le hulan, sans armes, les affronta de ses regards. Les braves passèrent en respectant son désespoir : il tomba donc sous les coups des plus lâches.

Son corps fut jeté au fleuve voisin. Le lende-

Digitized by Google

main, dès l'aube du jour, des amis, instruits de son sort déplorable, l'y cherchèrent avec une pieuse ardeur ; mais, dans la nuit, le fleuve avait suivi son cours vers la Baltique.

M. L. Th. Pélicier.

Digitized by Google

LA BATAILLE DE DENAIN.

ODE.

Dulce et decorum est pro patria mori.
HOR.

Vous qui triomphez de vos frères,
Mortels, montrez-vous généreux;
N'insultez pas à leurs misères,
Et tremblez plutôt d'être heureux.
Songez qu'il suffit d'un outrage
Pour rendre un reste de courage
A l'orgueil qui vit dans leurs cœurs;
Souvent le lion se relève
Terrible, au dernier coup du glaive,
Et vient terrasser ses vainqueurs.

Pourquoi, monarques de la terre,
Pourquoi ces nombreux étendards?
Pourquoi cet appareil de guerre,
Et ces coursiers traînant des chars?
Où vont, à travers la poussière,
Au bruit d'une marche guerrière,
Ces bataillons audacieux,
Pareils aux troupeaux dans les plaines,

Digitized by Google

Qui, venant des terres lointaines,
Chassent les sables jusqu'aux cieux ?

Ils ont dit dans leur espérance :
Punissons d'orgueilleux succès.
Rendons à la superbe France
Les maux que ses fils nous ont faits.
Déjà leurs phalanges sont prêtes
A venger sur nous ces conquêtes
Dont ils gardent le souvenir ;
Prompts à commettre en leur victoire
Ces mêmes crimes de la gloire
Que le ciel leur donne à punir.

Que fera donc ce vieux monarque
Qui règne au trône des Français,
Et qui, menacé par la parque,
L'est plus encore par leurs succès ?
La faim dévaste ses provinces,
Le trépas a frappé ses princes
Au sein des peuples effrayés.
Faudra-t-il donc qu'il s'humilie,
Et qu'en sa vieillesse il supplie
Ceux qu'il vit jadis à ses pieds ?

Hochstedt en ses marais célèbres
Avait vu périr nos soldats ;
Ramillie en ses champs funèbres
Les voit se rendre sans combats ;

Digitized by Google

En vain, respirant la vengeance,
Villars à Malplaquet s'avance ;
Nos jours de gloire n'étaient plus,
Et nos soldats, pleurant de rage,
Dans cette plaine de carnage
Enterraient leurs drapeaux vaincus.

Respectons le destin terrible
D'un roi qui prie en s'abaissant ;
Dieu seul, mortels, est invincible,
Ce Dieu qui seul est tout-puissant.
Il est beau, quand le sort nous dompte,
De savoir accepter la honte,
Pour sauver un peuple abattu.
Avoir vaincu, c'était la gloire ;
Mais savoir céder la victoire,
Mortels, c'est plus, c'est la vertu !

Mais l'étranger plein d'arrogance,
Croyant à des succès certains,
Oubliait, dans son insolence,
L'instabilité des destins.
Il n'accordait à nos prières
Qu'une de ces paix meurtrières,
Honte et ruine des états.
Et dans cet accord téméraire
Louis trouvait toujours la guerre,
Et l'honneur ne s'y trouvait pas.

Digitized by Google

« Partez, Villars ! allez combattre,
Et, s'il le faut, allez mourir !
Nous, si le ciel veut nous abattre,
Sur vos pas nous irons périr.
Oui, si le sort vous est rebelle,
Moi-même, à mon peuple fidèle,
Je veux annoncer leurs projets,
Afin qu'à m'a voix tout s'assemble,
Et que du moins tombent ensemble
Le roi, le trône et les sujets.

O vous que la France contemple
Comme ses maîtres glorieux,
Rois, que ce mémorable exemple
Soit toujours présent à vos yeux !
Quelque danger qui les menace,
Les Français peuvent sans audace
Ne point abaisser leurs drapeaux.
O nos Rois, acceptez la guerre,
Vous frapperez du pied la terre,
Il en sortira des héros !

Pourtant l'armée imprévoyante
De ces vainqueurs audacieux,
Dormait dans sa joie imprudente
Sous ses drapeaux victorieux.
Oubliant que, dans sa colère,
Le ciel, ou propice ou sévère,

Digitized by Google

Fait seul les combats malheureux,
Les insensés, dans leur démence,
Méprisaient ces fils de la France,
Qu'ils supposaient vaincus par eux.

Soudain les trompettes sonnantes
Ont retenti de toutes parts,
Et par cent bouches foudroyantes
Leur camp voit battre ses remparts;
Bientôt à travers la fumée
S'avance à grands pas notre armée,
En poussant des cris de courroux.
Français! voici le jour de gloire!
Osons essayer la victoire,
Marchons; et leur camp est à nous!

Albemarle, qui s'épouvante
Au sein de ses murs foudroyés,
Ranime en vain l'ardeur tremblante
De ses bataillons effrayés.
Partout Villars, dans la tempête,
Calme et terrible à notre tête,
Dirige avec art le danger.
Tremblez, Germains! il faut se rendre.
Vaincus, cessez de vous défendre,
C'est au salut qu'il faut songer!

En vain Eugène plein de rage
Accourt pour sauver ses soldats;

Digitized by Google

En vain il tente le passage
Du fleuve ouvert devant ses pas.
Il voit, enchaîné sur les rives,
Se rendre ses troupes craintives
Que nul art ne peut protéger,
Et remporte dans sa retraite
L'affront d'avoir vu leur défaite,
Sans pouvoir même la venger.

Tout demeure en notre puissance,
Armes, chefs, soldats et drapeaux;
Nous retrouvons cette espérance
Qui parmi nous fait les héros.
Bientôt nos villes prisonnières
Relèvent leurs blanches bannières,
Libres enfin par ce succès.
Et les sauveurs de nos murailles,
Vainqueurs sur le champ des batailles,
S'arrêtent en criant : La paix!

Au bruit de ce coup de tonnerre,
Qui jusqu'à Vienne a retenti;
Le monde étonné considère
Le roi qu'il crut anéanti.
Louis, content de sa vengeance,
Consulte les maux de la France,
Sans chercher de succès plus grands;
Et, redevenu formidable,

Digitized by Google

Il signe une paix honorable
Conquise sur les conquérans.

Honneur à toi, monarque illustre,
Qui, par un titre glorieux,
Sus ajouter un nouveau lustre
Au noble nom de tes aïeux.
La postérité qui t'admire,
Aux jours brillans de ton empire,
Fixera long-temps ses regards,
Car toute grandeur te fut chère,
Et sous les lauriers de la guerre
Tu fis croître ceux des beaux-arts.

Qu'importe qu'aujourd'hui l'envie,
T'accusant de vaines hauteurs,
Cherche à flétrir ta noble vie
Par ses cris calomniateurs !
La calomnie et les outrages
Sont les plus nobles témoignages
Qu'un héros conquiert ici-bas.
Sur la terre où le ciel l'exile,
Sa tâche serait trop facile
Si les mortels n'étaient ingrats.

Aristide était grand peut-être,
Il fut puni de ses vertus ;
On vit Socrate comparaître
Devant les bourreaux d'Anitus.

Digitized by Google

Quand lui-même, un Dieu tutélaire
Voulut descendre sur la terre
Pour sauver un monde orgueilleux,
Pour prix de ses leçons divines,
C'est le front couronné d'épines
Qu'il fut renvoyé dans les cieux.

M. Eugène Hugo.

Digitized by Google

LE CIMETIÈRE DE LUBEN.

Et moi aussi j'ai voyagé aux terres lointaines, et dans les temps orageux le toit paternel n'a pas toujours abrité ma tête. Dans les gorges brûlantes des montagnes de Léon, j'ai regretté ce vent qui fait si doucement frissonner les flots de la Loire, et sur les rives du Niéper, j'ai imploré ce soleil de France qui pouvait seul ranimer mes membres glacés.

J'écrirai quelque jour ma vie féconde en traverses, les erreurs de ma jeunesse et de mes vaines amours. Je veux à l'avance vous conter ma promenade au cimetière de Luben.

Près des limites de la ville, sur le chemin qui conduit à Lieberose, s'élève un temple catholique à l'entrée d'une riante vallée.

C'était le soir. J'y dirigeai ma course solitaire. J'aperçus à ma gauche un berceau chargé de fleurs: un ruisseau d'eau vive en embrassait les contours. J'approchai. Ce berceau, ces arbustes

Digitized by Google

aux rameaux verts et nombreux, ces fleurs qui ne donnaient que des pensées de jeunesse, de vie et d'amour, recélaient sous leur ombre et dans leurs parfums une pierre tumulaire, présentant pour unique inscription les mots de *Ludovic* et de *Suicide* tracés en caractères gothiques. En jetant vers la source du ruisseau des yeux désenchantés, mes regards rencontrèrent ceux d'une jeune fille, qui, tandis que plusieurs agneaux paissaient à l'entour d'elle, assise près d'une tombe à demi-rompue, balançait négligemment ses pieds nus sur la surface de l'onde. Alors seulement je vis que le tombeau de Ludovic n'était point le seul que renfermât cette enceinte.

J'appelai la bergère; son corset était paré d'une rose et d'un souci fraîchement détachés du berceau. Ludovic vous était-il connu, bergère?—Non, dit-elle, ma naissance date du jour même de sa mort, mais je sais la complainte qu'a inspirée sa triste fin à un étudiant de Weymar, et, s'il vous plaît, je la chanterai. J'acceptai, et la bergère chanta en s'attendrissant par degré.

« O Ludovic! naguère encore l'orgueil et les

Digitized by Google

délices du Tyrol, qui t'inspira de quiter le rocher natal? N'avais-tu pas un vieux père à qui ta main dût fermer les yeux ? Et les anciens de ton hameau ignoraient-ils que l'air des villes est mortel à l'enfant des montagnes ?

» Lorsque Ludovic apparut dans Luben, beau comme la première aurore du printemps, toutes nos vierges devinrent rêveuses ; et parmi tant de rivales de grâces et de jeunesse, Ludovic ne put remarquer que Jenny.

» Le cœur du vrai montagnard n'aime qu'une fois et à jamais. S'il est sans espérance, cet amour lui donne la mort.... Et Jenny devait à quelques jours de là s'unir à son Dieu par des liens indissolubles.

» La fiancée du Seigneur est devenue son épouse. Le serment nuptial a retenti dans le sacré sanctuaire ; tout à coup un homme chancelle, il tombe, un poignard est fixé dans son sein, et son sang a rougi les degrés de l'autel.

» Jenny s'élance et reconnaît Ludovic. Elle saisit sa main défaillante qui se ranime pour serrer la sienne. C'est tout ce que je voulais, dit le

Digitized by Google

suicide. — Ludovic ! s'écrie la vierge éplorée... Ludovic ne l'entendait plus. »

La bergère s'arrêta et me montra du doigt la tombe de Jenny. Comme celle du Tyrolien, elle avait été creusée le jour de la naissance de la jeune chanteuse.

M. L. Th. Pélicier.

Digitized by Google

LA BERCEUSE.

NOCTURNE.

Dormez, dormez ; je veillerai sans cesse,
Jeunes amis, vous, mes seules amours !
Votre bonheur sera mon allégresse ;
Vos jours heureux seront mes plus beaux jours !
Dormez.

Dormez en paix sous les yeux d'une mère !
Moi, loin de vous, j'écarterai le bruit.
Je vois déjà baisser votre paupière . . ,
Dormez, enfans ; il est tard . . . il est nuit . . . .
Dormez.

Dormez, dormez ! près de votre berceuse,
Ne craignez rien. Pendant votre sommeil
Ma voix pour vous sera silencieuse ;
Vous trouverez mes chansons au réveil . . . .
Dormez.

E. Baratteau.

Digitized by Google

LES BALANCES.

CONTE MOGOL.

Le sultan Ekber avait succédé à son père le pacifique Humaïoun, septième descendant du grand Timur-Beg. Arrivé au trône, le jeune sultan oublia les sages conseils que lui avait donnés son père mourant. Il remplit son sérail de femmes persanes et tartares, et se livra à toutes les voluptés : de jeunes Omras remplacèrent les vieux ministres d'Humaïoun, et ces favoris firent asseoir tous les vices sur le même trône où avaient siégé toutes les vertus.

Cependant, en avançant en âge, le dégoût des plaisirs se fit sentir dans l'âme du sultan. Il chercha dans la guerre un moyen d'en remplir le vide. Les malheureux Indiens, échappés à la famine et à la peste qui, sous un gouvernement tyrannique, avaient ravagé le Mogol, furent traînés sur les champs de bataille. Ekber fut heureux dans toutes ses injustes entreprises. Un

Digitized by Google

poète gagé le nomma *fils de la victoire;* les peuples l'appelèrent *fils des fléaux;* car le nombre de ses crimes avait surpassé le nombre même de ceux commis en son nom. Il descendait quelquefois du tribunal, où il avait siégé comme juge, et pour délassement, sa main prenait la hache du bourreau.

Ekber cependant n'était pas né méchant : l'enivrement du pouvoir et les perfides conseils de ses favoris avaient seuls corrompu son cœur; et en vieillissant, le crime, qui n'était autrefois en lui qu'une habitude, était devenu un besoin pour la faiblesse exaltée de son âme.

Il avait quitté la riante Dehli et transféré le siége impérial dans la ville d'Agra, où devait être fêté l'anniversaire de sa cinquantième année. Le jour arrivé, dès le lever du soleil, les *Rasbonts* parcoururent la ville en sonnant de la trompette, pour annoncer au peuple la solennité du jour : chaque Indien, Banian, Parsis, Mahométan ou idolâtre se courba vers la terre et demanda à son Dieu de longues années et d'heureux succès pour le sultan Ekber. Quand le milieu du jour fut arrivé, les portes du palais impérial furent ouvertes : le peuple

Digitized by Google

entra dans l'amkas, et se plaça à genou sous les galeries qui entourent cette cour, destinée aux audiences que le monarque accorde à ses sujets. Ekber était sur son trône, entouré de ses fils et de plusieurs eunuques : les uns, armés de longues queues de paon, avaient le soin de chasser les mouches; d'autres agitaient l'air avec de grands éventails, pour conserver autour de l'empereur une fraîcheur salutaire. Quelques-uns debout, immobiles, les bras croisés sur la poitrine, attendaient ses ordres. Au pied du trône, on voyait assis, sur un divan entouré d'un balustre d'argent, les Omras, les Rajas et les envoyés des provinces, tous les yeux baissés et les mains jointes sur la poitrine. Plus loin, dans la même attitude et avec le même respect, se tenaient les mansebdars et les chefs des troupes, ainsi que les envoyés des princes tributaires.

Devant l'empereur, une balance, dont les plateaux d'or étaient attachés avec des cordes de soie, se trouvait suspendue à trois piliers d'argent massif; Ekber s'y plaça, le plus grand silence se fit dans l'assemblée, et l'on commença à peser le sultan; quand le plus ancien des officiers de l'empire annonça à voix haute, au peu-

Digitized by Google

ple, que le divin Ekber pesait un demi-lak de roupies de plus que l'année précédente, de bruyantes acclamations firent retentir la place. L'empereur se replaça sur son trône, et chacun fut admis successivement à l'honneur obligé de lui présenter un tribut. Le riche Omra offrait des pierreries, le Raja de riches armures, le Mansebdar, des étoffes d'or et d'argent; les envoyés des provinces, des lingots de métaux précieux; ceux des villes, de l'or monnoyé. Le commerçant apportait des produits de son commerce; le laboureur, les fruits de la terre. Tout était reçu par les officiers du palais. Ekber fit ensuite ses largesses; les Omras reçurent des boules d'or; les Mansebdars, des boules d'argent; et le peuple, des boules de cuivre. La cérémonie finit au coucher du soleil. L'empereur rentra dans son palais, et les rues de la ville furent aussitôt illuminées avec des verres à couleurs variées et brillantes.

Ekber, fatigué, s'était couché, satisfait des nouvelles richesses qu'il venait d'acquérir. L'eunuque qui était de garde au pied de son lit l'entendit d'abord dormir paisiblement : bientôt son sommeil devint agité, et des paroles sans

Digitized by Google

suite et sans signification s'échappèrent de ses lèvres. Il se réveilla les yeux égarés, la barbe et les cheveux en désordre. « Qu'on aille cher-
» cher ce fakir savant dans l'art d'expliquer les
» songes ; qu'il vienne de suite ! » s'écria-t-il.

On obéit. Le fakir vénérable fut amené devant lui. Arraché à son premier sommeil, traîné par des soldats, au milieu de la nuit, et introduit dans ce palais, que le peuple ne regardait qu'avec crainte, le vieillard, faible et cassé par l'âge, ne tremblait point. Ses yeux, fixés sur les yeux du tyran, semblaient y chercher le motif de l'ordre qu'il avait reçu. Ekber tenait ses regards baissés devant les yeux interrogateurs du vieillard; il passa sa main sur son front, comme pour rappeler un souvenir confus qui s'éloignait, et s'adressant au fakir, debout en sa présence, il lui dit :

« Écoute, vieillard : — Je dormais : une
» voix prononça mon nom. Mon âme répondit :
» *me voilà !* et quittant son corps, elle s'élança
» dans un espace sans limites. Des tourbillons
» roulèrent pendant long-temps autour de moi ;
» les soleils, les étoiles, les comètes parais-
» saient tomber, comme une pluie enflammée ;

Digitized by Google

» ils tombaient et je m'élevais. Enfin parut un être
» immense et dont mes yeux ne purent d'un coup
» d'œil mesurer toute l'immensité. Sa voix avait
» un son tel que je n'en ai jamais entendu. Elle
» semblait ne frapper mon oreille que comme la
» voix basse et tranquille d'un esclave qui supplie,
» ou d'un visir qui conseille, et cependant elle se
» faisait entendre au milieu du fracas des machi
» nes universelles. Le bruit des soleils et des corps
» célestes, ce bruit épouvantable, paraissait un
» silence profond pendant que cette voix parlait.
» —*Ekber, approche !* dit-elle. — Mon âme s'a-
» vança en tremblant. Des balances d'or étaient
» attachées à la voûte du ciel. Sur un des plateaux,
» s'élevait un amas de poids énormes. Une main
» inconnue me saisit, m'enlève et me laisse retom-
» ber sur l'autre plateau. Je rebondis avec un bruit
» sonore, comme ces boules de cuivre, creuses et
» élastiques, que j'ai fait distribuer hier à mes su-
» jets. Cependant mon poids, en apparence si lé-
» ger, souleva le plateau opposé; j'aperçus auprès
» de moi un enfant ailé dont le sourire doux et le
» regard pur pénétrèrent mon cœur d'une joie in-
» connue. Son faible pied, appuyé sur le bord du
» plateau, retenait seul le poids énorme que j'al-

Digitized by Google

» lais entraîner : je voyais cependant les poids,
» transformés en monstres à figures hideuses et
» variées, s'agiter avec rage et chercher à détacher
» l'intrépide enfant. — *C'est bien!* dit la voix avec
» un son terrible et qui retentit encore à mon
» oreille, *un de plus suffirait.* Alors l'enfant me
» jeta un regard plein de tristesse, les monstres
» grincèrent les dents avec un rire infernal, et la
» voix murmura : *Souviens-toi de ce que tu as vu.*
» — Je poussai un cri, je m'éveillai. J'étais dans
» mon lit, au milieu de mon palais, et l'eunuque
» chargé de garder ma personne sacrée attisait le
» feu de la cassolette remplie d'encens. Je t'ai fait
» appeler : explique-moi ce que signifie ce songe
» singulier. »

Le fakir avait écouté Ekber avec attention : il était vieux, sans père et sans enfans, il n'avait plus rien à craindre, il n'avait plus rien à espérer. Il répondit ainsi au sultan, en lui offrant le cimeterre nu qui était posé sur un sofa voisin.

« Prends cette arme, écoute, et quand j'aurai
» parlé, fais tomber ma tête à tes pieds si mes
» paroles t'ont déplu, car je vais te parler comme
» jamais on ne t'a parlé, je vais te dire la vérité.
» Attends seulement que je me taise, et ne m'inter-

Digitized by Google

» romps point. Gloire à Dieu et à Mohammed
» son prophète !

» Ekber, fils du sage Humaïoun, père de
» ses sujets, tu es devenu leur tyran et leur
» bourreau. Tes crimes ont allumé la colère de
» Dieu..... Ne m'interromps point, écoute jus-
» qu'au bout..... Tu n'as fait qu'une bonne ac-
» tion dans ta vie, et ce fut hier, sans le savoir.
» J'étais dans la cour de ton palais. Un porc,
» animal immonde, attaché par un pied trop
» loin de son auge, faisait de vains efforts pour
» y manger : tu passas, tu le vis, et avec ton
» pied royal tu ne dédaignas pas d'approcher la
» nourriture de l'animal affamé. Ekber, la ba-
» lance est celle de la justice divine, ces poids
» énormes sont tes crimes, l'enfant dont le pied
» retient la masse fatale, c'est la bonne action
» que tu as faite. Pense aux paroles de ta cons-
» cience, *un de plus!* et tes crimes l'empor-
» teront. J'ai dit. »

Ekber, furieux, saisissait le cimeterre, et al-
lait frapper le fakir. Celui-ci le regarda avec
tranquillité, et répéta seulement, en offrant sa
tête à son maître : *Un de plus!* Ces mots arrêtè-
rent la fureur du tyran. « Vieillard, dit-il, tu
» peux te retirer. » Le fakir sortit.

Digitized by Google

Ekber se recoucha; mais il ne dormit point. Il se fit dans ses idées une révolution complète : car il n'avait jamais distingué le bien et le mal comme les autres hommes. Le bien, c'était sa volonté; le mal c'était la résistance qu'on y opposait.

Le changement opéré dans le caractère du sultan opéra un changement dans le gouvernement de son empire. Le Mogol redevint ce qu'il avait été, heureux et puissant tout à la fois. Ekber, le *fils des fléaux*, obtint le nom de *père du peuple*, et ce nom glorieux, donné par des sujets fidèles, fut répété par des poètes indépendans.

Le fakir ne reparut point dans la cité des palmiers, et les habitans de Dehli, qui savaient que l'empire devait à sa sagesse le gouvernement juste et paternel d'Ekber, le cherchèrent vainement pour lui en témoigner leur reconnaissance. Quel était ce sage? C'est ce qu'on ignore. Le Banian a dit que Brahma prit un corps mortel pour accomplir cette œuvre glorieuse. Le Parsis raconta qu'Oromase ne dédaigna point d'instruire ainsi le sultan par ses divins conseils. Le Mahométan affirma que le fakir n'était autre qu'Ali, le parent et l'ami de Mohammed : — chacun d'eux n'en rendit grâce qu'à son Dieu.

A.

Digitized by Google

LE JEUNE GREC PAYEN.

ODE.

Déja l'Aurore aux mains vermeilles
Sème les roses du matin.
Esclave, à l'ombre de ces treilles
Dresse les apprêts du festin ;
Et que ces flacons délectables
Qui doivent bientôt sur nos tables
Braver les chaleurs de l'été,
Rafraîchis par des eaux limpides,
M'apportent dans leurs flancs humides
Le délire et la volupté.

C'est ainsi qu'une aimable ivresse
Loin de moi chasse la douleur.
De mes jours la mort est maîtresse :
Je suis maître de mon bonheur.
Quand l'aveugle Destin l'outrage,
Amis, le véritable sage
S'enveloppe de sa vertu ;
Dédaignant la plainte importune,
Il rit, et boit à la Fortune
Qui croyait l'avoir abattu.

Digitized by Google

Des beaux arbres qui m'ont vu naître
Les cyprès doivent seuls un jour,
Derniers compagnons de leur maître,
Le suivre à son dernier séjour.
Mais que parfois la vigne encore
Sur nos fronts que son jus colore
Courbe ses fortunés berceaux,
Avant que le cyprès fidèle
Balance son ombre éternelle
Sur le marbre de nos tombeaux!

O Naïs! par la Mort cruelle
Quand mon arrêt sera porté,
Approche, la douleur t'appelle
Où t'appelait la volupté :
Réponds à ma voix défaillante,
Soulève ma tête tremblante,
De ton souffle viens m'embraser;
Ah! que sur tes lèvres de flamme
Je puisse déposer mon âme,
Que j'expire dans un baiser!

Alors que ma froide paupière
Pressera mon œil à jamais,
O Naïs! pour faveur dernière,
Couronne-moi de myrtes frais.
Paré comme en un jour de fête,
Sur un bras inclinant ma tête,

Digitized by Google

Une coupe vide à la main,
J'offrirai la riante image
De ce convive heureux et sage
Qui sommeille après un festin.

Toi-même, à la clarté ravie,
Tu dois fermer tes yeux si beaux;
Mais un jour l'éternelle vie
Sortira du sein des tombeaux.
Comme deux époux de la veille
Qu'un tendre souvenir éveille
Aux premiers rayons du matin,
Surpris et charmés de renaître,
Ensemble nous verrons paraître
L'aurore d'un jour sans déclin.

M. Casimir Delavigne.

Digitized by Google

L'OMBRE D'ANACRÉON.

Air de la Sentinelle.

Un jeune Grec sourit à des tombeaux ;
Victoire ! il dit ; l'écho redit : Victoire !
O demi-dieux ! vous, nos premiers flambeaux,
Trompez le Styx, revoyez votre gloire.
Soudain, sous un ciel enchanté,
Une ombre apparaît et s'écrie :
« Doux enfant de la liberté, (*bis.*)
Le plaisir veut une patrie,
Une patrie.

O peuple Grec ! c'est moi dont les destins
Furent si doux chez tes aïeux si braves :
Quand ils chantaient l'amour dans leurs festins,
Anacréon en chassait les esclaves.
Jamais la tendre volupté
N'approcha d'une âme flétrie.
Doux enfant de la liberté, (*bis.*)
Le plaisir veut une patrie,
Une patrie.

» De l'aigle encor l'aile rase les cieux ;
Du rossignol les chants sont toujours tendres :

Digitized by Google

Toi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes dieux,
Qu'en as-tu fait? qu'as-tu fait de nos cendres?
Tes fêtes passent sans gaîté,
Sur une rive encor fleurie.
Doux enfant de la liberté, (*bis.*)
Le plaisir veut une patrie,
Une patrie.

» Déjà vainqueur, chante et vole au danger;
Brise tes fers, tu le peux, si tu l'oses.
Sur nos débris, quoi! le vil étranger
Dort enivré du parfum de tes roses!
Quoi! payer avec la beauté
Un tribut à la barbarie!
Doux enfant de la liberté, (*bis.*)
Le plaisir veut une patrie,
Une patrie.

» C'est trop rougir aux yeux du voyageur,
Qui d'Olympie évoque la mémoire.
Frappe, et ces bords, au gré d'un ciel vengeur,
Reverdiront d'abondance et de gloire.
Des tyrans le sang détesté
Réchauffe une terre appauvrie.
Doux enfant de la liberté, (*bis.*)
Le plaisir veut une patrie,
Une patrie.

Digitized by Google

A tes voisins n'emprunte que du fer ;
Tout peuple esclave est allié perfide.
Mars va t'armer des feux de Jupiter,
Cher à Vénus, son étoile te guide,
Bacchus, dieu toujours indompté,
Remplira ta coupe tarie.
Doux enfant de la liberté, (*bis.*)
Le plaisir veut une patrie,
Une patrie.

Il se rendort, le sage de Théos.
La Grèce enfin suspend ses funérailles.
Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos,
Ivres d'espoir, exhumez vos murailles !
Vos vierges même ont répété
Ces mots d'une voix attendrie :
Doux enfant de la liberté, (*bis.*)
Le plaisir veut une patrie,
Une patrie.

M. J. P. DE BÉRANGER.

Digitized by Google

NAPOLÉON BUONAPARTE.

On ne saurait trop le redire, la véritable société, c'est la société religieuse; il n'y en a point d'autre; car il ne peut exister de société qu'entre les êtres intelligens, et elle s'établit et se conserve par la soumission à une autorité qui s'exerce sur les esprits : et la révolution n'est autre chose que la rébellion contre cette autorité nécessaire, ou la destruction absolue de la société spirituelle. Aussi voit-on toujours et partout les révolutionnaires attaquer d'abord cette société, en attaquant l'Église catholique, le chef qui la gouverne, ses institutions, ses lois, ses ministres, sa doctrine; c'est l'unique point sur lequel ils n'aient jamais varié, le seul sur lequel ils soient tous d'accord. Ils savent bien qu'ils n'ont rien à craindre d'aucune autre Église, et que là où il n'existe point de pouvoir qui commande aux esprits, il n'y a de christianisme que le nom, de dogmes que les pensées de chacun, de lois que les intérêts, et de droit que la force.

Digitized by Google

Voilà pourquoi la révolution se montra si docile au joug de Buonaparte. Son despotisme ne l'effrayait pas; il confirmait au contraire ses maximes; il en était une dure, mais éclatante application; et ce Corse, venant au moment où la France toute sanglante et menacée de nouveaux désastres appelait de ses vœux l'ordre que les révolutionnaires avaient renversé, les servit réellement en contenant leur violence; il parut un bien au milieu de tant de maux, et il sauva la révolution en arrêtant ses fureurs.

Dieu, sans doute, avait ses desseins, et Buonaparte ressemblait trop peu aux autres hommes, pour qu'il n'eût pas été formé pour une destination particulière.

Cet homme allait toujours en avant les yeux fermés, et comme il détruisait en marchant, il ne laissait derrière lui que des abîmes. De là l'impossibité de revenir sur ses pas, de réparer des fautes ou des malheurs. A la guerre, il ne sut jamais faire une retraite; en politique, il ne sut pas même faire un campement.

Il n'y avait point de passé pour lui; il n'y avait que le présent, qu'il serrait entre ses bras de fer, comme pour étouffer l'avenir dans son

Digitized by Google

sein. Il craignait le temps : et, dans ses terreurs et son impatience, il voulait se passer de lui en tout ce qu'il entreprenait.

Né au milieu des tempêtes, il fit le calme, mais ce calme brûlant qui précède et annonce de plus grands orages.

Indifférent au bien et au mal, il accomplissait l'un sans joie et l'autre sans remords, comme un esclave exécute un ordre.

Il cherchait la monarchie, et il s'en approcha de plus près qu'on n'a fait depuis; mais la révolution, qui lui commandait en rampant au pied de son trône, l'empêcha toujours d'y arriver.

Il releva les autels qu'elle avait abattus; mais il ne vit dans l'autel qu'une pierre autour de laquelle il permettait au peuple de s'assembler. Il attaqua l'Église dans son chef; il voulut asservir le pouvoir spirituel ou l'anéantir. La révolution sentit qu'elle régnait encore, mais dans les décrets divins déjà son roi avait cessé de régner.

Sa mission, car il en avait une, sa mission remplie, il disparut : l'univers connaît sa fin. L'esprit qui le poussait s'était retiré : il ne restait pas même un homme. Ce je ne sais quoi de faible et d'ignoble, qu'on appelait encore l'empereur,

Digitized by Google

s'éteignit sur un rocher ; et la mort de ce soldat, à qui la révolution devait tant d'amour et l'Europe tant de vengeance, eut cela d'étrange qu'elle n'inspira ni pitié, ni joie, ni douleur.

Quand Buonaparte tomba, il y eut dans le monde un moment d'espéranee. L'Europe, qu'il étouffait sous le poids de son épée, respira. On crut que l'ordre allait renaître ; mais la révolution, appuyée sur les ruines du trône impérial, négocia d'abord, menaça bientôt, conspira toujours. Ménagée comme une puissance, elle obtint d'immenses concessions : elle fut admise partout, dans les institutions, les lois, les places. On ratifia ses actes, on légitima ses doctrines, et on la consacra tout entière en établissant l'athéïsme politique.

M. l'abbé F. de La Mennais.

Digitized by Google

LES DIEUX DU NORD.

Fragment du premier chant de *Charlemagne*, poëme épique inédit.

Il est non loin du pôle un climat désolé
Qui regrette trois mois le soleil exilé ;
Où trois mois le soleil revient, roi solitaire,
Rendre au ciel son azur et le jour à la terre.
Là se groupe un amas de rochers entassés
Qui du fardeau des cieux semblent toujours pressés :
D'un antre plein d'horreur l'ouverture profonde
Sans cesse y retentit du murmure de l'onde ;
L'Océan l'environne, et le flot blanchissant
Brise sous ces rochers son courroux impuissant.
D'un jour pâle et douteux la lumière tremblante
Se glisse et court frapper la voûte étincelante,
Qui, riche d'un cristal en gerbes arrondi,
Allume son éclat aux rayons du midi.
Pour soutenir le poids de cette voûte immense,
Le basalte noirâtre en colonnes s'élance,
Se sépare en arcade ou se joint en faisceaux.
Des prismes allongés sortent du sein des eaux ;

Digitized by Google

Du levant à l'aurore ils s'élèvent en foule,
Constamment assiégés par la vague qui roule :
On croit voir d'un palais, par le temps ruiné,
Les pilastres debout sur le flot mutiné.

Au fond de l'antre obscur brille un trône de glace
Dont l'hiver a durci l'inégale surface.
Le vieux géant du Nord sur ce trône est assis;
Ses yeux sont allumés sous d'horribles sourcils;
Son large front respire une audace inhumaine,
Son front tout sillonné par la foudre romaine,
Tout noirci par les feux qui l'ont cicatrisé,
Et qui, sujet du temps dont les doigts l'ont creusé,
Conserve, objet d'horreur, de tristesse et de crainte,
Du tonnerre et des ans l'ineffaçable empreinte.

La dépouille d'un ours, affreux dans sa grandeur,
Couvre de ses bras nus l'anguleuse rondeur;
Les longs flots argentés de sa barbe ondoyante
Surchargent de frimas sa poitrine effrayante,
Et ses cheveux blanchis, de glaçons hérissés,
Par le souffle des vents s'écartent dispersés.

Un souvenir flatteur rappelle à sa mémoire
Ces jours où l'univers tremblait devant sa gloire,
Jours de deuil et de pleurs, où l'aigle des Césars,
Jetant un cri perçant du haut de ses remparts,
Vaincu, laissa tomber le sceptre de la terre,
Et las de foudroyer, mourut sur son tonnerre.

Digitized by Google

Il regrette le temps où, courbé sous ses lois,
Devant lui frémissait tout un sénat de rois,
Où lui-même, bornant sa course vagabonde,
Vint s'asseoir tout sanglant sur le trône du monde.

Tout à coup du géant triste et silencieux,
Une vive clarté vient éblouir les yeux.
Sous un nuage d'or roulant dans l'étendue,
L'azur du firmament se dérobe à sa vue.
Ce nuage s'avance, et s'emparant des airs,
D'un jour mystérieux il remplit l'univers.
Il s'arrête : le ciel, que sa splendeur décore,
Peint la terre et les flots des couleurs de l'aurore :
Il s'ouvre, il reste ouvert; le redoutable Odin
Apparaît sur son char, une lance à la main :
Debout, guidant l'essor de deux coursiers rapides,
Il s'approche, écartant de ses lèvres livides
Un crâne ensanglanté, coupe affreuse, où la Mort
A versé l'hydromel, nectar des dieux du Nord.
Tyr agite en marchant un javelot fidèle,
Qui reconnaît la voix du Dieu qui le rappelle,
Retourne vers la main prompte à le diriger,
Siffle et court de nouveau dans le sang se plonger.
Près de lui Thor balance une énorme massue,
Que son bras vigoureux lève et tient suspendue;
Et Balder, le plus beau de tous les dieux du Nord,
Balder, en déployant la grâce de son port,

Digitized by Google

Incline un front charmant et laisse à l'aventure
Flotter en boucles d'or sa blonde chevelure :
Un arc d'argent se courbe et brille dans sa main ;
La flèche retentit dans son carquois d'airain.

Plus loin, toujours frappé d'une aveugle démence,
L'horrible loup Fenris ouvre sa gueule immense,
Qui pourrait à la fois toucher le front des airs
Et le dos écumant de la plaine des mers.
Il dévore en espoir, dans sa rage profonde,
Le soleil expirant sur les débris du monde.

Plus loin, rampe et se glisse en replis tortueux
L'affreux serpent d'Asgard, dragon impétueux,
Qui du couchant aux lieux où l'aurore commence,
S'élève, s'arrondit et forme un cercle immense.
Il l'élargit encore, et cet orbe mouvant,
Dont la voûte des cieux presse l'émail vivant,
Laisse voir dans son centre une tête hideuse
Qui s'allonge, en dardant sa langue venimeuse.

Jusqu'aux bords du nuage Odin s'est approché,
Vers le géant du Nord, sur sa lance penché :

« Témoin des longs succès d'un peuple qui t'outrage,
» Gomer, n'oserais-tu défendre ton ouvrage?
» Regarde devant toi ; Charlemagne, vainqueur,
» Va de Rome au tombeau relever la grandeur ;
» De ses fiers paladins la valeur le seconde,
» Et sa gloire est déjà l'étonnement du monde.

Digitized by Google

» En vain du peuple-roi tu mis l'orgueil aux fers ;
» Sous ta main vainement fléchit tout l'univers.
» L'univers te repousse ; une heureuse ignorance
» Tenait les nations sous notre dépendance,
» Et des arts corrupteurs éteignant le flambeau,
» Leur temple renversé devenait leur tombeau.
» Tout change : s'emparant de la terre usurpée,
» Ils vont régner partout ; et le droit de l'épée,
» Légitimant leur culte aux regards des mortels,
» Va condamner mes lois, mon culte et mes autels.
» Enfin d'un nouveau dieu la sacrilége image
» Des humains chaque jour me dérobe l'hommage ;
» Ce Dieu, prêt à frapper mon trône indépendant,
» De l'Orient sorti, règne sur l'Occident :
» Il attaque le Nord, et bientôt, vaine idole,
» Je partage l'exil des dieux du Capitole ;
» Oui, bientôt, poursuivi par de nouveaux revers,
» Le dieu du Nord ne sait où fuir dans l'univers.

» Gomer, tu peux parer le coup qui me menace :
» Des peuples et des rois cours réveiller l'audace ;
» Que les enfans du Nord s'assemblent ; que leurs bras
» Lèvent de toutes parts l'étendard des combats ;
» Le moment est venu de reprendre les armes,
» De porter au Midi le trouble et les alarmes,
» D'y fonder mes autels, surtout de ramener
» Les peuples sous le joug qui doit les enchaîner.

Digitized by Google

» C'est un sceptre de fer qui courbera leurs têtes.
» Le sang doit désormais cimenter nos conquêtes :
» Que la seule terreur règne sur les esprits ;
» Les arts sont dangereux, que les arts soient proscrits.
» Tout guerrier doit combattre, obéir et se taire ;
» L'art des guerriers consiste à subjuguer la terre.
» Plus de culte nouveau, plus de dieux étrangers ;
» Ces dieux présens sans doute au milieu des dangers,
» Jaloux de notre perte, ainsi que de leur gloire,
» Combattront pour l'honneur, l'empire et la victoire.
» Nous aussi, rois du Nord, nous marcherons contre eux;
» Et si ce n'est assez de nos bras généreux,
» J'irai, de Jupiter je briserai les chaînes,
» Oui, j'armerai de Mars les fureurs inhumaines ;
» Le dieu de Mahomet, s'unissant avec nous,
» Doit joindre à nos efforts sa haine et son courroux.
» Nous sortirons vainqueurs du péril où nous sommes,
» Et la ligue des dieux accablera les hommes.

» Mais les momens sont chers, pars, et souviens-toi bien
» Quel est mon vœu suprême et quel ordre est le mien.
» La guerre, encor la guerre, et toujours le carnage.
» Des peuples et des rois éternisons la rage ;
» Avec nos ennemis il n'est pas de traité,
» Dussions-nous dépeupler le monde ensanglanté,
» De morts et de mourans voir la terre couverte,
» Et rester seuls debout sur la terre déserte ! »

Digitized by Google

Il dit : le loup Fenris, monstre ennemi des Dieux,
De ses longs hurlemens épouvante les cieux ;
Et le serpent d'Asgard, gonflant son cou livide,
Siffle et vomit les flots d'une écume homicide ;
Le nuage s'ébranle, et se fermant soudain,
Emporté par les vents, fuit vers un ciel lointain.
On aperçoit encore, à travers ce nuage,
De tous les dieux du Nord une confuse image :
Des armes et des chars, des coursiers bondissans,
Des boucliers frappés de feux éblouissans.
Tout s'éloigne ; à travers la nue étincelante,
Fenris présente encor sa gueule menaçante,
Et le serpent d'Asgard semble rouler encor
Dans les flots lumineux de ce nuage d'or.

Du pôle boréal la lumière éclatante
Tient le monde effrayé dans une longue attente.

Feu J.-B. Barjaud *.

* Ce jeune poète, né à Montluçon, fut atteint à Leipsick d'un boulet de canon qui lui enleva les deux jambes ; il mourut sur le champ de bataille, étant à peine âgé de vingt-six ans. Doué d'une vive et brillante imagination, il promettait de se faire un nom dans les lettres. Les principaux ouvrages qu'il a publiés, sont un poëme d'*Homère* et quelques *Odes ;* il a laissé inachevé *Charlemagne*, dont nous avons extrait ce fragment. Cette épopée devait avoir vingt-huit chants, mais la mort arrêta le poète au vingtième.

Digitized by Google

SAINT-MICHEL.

FRAGMENT.

11 novembre 1820.

Au moment où la France reconnaissante mêle aux actions de grâces qu'elle doit à la Providence le souvenir de son ancien protecteur, de saint Michel, vainqueur des ténèbres et des démons ; du puissant archange qui a couvert de ses ailes célestes le berceau de notre duc de Bordeaux, et qui veille sur lui du milieu de ses phalanges sacrées; j'ai pensé qu'on ne dédaignerait pas de chercher dans une notice rapide les faits qui attestent la longue intercession de ce puissant tuteur de la monarchie, et la description du monument que la religion et les rois lui avaient élevé, sur le point le plus intéressant et peut-être le plus négligé de cette superbe France, qui est bien loin de connaître et d'apprécier toutes ses richesses. Voyageur obscur, mais religieux, au travers des ruines de la patrie, et attentif à cher-

Digitized by Google

cher partout l'abbaye antique et le château abandonné dont le temps sape les murailles, j'étais prosterné, quelques jours avant la naissance de cet enfant que le génie inspiré par le sentiment a surnommé *notre enfant à tous*; je priais sur les degrés de la chapelle du puissant prince des anges, à l'extrémité de la Normandie et de la Bretagne, entre Granville, Avranches, Dol et Pontorson, sur les grèves de l'Océan.

Dans cet endroit limitrophe entre deux illustres provinces et la mer immense, s'élève une pyramide de granit de cinq cents pieds de hauteur, sur un quart de lieu de circonférence. Les traditions du pays rapportent que cette montagne n'est qu'une lave énorme qui tomba dans la mer à une époque reculée des siècles. A une demi-lieue plus loin gît un long roc en forme de tombe, qui a conservé le nom de *tombe de Bélénus* *, parce que c'est là peut-être que les histoires religieuses de l'antiquité gauloise plaçaient la chute de cet usurpateur des régions de la lumière, que les druides nommaient *Bélénus*, les Grecs *Phaéton*, et les Latins *Lucifer*: noms

* Tumbeleine.

Digitized by Google

tout-à-fait analogues dans leur étymologie, puisqu'ils annoncent partout l'esprit qui a présidé au jour, dans l'absence de l'ange du soleil. Cette pyramide victorieuse, cette pierre foudroyée qui en est voisine, et qui porte encore des traces visibles d'une révolution accomplie hors de la terre, devaient nécessairement offrir de poétiques emblèmes à l'imagination mélancoliques des druides. La pyramide et le tombeau eurent leur consécration et leurs sacrifices, et les monumens les plus dignes de foi de cet âge incertain attestent que la pyramide sacrée, desservie par des prêtresses gauloises, compta parmi elles cette *Velleda* que la muse de M. de Châteaubriand a mieux immortalisée que l'histoire. Pourquoi le poète, né si près du mont Saint-Michel, sous ces délicieux ombrages de Combourg qui ont leur lac comme Mantoue, a-t-il transporté la vierge du soleil au milieu des sables des Venètes? C'était à lui qu'il appartenait de peindre le mont Saint-Michel, et de raconter les grandes catastrophes de ce sol unique sur la terre qui a conservé dans son existence présente le vague et les terreurs du passé : car le voyageur qui arrive au mont Saint-Michel est sur-

Digitized by Google

pris d'en toucher les bords ; il doute de pouvoir les quitter, et après de longues excursions, il s'étonne de le retrouver encore, au milieu de ce désert mouvant qui change tous les jours de forme.

Quand les lumières du christianisme eurent dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, les peuples embrassèrent la nouvelle croyance avec cette facilité qui résulte de la persuasion, et qu'aucune autre religion n'a trouvée dans la multitude, avec cet abandon de la foi qu'on ne peut attribuer ni à la puissance des fortunes ni à celle du sabre. La *Montagne du Soleil* fut long-temps le seul refuge du culte druidique ; protégé par une situation presque inviolable, il dominait encore de là sur des campagnes immenses, et les enceintes de rochers qu'on remarque au sommet du mont *Dol* semblent indiquer que la partie du peuple qui était restée attachée à l'ancien culte venait ranimer son zèle et sa piété à la vue du sommet sacré. Cependant, la croyance même que les druides avaient imprimée à leurs sectateurs était fondée sur des faits naturels ou célestes, que les traditions des fausses religions défigurent, mais que la vraie religion peut seule

Digitized by Google

expliquer. Il est vrai qu'un esprit des ténèbres avait insulté à la puissance de Dieu en essayant d'envahir le trône de la lumière ; que cette intelligence immense et redoutable, si ce n'est pour le Dieu dont elle provenait et qui n'avait rien ménagé à la mesure de ses forces, parce que Dieu ne peut pas être vaincu ; que cet ange de la fausse clarté avait succombé sous le prince des anges, sous ce premier né d'entre tous les saints, auquel la poésie chrétienne a donné la garde du soleil. Un apôtre de la foi chrétienne arriva, et il apporta le culte du vrai Dieu sous l'invocation de Saint-Michel, au sauvage idolâtre de la montagne. On ne saurait dire quel prestige employa l'éloquence de ce pauvre solitaire, quand il eut traversé de périls en périls, et suivi de quelques néophytes à demi barbares, les ravins dangereux de la rivière de *la Vie* et de la rivière de *la Lune*, que les paysans appellent encore aujourd'hui *la Zée* et *la Pélène*. Quoi qu'il en soit, prisonnier volontaire entre le collége des prêtres gaulois et une grève que la mer venait de recouvrir, il parla de mystères incompréhensibles dans une langue presque inconnue, et il fut écouté. Les druidesses, qui vendaient

Digitized by Google

aux marins des flèches toujours sûres pour calmer les tempêtes, quand ils les avaient lancées avec adresse sur la surface des flots, *et qui ne recevaient d'eux en récompense que des présens dont le plus secret était le plus agréable*; ces vestales de l'idolâtrie s'empressèrent de devenir celles du Christ, parce qu'il manquait dans leur croyance stérile les plus doux alimens du cœur. Elles se réservèrent, dit-on, le privilége d'attacher une jolie coquille à la mante demi-circulaire du voyageur; et sur le même emplacement où fut située autrefois leur hutte sauvage, habite la bonne femme chrétienne qui distribue aujourd'hui des coquilles et des chapelets au pélerin.

C'est vers le commencement du huitième siècle que saint Aubert, douzième évêque d'Avranches, vint construire le petit ermitage qu'on nomme encore *la Chapelle de saint Aubert*, entre le pied de la montagne et la grève du grand pays. On raconte qu'il eut alors la pensée d'élever un monument à saint Michel sur le rocher du Soleil, et que parvenu à grande peine à son sommet, il fut retenu un moment par les doutes du peuple, qui ne concevait pas qu'on pût tra-

Digitized by Google

cer sur la pente presque verticale de la pyramide une route au char des ouvriers; car le chemin jusqu'alors impraticable, qu'on y parcourt maintenant, était tout hérissé de rocs formidables suspendus sur un abîme. Cependant le vieillard affermi par la foi, et supérieur aux inquiétudes de la foule, se saisit d'un jeune enfant qui s'était introduit parmi elle, et le soutenant sur les profondeurs effrayantes du précipice: « S'il plaisait » à Dieu, s'écrie-t-il, ces rochers qui opposent » selon vous un obstacle si invincible à mes » desseins et qui menacent ma solitude, s'abais- » seraient sous le pied de cet enfant; ils descen- » draient jusqu'à la retraite du pauvre prêtre, » et l'entoureraient comme un enclos, car ce » que Dieu protége est à l'abri de tous les dan- » gers. » Les rochers descendirent en effet et embrassèrent d'une ceinture sauvage et pittoresque la baie étroite de l'ermitage. On remarque toujours sur leur masse irrégulière, dans un des brisemens les plus bizarres de cette grande ruine naturelle, l'empreinte du pied d'un enfant, gravée avec une franchise et une naïveté qui excluent jusqu'à la pensée qu'elle puisse être l'ouvrage du ciseau. On sent que dans des siècles si

Digitized by Google

étrangers au goût et au sentiment de l'art, ce n'est pas ainsi que l'art aurait procédé, et que cette pierre n'est point travaillée, mais qu'elle a obéi.

Ainsi se fonda, sous les auspices de saint Aubert, le temple de saint Michel. Le pieux évêque, rendu à sa solitude dans l'espace resserrée qui sépare la montagne de l'abîme, et qu'un homme franchit en six pas, accomplit sa destinée de dévoûment, sans connaître le monument merveilleux qu'il laissait au monde, si ce n'est par des révélations qui lui venaient d'un monde supérieur. Le vainqueur des démons lui avait apparu quelquefois, et lui avait imprimé le sceau d'une mission divine en appuyant son doigt sur son front. On voit encore, à l'église de Saint-Gervais d'Avranches, la tête vénérable du saint prélat de la montagne, brisée par une mutilation qui, cette fois, n'est pas l'ouvrage de l'impiété. Le coin et le marteau du profanateur révolutionnaire ont respecté la trace miraculeuse du doigt de l'archange.

Deux siècles après, le puissant Rollon, premier duc de Normandie, après avoir reçu le baptême à Rouen des mains de l'archevêque

Digitized by Google

Francion, favorisa la fondation de saint Aubert, et dota le premier le monastère de Saint-Michel *dans le péril de la mer*. Les clercs qui s'y étaient réunis sous son règne furent soumis par Richard son petit-fils à des statuts réguliers. L'église de Saint-Michel jouissait déjà d'une grande splendeur à l'avénement de Richard-le-Bon, troisième successeur de Rollon. C'est à ses autels que fut consacré le mariage de ce prince avec Judith, sœur de Geoffroi, comte de Bretagne. Robert 1er y reçut l'hommage d'Allain, comte de Dol, après avoir vaincu les troupes de ce rebelle, qu'il repoussa jusque dans les murailles de Rennes. Enfin sous Guillaume-le-Conquérant, dont le nom rappelle tant de gloire, la colonie chrétienne du mont Saint-Michel était parvenue à un tel degré de prospérité, qu'elle contribua de six navires armés à cette grande expédition qui soumit au duc de Normandie les provinces d'Angleterre. A notre passage au mont Saint-Michel, l'état de cette fameuse solitude était bien changé. Il ne restait plus à ce peuple qui avait imposé aux Anglais, du milieu de ses rochers, la loi de ses capitaines, un simple bateau pour porter le pêcheur aux rives de la grande mer. Il attend

Digitized by Google

pour le repas de sa famille la retraite des eaux, et alors les jambes nues, le corps serré d'un gilet brun, la tête recouverte d'une toque à l'antique, son filet et son panier suspendus à une longue perche appuyée sur son épaule, il épie la fuite de la marée pour surprendre un poisson étourdi ou paresseux. Quand elle s'éloigne sans lui rien laisser, ce qui arrive le plus souvent, armé d'un crochet en forme de cuiller recourbée, il revient les yeux penchés sur la grève, en y cherchant avec l'attention de la faim une petite bulle d'eau qui décèle entre quelque grain de sable la retraite d'un coquillage dont ses enfans font leurs délices, et que la Providence a semé abondamment dans ce désert pour les jours de la famine. Jamais il ne se cache sous le rocher, jamais il ne cède au mouvement du reflux. C'est la manne infaillible du mont Saint-Michel, et on a calculé que les événemens les plus funestes ne priveraient jamais d'alimens les habitans de la montagne, tant que Dieu ne leur retirera pas cette grâce. On retrouve ailleurs la *coque* du mont Saint-Michel, mais bien moins fréquemment, dans des lieux où le peuple dédaigne de s'en nourrir. Elle échappe au luxe qui la recherche,

Digitized by Google

et se multiplie pour le besoin. Je ne sais comment les naturalistes appellent ce coquillage, mais quel voyageur n'a pas remarqué ses valves arrondies en cœur, l'épanouissement de ses cannelures élégantes, le ton chaste et doux de sa couleur, qui se confond avec celle de la grève sous laquelle il repose? quel voyageur, dis-je ne l'a pas remarqué, entassé dans le sac à réseaux du pêcheur, ou ornant d'une richesse étrangère et curieuse le camail ciré du pélerin?

Mais ce bateau que tant de besoins réclament, négligerais-je d'ajouter qu'il n'existe pas même pour jeter la rame de miséricorde à l'infortuné surpris par la mer, dans la saison des marées impétueuses, quand le flux qui se précipite au travers des tranchées profondes, que les eaux douces ouvrent continuellement dans la grève, s'accroît, monte, frappe tous les rescifs, menace tous les bords, finit par les envelopper en courant, et par faire de tous les points de cette plage dévouée à la mort, jusqu'au plus élevé, un refuge inutile contre l'usurpation certaine des flots? En vain le malheureux hâte sa marche; les eaux l'ont prévenu de tout côté, et s'il retourne sur ses pas dans l'espérance de regagner la côte

Digitized by Google

voisine, il les retrouve inondant déjà le large fossé qu'il vient de franchir. La place qu'il occupe est une île, et dans quelques momens elle appartiendra tout entière à l'abîme. Peu de jours avant notre arrivée, un jeune officier de grande espéranee mourut lentement dans cet incroyable supplice, à la vue des *montois* éperdus qui le pleuraient d'avance parce qu'ils ne pouvaient le secourir. Long-temps les plus hasardeux avaient lutté en vain contre la vague, qui les poussait et les ramenait avec elle. Pénétrés de douleur, ils s'arrêtèrent au rivage, et tendirent des bras impuissans vers le voyageur, avec des cris de désespoir. Ils n'avaient point de bateau.

Mais ce n'est pas contre un seul élément que l'homme est obligé de lutter dans les grèves du mont Saint-Michel. Cette grève elle-même recèle, sous sa surface trompeuse, des piéges tous les jours nouveaux. Coupée tous les jours par de nouveaux ravins, qu'elle ne cesse de recouvrir de voûtes mobiles et mal assurées, ponts flottans que la marée jette et abandonne sur des précipices, il n'y a pas de mois où elle ne s'ouvre subitement sous les pieds du passant, tantôt en se fendant en larges

Digitized by Google

crevasses, dans lesquelles ont souvent disparu sans retour la voiture, le cheval et son conducteur ; tantôt plus insidieuse et plus cruelle, en s'affaissant graduellement à chaque pas de sa victime, en liant peu à peu ses mouvemens et en finissant par la dévorer vivante. Il y a peu d'années qu'un navire considérable échoua sur les grèves du mont Saint-Michel. Les marées suivantes arrivèrent sans le remettre à flot ; et chaque fois qu'elles l'abandonnaient elles le laissaient plus profondément enfoncée dans le sable. Un jour, les yeux purent suivre les progrès effrayans de ce phénomène ; le pont était déjà caché, les mâts descendirent, les hunes arrivèrent à la superficie de la grève, et puis l'écartèrent à leur tour, et tout disparut.

Ce que j'ai dit de la position du mont Saint-Michel et des circonstances de localité qui le rendent si remarquable, fera aisément concevoir ce qu'il offre d'obstacles invincibles aux tentatives des guerriers et à l'ambition des conquérans. Qu'on ajoute à ces particularités d'un site extraordinaire tous les secours que l'art a pu prêter à la nature pendant une longue suite de règnes glorieux ; qu'on se représente, au

Digitized by Google

sommet de ce grand obélisque de la mer, les murailles prodigieuses de l'abbaye, boulevart religieux et guerrier, forteresse de la patrie et de la foi, qui s'arme tour à tour de la foudre du ciel et de la foudre des hommes, et qui domine, indomptable, sur les déserts de la terre et sur les déserts de l'abîme; on ne s'étonnera pas que les efforts les plus obstinés aient échoué à ses pieds. Jamais le mont Saint-Michel n'a subi la loi d'un vainqueur, et cette circonstance, qui n'est ignorée de personne dans le pays, fait l'orgueil de ses habitans.

En vain les Anglais, maîtres de toute la Normandie, entreprirent de s'emparer de cette position en 1418 et en 1423. En vain même ils réussirent à porter une armée de quinze mille hommes sur le rocher de Tombeleine, dont ils restèrent maîtres jusqu'à l'année 1449. Cent dix-neuf chevaliers, dont l'histoire nous a conservé les noms, se dévouèrent à saint Michel, sur les flancs de son rocher, et le dernier retranchement de l'honneur français fut sauvé de l'opprobre d'une conquête. Un seul jour offrit aux assaillans quelques chances de succès. Ils étaient parvenus à la base de la montagne, et

Digitized by Google

leur avant-garde en avait gravi à demi les sentiers périlleux. Tout à coup, de la hauteur de l'abbaye, s'ébranlent et roulent de toutes parts, sous la main des assiégés, d'énormes blocs de pierre qui entraînent, renversent, brisent tout ce qu'ils rencontrent dans leur chute. Le brave Jean de la Haye profite du désordre de l'ennemi, et se précipite, avec sa petite garnison, sur les Anglais épouvantés. Une terreur panique s'empare d'eux à l'aspect de ce chevalier qui, les cheveux flottans, la visière relevée, la lance basse, semble porté par des ailes et descendre du ciel même. Un bruit se répand que saint Michel s'est placé à la tête des guerriers normands pour la défense de son temple, et l'armée, qui se croit poursuivie par une vengeance divine, se disperse sur les grèves, où des légions entières trouvent une mort cent fois plus affreuse que celle qui menace le guerrier dans le hasard des combats. Le reste se réfugia sur les côtes voisines, en laissant à celle de saint Michel, comme l'éternel monument d'une tentative honteuse, d'énormes canons de fer et des boulets de granit, qu'on voit encore couchés sur le roc, à la porte de la ville. Depuis, dans les deux

Digitized by Google

invasions successives, dont l'ambition de Buonaparte a attiré sur nous le fléau, les pauvres pêcheurs du mont Saint-Michel, à défaut des chevaliers qui l'ont autrefois protégé, n'ont pas laissé altérer l'ancienne renommée de ce rocher invincible. On a vu des généraux, des princes étrangers, que la curiosité ou la piété y avait conduits, surpris sans doute d'être obligés de déposer leurs épées victorieuses entre les mains d'un paysan français, pour obtenir qu'on soulevât devant eux cette herse encore vierge, qui n'avait jamais ouvert de passage à l'ennemi.

Ce fut en mémoire de la célèbre résistance du mont Saint-Michel, en 1425, « et afin que » tous nobles courages soient excités et plus » particulièrement émus à toutes œuvres ver- » tueuses, que Louis XI fonda, quarante-six ans » après, un ordre de chevalerie sous l'invoca- » tion de l'archange premier chevalier, qui » combattit l'ennemi dangereux de l'humain » lignage, et du ciel le trébucha, et qui en son » lieu et oratoire, appelé *mont Saint-Michel*, » s'est toujours particulièrement gardé, pre- » servé et défendu sans être pris, subjugué, » ni mis ès mains des ennemis du royaume. »

Digitized by Google

On montre encore aux curieux la salle antique et superbe des réceptions, ces voûtes imposantes, ces colonnades majestueuses qui virent conférer le collier d'or à coquilles d'argent qui distinguait les membres de l'ordre, aux Sancerre, aux d'Estouteville, aux d'Armagnac, aux Tanneguy du Châtel, aux Crussol, aux La Trémouille. Elle est occupée maintenant par une filature de coton, dont les travaux remplissent les longues et douloureuses journées des malfaiteurs du département de la Manche.

Dans des temps déjà reculés de notre histoire, quand le Mont Saint-Michel voyait accourir à ses autels des voyageurs de tous les pays et de tous les rangs, Philippe-le-Bel enrichir son reliquaire des épines de la sainte couronne ou des fragmens de la vraie croix, et François 1er, confondu parmi les autres pélerins, unir ses prières royales pour la prospérité de son peuple aux prières de l'orphelin, de l'infirme et du mendiant; à cette époque s'élevait, à la pointe du rocher qui domine la montagne, une statue colossale de saint Michel, faite de cuivre doré, qui resplendissait d'un éclat extraordinaire lorsqu'elle était frappée des rayons du soleil. L'étranger qui

Digitized by Google

arrivait par la grève de Pontorson, quand cet astre commence à descendre vers son couchant, apercevait sur son disque de feu la figure gigantesque de l'archange, enveloppée des traits du jour comme d'une auréole, et prête, suivant les besoins du monde, à prendre son vol vers la voûte céleste ou à l'arrêter sur la terre. Saisi d'une religieuse terreur, il se prosternait avec respect et se livrait à la prière jusqu'à ce que les feux du crépuscule se fussent éteints par degrés à travers le feuillage des figuiers et des amandiers de la montagne; car ces arbres, si étrangers à son sol et à sa température, croissent naturellement de tous côtés dans les fentes du rocher; et il admirait encore dans cette végétation miraculeuse les bienfaits de l'ange du soleil envers son peuple favori.

Depuis long-temps cette statue n'existe plus. Aujourd'hui le sanctuaire même est abandonné à ceux des détenus qui travaillent le bois et le fer, et le chant des saintes solennités y est remplacé par le cri aigu de la scie; le sifflement du rabot et le retentissement de la cognée. Le tableau qui représente le prince des anges a été relégué dans une des ailes du chœur, au fond

Digitized by Google

d'une chapelle obscure, devant laquelle les prisonniers entendent tous les jours la prière. C'est là que les pélerins qui viennent implorer son intercession, toujours assurée à la pureté du cœur et à la sincérité de la foi, sont introduits par un guichetier, seul lévite qui veille maintenant à la porte du tabernacle. Ils voient tout au plus errer dans le lointain quelques saintes femmes dont la robe grise et le voile flottant leur rappellent le touchant ministère : anges terrestres, qu'une résignation sublime enchaîne dans toutes les demeures de la misère et du désespoir ! A cet aspect, ils sentent se ranimer leurs espérances, et comprennent que le ciel n'est pas encore désert.

Parmi les voyageurs qui se trouvèrent réunis à nous dans la chapelle de Saint-Michel, nous avions remarqué six enfans de dix à douze ans, venus à grandes journées du fond de la Picardie, et dont la pieuse ferveur, excitée sans doute par un intérêt commun à tous, ne s'exprimait que par des torrens de larmes. Il s'agissait peut-être de la santé d'un aïeul chéri, abandonné par la médecine et qui n'avait plus de recours qu'à Dieu ; mais nous n'eûmes pas le temps de nous

Digitized by Google

en informer. A peine leur prière fut-elle achevée et leur modeste offrande déposée devant le saint, que nos jolis pélerins, chargés de coquillages et de rosaires, et portant suspendue à leur cou, sur un large ruban en sautoir, une feuille ovale d'argent battu à l'image de saint Michel, se hâtèrentde regagner leur pays. Comme la grève d'Ardevon était très-périlleuse ce jour-là, nous les suivîmes long-temps de l'œil avec une inquiétude qui s'accroissait encore chaque fois que les rebords d'un ravin nous cachaient la petite caravane, et nous ne fûmes entièrement rassurés qu'en voyant le sommet de leurs bourdons se perdre dans le feuillage gracieux des tamarins qui marquent la limite des plages mobiles et le terme du danger.

Près de moi j'avais observé aussi une jeune dame enceinte, dont un attendrissement profond absorbait toutes les pensées, et je conçus que des vœux exprimés avec tant d'ardeur et de sensibilité n'étaient pas indignes de parvenir au séjour des anges. Comme quelques-unes des particularités de sa vie m'étaient connues, je crus pénétrer le secret de sa prière, et j'osai le lui dire. Mère infortunée d'un fils trop tôt ravi à

Digitized by Google

son amour, c'était sans doute un fils qu'elle demandait au ciel et qu'elle plaçait d'avance sous la protection du saint archange. Les yeux mouillés de larmes à ce souvenir, et cependant un doux sourire sur les lèvres : « Vous ne m'avez » pas devinée, me répondit-elle. Non! je n'ai » pas l'orgueil d'espérer que je puisse intéresser » à mes souhaits et à mon bonheur les célestes » intelligences qui entourent le trône de Dieu. » C'est pour la France que je prie, c'est d'elle » seule qu'une Française devait s'occuper dans » ce jour de sollicitude et d'espérance. J'ai de- » mandé à saint Michel la naissance d'un duc » de Bordeaux. »

Quelques jours après, nous nous rencontrâmes à Poitiers au moment où le canon proclamait la nouvelle du 29 septembre. Des hommes du peuple, qui passaient en groupes joyeux sous les fenêtres de son appartement, nous apprirent que le prince était né le jour de Saint-Michel. « Le jour de Saint-Michel! s'é- » cria-t-elle; vous voyez bien qu'il m'a exau- » cée! » Et elle tomba à genoux.

M. Ch. Nodier.

Digitized by Google

LA SŒUR GRISE.

ÉLÉGIE.

J'ai laissé pour toujours la maison paternelle ;
Mes jeunes sœurs pleuraient ; ma pauvre mère, aussi.
Oh ! qu'un regret tardif me rendrait criminelle !
Ne suis-je pas heureuse ici ! . . . .

Ne m'abandonne pas, toi qui m'as appelée :
Dieu qui mourus pour nous, mon Dieu, je t'appartiens!
Et moi qui console et soutiens,
J'ai besoin d'être consolée.

Ignorante du monde avant de le quitter,
Je ne le hais point : et peut-être
(Un mourant me l'a dit) j'aurais dû le connaître
Pour ne jamais le regretter.

Quand je me sens reprendre à sa joie éphémère,
Faible encore du dernier adieu,
J'embrasse ta croix, ô mon Dieu . . . .
Je n'embrasserai plus ma mère.

Digitized by Google

Souvenirs de bonheur, que voulez-vous de moi ?
Que vous sert de troubler ma retraite profonde ?
Et qu'ai-je à faire avec le monde,
Dont le nom seul, ici, doit nous glacer d'effroi ?

Ici, la charité remplit mes chastes heures.
Le malheureux bénit ma main qui le défend :
Je nourris l'orphelin d'espérances meilleures ;
Ta servante, ô mon Dieu, dans ces tristes demeures
Est l'enfant du vieillard, la mère de l'enfant.

Et tandis que mes sœurs à de nouvelles fêtes
Vont peut-être se préparer ;
Que des fleurs dont ma mère aimait à me parer
Elles ont couronné leurs têtes,
Moi, je veille, et je prie . . . et ne dois point pleurer ?

O de mes premiers jours images trop fidèles !
Mes songes quelquefois me rendent vos douceurs.
Ma bouche presse encor les lèvres maternelles,
Et même au bal joyeux je suis mes jeunes sœurs,
Le front ceint de roses, comme elles.

Vaine illusion d'un instant
Dont le charme confus douteuse encor m'éveille !
Mais la cloche plaintive a frappé mon oreille :
A son lit de douleur le malade m'attend.

Digitized by Google

Là, naguère une pauvre fille
Me disait en pleurant : Dieu finit mes malheurs.
J'étais orpheline, et je meurs
Sans avoir connu ma famille . . .
Moi, j'ai quitté la mienne... et nous mêlions nos pleurs...

J'avais une famille et pourtant je l'oublie,
Et mon cœur bat d'un noble orgueil
Quand le pauvre a pressé de sa main affaiblie
Ma main qui doucement l'accompagne au cercueil.

Consolé par ma voix à son heure suprême,
Bien souvent le pécheur s'endort moins agité :
Que dis-je? le mourant me console lui-même
De ce monde si vain, qu'avant lui j'ai quitté.

Et lorsque dans ses yeux une dernière flamme
Révèle un saint espoir né d'une ardente foi,
Je recommande à Dieu de recevoir son âme;
Au mourant, de prier pour moi.

M. Alex. Guiraud.

Digitized by Google

CHANT DU VIEUX MORLAQUE *,

Tiré du roman de *Jean Sbogar*.

STANCES.

MALHEUR à toi, malheur, ô jeune plante,
Si ta fraicheur attirait le regard
Et fleurissait sur la route sanglante
De Jean Sbogar, le cruel Jean Sbogar!

Au fond des bois, fille ingénue,
Ne va point chercher le sommeil,
De peur qu'une voix inconnue
Ne vienne effrayer ton réveil :
On dit qu'aux vierges solitaires
Elle parle de volupté,
D'impossible amour, de mystères,
De néant et d'éternité.

* Ces stances acquièrent un nouveau degré d'intérêt par la comparaison qu'on peut en faire avec celles de M. Chénedollé sur le même sujet, publiées dans ses *Études poétiques*. Nous connaissons de M. le comte d'H*** plusieurs autres pièces pleines de sentiment et de grâce : c'est un nom qui se place tout naturellement au bas des jolis vers.

Digitized by Google

Malheur à toi, malheur, ô jeune plante,
Si ta fraîcheur attirait le regard
Et fleurissait sur la route sanglante
De Jean Sbogar, le cruel Jean Sbogar!

Quel homme, au sourire de l'ange,
A tes yeux charmés s'est offert?
Oh! dans son regard quel mélange
Du paradis et de l'enfer!
Crains cet homme à la rouge écharpe,
Car son amour donne la mort...
Écoute! il prélude, et sa harpe
Murmure ce lugubre accord :

Malheur à toi, malheur, ô jeune plante,
Si ta fraîcheur attirait le regard
Et fleurissait sur la route sanglante
De Jean Sbogar, le cruel Jean Sbogard!

Quel est cet hymen qu'on célèbre?
Pourquoi ces torches pour flambeaux;
Pour voile, ce crêpe funèbre,
Pour lit nuptial deux tombeaux?
Quels affreux témoins à ces noces!...
Un échafaud au lieu d'autel;
Point de chants; mais des cris féroces
Que suit un silence mortel!

Digitized by Google

Malheur à toi, malheur, jeune insensée,
Tu n'as pas fui son magique regard;
Malheur à toi, te voilà fiancée
A Jean Sbogar, le cruel Jean Sbogar!

Le comte F. D'H***.

Digitized by Google

LA MUSE FRANÇAISE

AU XVIe SIÈCLE.

Muse de nos aïeux, on te vit autrefois
Visitant les forêts des Francs et des Gaulois,
La serpe d'or en main, le front ceint de verveine,
Détacher en chantant le gui sacré du chêne.
Plus tard, tu parcourus sur un char vaporeux
Les donjons, les tournois, les châtels de nos preux:
Éternisant leur flamme, élevant leurs trophées,
Tu marchais, conduisant le cortége des fées.
Quelquefois aux rayons du soleil le plus pur,
Livrant aux doux zéphirs ton écharpe d'azur,
Sur nos lacs transparens mollement entraînée,
De joncs et de glaïeuls la tête couronnée,
Tu passais comme un songe; et, pour te recevoir,
Un palais de cristal s'entr'ouvrait vers le soir.
Notre roi chevalier te vit, simple et légère,
Arriver à sa cour en habit de bergère:
Ton langage naissant, ta naïve candeur,
A force d'innocence alarmait la pudeur;
Marot sut, te guidant vers la double colline,
Prêter un air d'aisance à ta marche enfantine;

Digitized by Google

De l'esprit et du goût t'enseigner les secrets,
Et d'un voile léger embellir tes attraits.
Invoquant tour à tour Euripide et Térence,
Et d'un double théâtre osant doter la France,
Dans leur superbe espoir, Des Perriers et Baïf
Tentèrent d'ennoblir ton langage naïf;
Mais en vain. De leur luth tes jeunes mains lassées
Par de faibles accords trahissaient leurs pensées.
Un jour sans doute, un jour, ô Muse des Français,
On te verra voler à de nouveaux succès!
Empruntant les atours des vierges de l'Élide,
Tu ceindras la tunique et la blanche chlamyde.
Ah! puisses-tu bientôt, sur le cothurne altier,
Te frayer vers le Pinde un plus noble sentier;
Et te montrer enfin sur ses sommets épiques,
Le front resplendissant des palmes olympiques!

M X. B. Saintine.

Digitized by Google

LES CROISADES.

SAINT LOUIS à Joinville.

. . . . . Il est donc vrai, Joinville aussi me blâme !
Mais sais-tu quels desseins je renferme en mon âme ?
Sais-tu si les combats, où je vous ai guidés,
Par de grands intérêts n'étaient pas commandés ?
Tu ne vois que tes maux, ton désespoir m'accuse :
Eh bien, lis dans mon cœur, et connais mon excuse :
Vainement, tu le sais, au sein de nos remparts
Je voulus appeler le commerce et les arts ;
Ces comtes, qui du haut de leurs châteaux antiques
Font gémir mes sujets sous leurs lois despotiques,
Tyrans dans mon royaume, et vassaux turbulens,
Sans relâche occupés de leurs débats sanglans,
Détruisaient mes travaux, déchiraient la patrie,
Dans son premier essor arrêtaient l'industrie ;
Divisés d'intérêts, unis contre leur roi,
Je les trouvais sans cesse entre mon peuple et moi !
Signalant tour à tour leurs fureurs inhumaines,
Ils promenaient la mort dans leurs vastes domaines,
Et des soldats français, l'un par l'autre immolés,
Le sang coulait sans gloire en nos champs désolés :
Il fallut, des combats leur ouvrant la carrière,
Offrir un but plus noble à cette ardeur guerrière.

Digitized by Google

Tu te souviens qu'alors de pieux voyageurs,
Pour nos frères captifs implorant des vengeurs,
D'un zèle saint en nous ranimèrent la flamme ;
Aux regards des Français déployant l'oriflamme,
Je leur montrè la gloire aux rives du Jourdain :
Ils entendent ma voix, s'arrêtent, et soudain
Oubliant leurs discords, et déposant leurs haines,
Ils marchent réunis vers ces plages lointaines !
Quels plus nobles dangers leur pouvaient être offerts?
Délivrer les chrétiens gémissant dans les fers,
Rendre Jérusalem à sa splendeur première,
En chasser l'infidèle, et rompre la barrière
Qui du tombeau sacré nous défendait l'accès,
Tel devait être, ami, le fruit de nos succès !
Là s'arrêtaient vos vœux, et non mon espérance.
Jette, avec moi, Joinville, un regard sur la France :
Avant de condamner les sermens que j'ai faits,
De ces combats lointains contemple les effets :
Libre de ses tyrans, mon peuple enfin respire,
La paix renaît en France, et la discorde expire ;
Le commerce, avec nous transporté sur ses bords,
Aux peuples rapprochés prodigue ses trésors ;
L'aspect de ces climats, depuis long-temps célèbres,
Déjà de l'ignorance éclaircit les ténèbres,
Et, sur nos pas, les arts, allumant leur flambeau,
Vont remplir l'Occident de leur éclat nouveau ;
Déjà des grands vassaux l'autorité chancelle.
Je sais ce qu'entreprend leur audace rebelle,

Digitized by Google

Joinville ; et, m'instruisant aux leçons du passé,
Je suivrai le chemin que Philippe a tracé.
Aux tyrans de mon peuple arrachant leur puissance,
Éveillant la justice, enchaînant la licence,
Au secours de mes lois j'appellerai les mœurs,
J'abaisserai les grands, et, malgré leurs clameurs,
Père de mes sujets, détruisant l'anarchie,
Je veux, sur ses débris, asseoir la monarchie !
Si Dieu, marquant ici le terme de mes jours,
Veut de tous mes travaux interrompre le cours,
Aux rois qui me suivront j'aurai frayé la route :
Vers ce but glorieux ils marcheront sans doute,
Et, quelque jour, mon peuple, éclairé sur ses droits,
Chérira ma mémoire et bénira mes lois !

M. Angelot.

Digitized by Google

L'INFIDÈLE.

ÉLÉGIE.

Trahi par Hédelmonde, Edvin, l'âme troublée,
Cherchait la mort du brave, et la cherchait en vain :
Un guerrier s'offre à lui dans la noire mêlée;
Edvin frappe... « Je meurs, dit l'amante d'Edvin.
Ce casque voilait la victime,
Ton glaive s'est plongé dans mon cœur gémissant.
Il ne me restait plus de larmes pour mon crime,
Edvin, je t'ai donné mon sang.
La mort réconcilie, elle apaise et rassure;
C'est un ami qui vient se placer entre nous.
Je devrais devant toi ne parler qu'à genoux;
Mais, Edvin, tu vois ma blessure.
Oh! laisse de tes yeux, sur mes yeux expirans,
Tomber le pardon d'Hédelmonde;
Sois l'ange qui console au départ de ce monde,
Tiens la place du Dieu qui fait grâce aux mourans.
J'ai cherché mon Edvin loin de ces doux rivages
Où sous la clématite et les jasmins sauvages
Commença le songe enflammé,
Des bords de la Durance où nos mains se pressèrent,
Où nos cœurs brûlans s'enlacèrent;

Digitized by Google

J'ai quitté pour mourir les lieux où je t'aimai.
Sous le saule où l'écharpe annonçait ta présence,
Tu me consacreras le monument des morts.
Le saule redira mes heures d'innocence,
Le tombeau, mes jours de remords.
Là tu viendras prier pour une pécheresse,
Si mon pauvre sort t'intéresse,
Si tu daignes porter mon deuil.
Là tu viendras prier, si mon âme est là tienne,
Si tu veux que je t'appartienne
De l'autre côté du cercueil.
C'en est fait... le dernier nuage
Sur mes regards s'est abaissé;
A peine dans mon cœur glacé
Puis-je retenir ton image :
Adieu : c'est l'adieu sans retour.
Le vent plaintif du soir et la feuille qui tombe
Le murmureront sur ma tombe;
Et si mon âme, quelque jour,
Peut, à force d'aimer, ici-bas redescendre,
Je viendrai t'apparaître, à côté de ma cendre,
Sous le saule de notre amour. »

M. Alex. Soumet.

Digitized by Google

LE CAPTIF D'OCHALI.

ROMANCES MAURESQUES.

Les romances qu'on va lire sont l'ouvrage des chrétiens Muzarabes, c'est-à-dire sujets des Arabes. Originairement composées dans la langue mauresque, elles devinrent populaires parmi les peuples des royaumes de Grenade, de Murcie, de Séville, et se répandirent ensuite chez les chrétiens libres de la Castille, qui les traduisirent en espagnol. Ces traductions se sont conservées dans la mémoire des habitans de la Sierra-Nevada et dans quelques manuscrits déposés dans les monastères de la vieille Castille. On en a imprimé aussi quelques-unes dans le *Romancero general.* Un séjour de quelques années en Espagne a mis le traducteur à portée de les recueillir et de les traduire en français.

Il s'est attaché à reproduire le sens de l'espagnol avec une fidélité qui semblera peut-être trop hardie à quelques-uns, mais qui sera appréciée de tous ceux qui savent combien l'élégance

Digitized by Google

du langage peut apporter de différence dans l'expression des mêmes idées.

L'événement qui a fourni le sujet de ces romances est célèbre. Il a été chanté dans d'autres romances entièrement arabes, et qui se trouvent citées dans l'*Histoire des Maures de Grenade*, de Perez de Hita; mais ces romances contiennent un récit entièrement différent de celui qu'on va lire.

LE MESSAGE.

Albayaldos, indigné et fier, relève la manche de son bras courageux, jette avec violence son rouge turban et met la main sur la poignée de son cimeterre.

Adieu, plumes brillantes, adieu, nobles devises; adieu, portrait de Zaïda, armes, bouclier, cuirasse, tout ce qui porte les couleurs de l'infidèle!

Il maudit tout! il met tout en pièces! il foule tout aux pieds, il traîne tout dans la poussière; le sol est couvert de débris, de franges et de rubans, et dans les airs volent en morceaux les cannes e les lances.

Tantôt il se promène les bras croisés sur la poitrine, et la pointe de son cimeterre traîne en retentissant sur les pavés de marbre; tantôt

Digitized by Google

il s'arrête et frappe du pied la terre, comme s'il voulait briser le monde.

Il nomme Zaïda infidèle, il vomit mille blasphèmes contre le grand-maître Ponce de Léon; soudain il demande sa plume, et voici la lettre qu'il écrit à ce dernier :

« Si, comme vous soutenez la vue d'une robe de soie de Damas, vous soutenez de même la vue d'une cotte de maille jaserine; si vous descendez avec autant de fermeté sur les champs de bataille que vous volez avec grâce à nos danses de la Zambra;

» Si vous vous plaisez aux combats véritables comme à ceux qui ne sont que des jeux, et si vous avez autant de courage avec les hommes que vous avez de présomption avec les femmes;

» C'est ce que je veux voir demain, à la dixième heure du jour, sur la route d'Arbolété, à la fontaine du Pin; et rendez-moi grâce, grand-maître de Calatrava, de ce que je vous laisse vivre jusqu'à demain. »

Il ferme sa lettre, et il ordonne de lui seller son cheval de bataille, et de lui préparer un bouclier de Fez et l'épée qu'il a enlevée à l'Alcade de Loz Velez.

Digitized by Google

L'INJURE ET LA TRAHISON.

« Ils mentent, les Zégris qui ont acheté des » captifs au pirate Ochali et qui en ont présenté » les têtes à leurs maîtresses, comme s'ils les » avaient enlevées à des chevaliers de Ca- » latrava. »

Ainsi parle à Ismaël Zégri, le grand-maître Ponce de Léon, en faisant cabrer son cheval dans la poussière.

« Ils mentent les Zégris qui ont prétendu » que le roi les a autorisés à aller chercher des » captifs ailleurs que sur les champs de bataille; » témoin, noble grand-maître, le jour où nous » nous jurâmes amitié, après que j'eus brisé ma » lance au milieu de la croix rouge qui te cou- » vre la poitrine. »

Ainsi parle à Ponce de Léon, l'Abencerrage Albayaldos, en présence de Muley Ismaël, devant qui on insulte sa tribu, qui porte un glaive à sa ceinture et qui se retire en baissant la tête.

Ce n'est pas un lâche que Muley Ismaël, mais c'est un homme qui, par cela même que les voies de l'honneur lui sont familières, croit qu'il a le droit de les dédaigner, et qui dit que dans

Digitized by Google

une vengeance il ne sagit pas de savoir si elle est noble, mais si elle est sûre.

Une lettre est apportée à Ponce de Léon, et lui annonce que des esclaves ont vu la nuit Albayaldos descendre du balcon de sa maîtresse : une lettre est apportée à Albayaldos et lui assure que les lavandières du Xenil ont vu sa maîtresse errer dans les bocages avec Ponce de Léon.

Les deux guerriers se rencontrent sur la place du Zacatin et se mesurent des regards : Muley Ismaël s'approche et leur parle tour à tour pour les réconcilier, et les deux guerriers se séparent après s'être donnér endez-vous, pour le jour suivant, à la fontaine du Pin.

« D'où vient, disent les pirates d'Ochali qui » descendent le Xenil pour regagner leur vais- » seau, d'où vient que nous apercevons des feux » sur les montagnes ? »

» — D'où vient, disent les sentinelles placées » à la portée du trait l'une de l'autre dans le » camp des chrétiens, d'où vient que nous en- » tendons la corne sauvage retentir sur nos têtes » dans les forêts. »

Une lettre a été envoyée aux bandits chrétiens

Digitized by Google

qui se sont retirés dans les rochers du Bermejko; une lettre a été envoyée aux bandits maures qui habitent les forêts de la Sierra-Nevada.

Aux chrétiens il a été annoncé qu'un riche chevalier maure doit passer à la dixième heure du jour sur la route d'Arbolété pour se rendre à la fontaine du Pin : aux Maures il a été annoncé que sur la même route et par un côté opposé doit arriver un riche chevalier chrétien.

Et les chrétiens préparent leurs arcs et leurs massues, en dansant autour d'un feu; et les Maures s'appellent mutuellement de caverne en caverne au son de la trompe.

Cependant Muley-Ismaël peigne sa barbe, se revêt de ses riches habits, et, suivi de ses amis et de ses parens, va demander au vieux Aben-Hamet la main de Zaïda, maîtresse d'Albayaldos.

Et à cause de cette demande, il y eut, le soir même, grande Zambra au palais; le petit roi Boabdilin y dansa avec la reine Alfaïma; on y vit Albayaldos et Ponce de Léon, ainsi que la belle Fatime de Sagra et Celindajka de Xérès de la frontière.

Digitized by Google

LE DUEL.

A la première pointe du jour, l'impatient Ponce de Léon frappe de sa lance le balcon de l'Abencerrage ; et les voilà tous deux sortis de la porte d'Elvire, marchant le long du Xenil, les lances levées, les chevaux l'un contre l'autre.

Derrière eux un orage retentit dans les Alpuxarres ; à leurs côtés des feux brillent dans les forêts ; sous leurs pas et devant eux, tout est noir ; seulement un ciel pâle et sans clarté roule rapidement sur leurs têtes.

« Chevalier, dit le chrétien à l'Abencer-
» rage, ne vois-tu rien? — Je ne vois, ré-
» pond l'indifférent Albayaldos, que le mont
» Bermejko qui est couché devant nous comme
» un géant à demi soulevé sur son bras. »

L'orage, qui luttait depuis long-temps contre les parois des montagnes, se fait jour par les flancs de la vallée du Xenil ; les nuages entrent dans la plaine, et le vent se courbe sur la campagne avec un vaste sifflement.

« Chevalier, dit le chrétien à Albayaldos,
» n'entends-tu rien? — Je n'entends, répond
» l'Abencerrage, que le pas de nos chevaux,

Digitized by Google

» le sapin de la fontaine qui crie dans ses bran-
» ches, et les paroles d'un homme effrayé. »

La tempête redouble avec violence. Le fleuve combat dans son lit, les pins roulent déracinés, les troupeaux s'enfuient chassés par les vents; ce n'est plus un bruit, c'est un horrible silence qui roule sur la plaine avec des tourbillons de poussière.

« Mets pied à terre, dit Albayaldos. — Tire ton épée, dit Ponce de Léon. » Les voilà tous deux plus forts que des lions; ils croisent leurs épées, et les voilà tous deux plus faibles que des enfans, tombés sur la terre, et mortellement blessés.

« Chevalier, dit à Albayaldos l'infortuné
» jeune homme grand-maître de Calatrava, sais-
» tu que la croix de ma cuirasse avait émoussé
» les meilleures lances de l'islamisme, et qu'elle
» a été ouverte au premier coup de ton épée?
» — Que m'importe, répond l'Abencerrage.

» — Chevalier, entends-tu le bruit de la tem-
» pête, ne te semble-t-il pas être au dernier
» jour du monde, et que la nature entière s'en-
» fuit devant le Tout-Puissant qui descend à

Digitized by Google

» grands pas des cieux par la route des nuages?
» — Dormons, répond l'Abencerrage.

» — Chevalier, j'ai été infidèle à mon ordre
» en aimant une jeune femme, et j'en suis juste-
» ment puni; mais veux-tu que je te fasse chré-
» tien, afin que tu reçoives ma confession et que
» je recoive la tienne, et que nous ne soyons
» pas éternellement damnés? — Que m'im-
» porte, répond l'Abencerrage.

» — Chevalier, dit le chrétien en se levant
» sur ses genoux, je vois dans les nuées saint
» Jacques mon seigneur, portant l'étendard à
» la croix rouge; j'entends les cris de Calatrava
» marchant aux infidèles : Saint Jacques! saint
» Jacques sur eux! Nous sommes perdus, éter-
» nellement perdus! — Dormons, répond l'A-
» bencerrage. »

Alors le chrétien dit à l'Abencerrage :
« Sais-tu que nous avons été trompés par le
» Zégri, et qu'infidèle à mon Dieu, je ne l'ai pas
» été à mon amie. » L'Abencerrage se releva et
porta la main à son poignard, comme pour y re-
chercher sa force première, puis il retomba sur la
terre, en poussant un profond gémissement. La
première pensée fut pour la vengeance, la se-

Digitized by Google

conde est pour l'amitié. « Pardon! pardon! » s'écria-t il, en se roulant sur le corps de l'in- » fortuné Ponce de Léon. — Fais-toi chrétien, » répond l'infortuné, rends-moi une vie pour » celle que tu m'as ôtée. » Alors il lui passe autour du cou son écharpe à la croix rouge, lui arrache son turban; puis, animé d'une force surnaturelle, il le soulève dans ses bras, et le traîne sur le bord de la fontaine. Soudain un coup de tonnerre tombe du ciel sur le sapin; le sapin tombe dans le bassin de la fontaine. L'eau de la fontaine rejaillit sur le front et le visage du néophyte. « Je meurs, s'écrie Albayaldos. » — Tu es chrétien! » s'écrie Ponce de Léon, dont l'âme s'envole vers les ciel avec ces paroles.

Cependant Albayaldos n'était pas mort. Les pasteurs chrétiens des monts Bermejkos ou des montagnes rouges, étant descendus à la dixième heure du jour, le trouvèrent respirant encore auprès du cadavre de Ponce de Léon; ils dépouillèrent celui-ci, et, trompés par la roix de Calatrava que portait Albayaldos, le prenant pour un chrétien, l'emportèrent dans les montagnes afin de le guérir de ses blessures et de le

Digitized by Google

rendre au roi Ferdinand, pour obtenir une récompense.

Cependant le cadavre de Ponce de Léon, qui était resté auprès de la fontaine, ayant été défiguré par le soleil, les Maures des Alpuxares s'en emparèrent, et le portèrent à Grenade, où ils le vendirent aux Abencerrages comme le corps d'Albayaldos qui avait été massacré par les Espagnols. La mort d'Albayaldos fut célébrée dans toute l'Espagne. Rien ne fut comparable à la douleur de la belle Zaïda. Les Zégris eux-mêmes en parurent touchés; et les Espagnols et les Maures s'accusant mutuellement de la mort des deux chevaliers, ce fut, selon les romances, une des principales causes de la guerre qui éclata entre les deux peuples.

Le roi Ferdinand envoya un ambassadeur au roi Boabdilin, surnommé le Petit. « Tu es bien jeune, lui dit le roi maure, pour une mission de guerre! — Aussi je ne viens, répondit le chevalier, que pour une mission qui, si tu veux, sera une mission de paix. Le catholique Ferdinand, mon maître, demande la main de la belle ville de Grenade l'infidèle. — Ma ville est une

Digitized by Google

jeune mariée, reprit le roi maure, mais elle n'a pas encore envie d'être veuve. »

Bientôt après les hostilités commencèrent, comme il le paraît par cette romance :

« Avec deux mille Maures bien montés,
» Reduan court les frontières, enlevant les hommes et les troupeaux; il reconnaît les tours
» de Jaën, passe comme une flèche entre Ubeda
» et Andujar, et les cloches de Baeça sonnent
» aux armes de toutes parts. »

Et par celle-ci :

» Aux armes, aux armes, capitaines! que
» quiconque a de l'honneur sorte du lit, et
» vienne défendre sa femme et ses enfans! Ainsi
» dans les rues de Grenade, la ville aux vingt
» portes, s'en vont criant quatre alcades qui
» tiennent des étendards et qui ont lâché la bride
» sur le cou de leurs chevaux. »

Alors il fallut songer à se défendre; comme la principale faiblesse des Maures provenait de la division entre les deux plus puissantes familles, celle des Zégris et des Abencerrages, il fut proposé dans le conseil des Alfaquis de les réunir par le mariage de la belle Zaïda et du Zégri Muley-Ismaël. Les Abencerrages y consentirent, par le

Digitized by Google

désir de venger Albayaldos. Ainsi, par une bizarre fatalité, c'était le soin même de venger le malheureux Albencerrage qui faisait triompher son ennemi et qui le réduisait au comble du malheur.

Cependant Albayaldos était rétabli de ses blessures; mais les pasteurs ayant reconnu qu'il était Maure, l'avaient vendu au pirate Ochali qui l'emmenait en Alger. Et tandis qu'à l'exemple des anciens Romains qui avant d'entrer en campagne donnaient un spectacle de gladiateurs à leurs soldats, les Maures avant de marcher aux Espagnols allaient célébrer dans un carousel les noces de Zaïda et d'Ismaël, l'infortuné Albayaldos était attaché sur les bancs d'une galère turque, soumis au sabre d'un comite et obligé d'employer ses propres forces pour éloigner sa délivrance, en fuyant les galères chrétiennes qui auraient pu le délivrer.

Cependant le ciel se lassa de l'éprouver, la galère d'Ochali fut prise, comme on le voit dans la romance dont je cite les premières strophes.

« Alarme! alarme! voici la galère d'Ochali
» qui traverse le détroit, et derrière elle vien-
» nent les quatre galères du marquis de Santa-
» Cruz.

Digitized by Google

» La sentinelle jette des brandons de paille
» dans le feu du signal. Les cloches sonnent
» sur la côte, et le général de la flotte ordonne
» à ses rameurs de se courber sur les rames, etc. »

Je vais maintenant citer la romance du retour d'Albayaldos au milieu du carrousel et des fêtes préparées pour son ennemi.

Le Retour.

Le haut Albaycin et l'Alcacava, deux heures avant le jour, sonnent l'Alborade ou le lever de l'aube. Vivaconlud leur répond avec ses dulcaynes et ses clairons, et le noble Vivataubin avec ses fifres et ses trompettes : bientôt, solennisant la fête, les Tours-Vermeilles, Généralife et l'Alhambra élèvent dans les airs leurs faîtes illuminés.

Les Gomèles et les Sarrasins, les Tarses, les Mazas et les Aliatars, les Abencerrages et les Zégris se rassemblent; devant eux marchent Muça et Ismaël Zégri; le premier, frère du roi, montre sur son bouclier un Atlas portant un ciel, avec cette devise : *Quand il sera las, je le soutiendrai;* le second, fier de tout mépriser, a fait peindre sur le sien une mort dont les os sont dorés, et au-dessous ce mot arabe : *la Gloire.*

Digitized by Google

Au premier rayon du soleil, le roi s'assied sur son trône, et le tenant du tournoi, Muley Ismaël s'avance et dit : « Galans de la cour du roi » Chico, quiconque sert une autre dame qu'une » Abencerrage ou qu'une Zégri, ne doit pas porter une banderolle à sa lance : il est un vassal » fait pour payer les impôts. »

Il dit, et mille murmures éclatent dans la place : « Ce sont des dames aussi, et bien des » dames que les Gomèles, les Almoradis, les » Tarifes, et leurs chevaliers ont des épées. » « La reine dit : Il ne sera pas chevalier, celui » qui relèvera le défi. » Le roi dit : « Malheur » aux Zégris, si la journée des cannes devient » la journée des lances ! » Tous les yeux se portent sur la belle Zaïda, mais elle avait baissé son voile, car elle pleurait.

Les écuyers répètent le défi, et les murmures redoublent. Soudain accourent du fond de la place Muça et Reduan son camarade, criant : « Carrière ! carrière ! Voici un champion, et un » champion digne du défi. « Fermez le champ, » crie-t-on de toutes parts, point de combat ! » Ismaël, superbe et orné de plumes, descend dans l'arène, au milieu des clameurs. Alors un énorme

Digitized by Google

taureau paraît dans la place, et les cris, les éclats de rire et les applaudissemens s'élèvent jusqu'au ciel.

Ce n'est point un taureau du Xénil et du Guadaleté, c'est un taureau élevé par les vachers du Xarama. Sa peau est semée de taches, ses yeux sont comme des charbons allumés; il a les cornes rapprochées, les hanches maigres, le fanon énorme, la queue longue et torse; superbe dans sa force, il marche regardant la terre, craignant d'imprimer ses pieds sur l'arène.

Pour les hommes faibles, tomber c'est tomber; pour les hommes courageux, c'est se relever. Ismaël marche droit au taureau, debout devant lui, il lui présente son manteau de la main gauche, et de la main droite faisant tourner son épée autour de la tête, il le frappe droit à l'épaule, et perce d'un seul coup le cuir, la chair et les os, et tandis que le taureau se roule sur l'arène et que ses pieds qui creusaient la terre se tournent vers le ciel, il se relève fièrement et ordonne à ses écuyers de répéter le défi.

Alors parut dans la place un chevalier couvert d'armes délustrées par les eaux de la mer

Digitized by Google

monté sur un cheval fatigué et portant une écharpe sanglante au bout de sa lance. Il marcha droit au bouclier du tenant, et dit : « J'ignore ce » que peuvent être ceux qui servent d'autres » dames que les Zégris et les Abencerrages, je » dis seulement que celui qui peut servir une » Abencerrage ou une Zégri n'est pas digne » d'être chevalier. »

Et se tournant vers les juges du camp : « Vous » avez souffert qu'on posât cette question, vous » devez souffrir qu'elle soit discutée comme elle » doit l'être; comme il n'y a rien de plus impor- » tant pour les hommes que l'honneur des fem- » mes, si une question mérite les épées, je » pense que c'est celle-ci. Je demande donc la » lutte sanglante; car, si je mens, je mérite la » mort, et si je prouve ce que j'avance, Ismaël » ne doit plus vouloir de la vie. » Le peuple applaudit, et le roi Boabdlin accorda le champ.

A ces mots, il se fit un profond silence, les cris de vengeance se turent, les glaives déjà tirés rentrèrent avec violence dans le fourreau, et les Zégris, frémissant sur leurs étriers, retinrent la bride de leurs chevaux.

Alors le chevalier prend Ismaël par la main.

Digitized by Google

et le mène au milieu de la place. Puis, levant sa visière, il lui dit : Me connais-tu ? Et comme Ismaël se taisait, on vit le chevalier qui, avec une force plus qu'humaine, le saisissait par le corps et le lançait dans les airs, puis remontant à cheval, il revint sur le corps et le foula aux pieds, disant, la visière levée : Je suis Albayaldos !

Alors Zaïda descend de son balcon, et se mettant à genoux devant le cheval d'Albayaldos. « Chevalier, je te demande la vie de cet homme. » Albayaldos fit un mouvement terrible, mais bientôt, détournant son cheval, il dit : « En effet un homme sans honneur est bien digne d'une femme infidèle. »

Alors Zaïda lui dit : « Albayaldos, il fallait te » venger et sauver Grenade ; j'ai dû attendre » que les Zégris fussent liés par serment aux » Abencerrages ; mais, crois-moi, de tous leurs » présens, je n'avais accepté que ce poignard. » — Suis-moi chez le Dieu des chrétiens, reprit » Albayaldos. — Je te suivrai dans les en- » fers, répondit-elle en se frappant mortel- » lement. »

Alors Albayaldos la mit devant lui sur sa

Digitized by Google

selle, et comme il s'avançait vers une fontaine, Ismaël, se suspendant à la bride de son cheval, s'écria · « Mort à l'apostat! il va la faire chrétienne. »

Alors des cris terribles retentissent de toutes parts; le roi se lève de dessus son trône; la place disparaît dans une nuée de poussière, au milieu de laquelle on voit se mouvoir des hommes et des lances. Albayaldos s'enfuit après avoir plongé son sabre dans le cœur d'Ismaël.

Toute la cavalerie maure le suit traînant sur la plaine un nuage de sable comme une comète qui viendrait s'étendre sur la terre; mais arrivés sur la rive profonde du Xenil, les Maures s'arrêtent en frémissant. Albayaldos avait disparu, de larges cercles s'allongeaient dans les flots, et une bannière chrétienne était plantée sur la frontière mahométane!

Digitized by Google

VELLÉDA.

Extrait d'une tragédie inédite.

VELLÉDA ! . . C'est le nom de la vierge sacrée . . .
Que le Gaulois consulte, et nomme l'inspirée :
Dans nos forêts, souvent mon regard enchanté
Admira de son front la sauvage beauté.
Aux heures où des nuits la reine solitaire
De l'absence du jour vient consoler la terre,
On la voit s'avancer au penchant des vallons,
Fouler d'un pas léger les humides gazons,
Et sur l'autel des dieux protecteurs du rivage
Brûler du sélago le magique feuillage.
Si la tempête gronde et roule, vers les cieux
Velléda fait monter un chant mystérieux,
Elle couvre de fleurs la vague mugissante
Et parcourt sans effroi l'onde au loin menaçante.
Dans Saïne elle apprit, dès ses plus jeunes ans,
Pour les maux des humains des charmes bienfaisans...
De la faucille d'or elle est dépositaire,
Et du sombre Erminsul célèbre le mystère.
La verveine embaumée et le divin rameau
Pressent ses blonds cheveux de leur double bandeau;

Digitized by Google

Son regard, à la fois noble et plus doux encore
Que le rayon naissant précurseur de l'aurore,
Comme celui des dieux impose le respect,
Et le front des mortels s'incline à son aspect.
Des guerriers vous ont dit que dans les jours d'orage
Quelquefois ils l'ont vue errer sur le rivage,
Préparer la tempête, allumer les éclairs,
Ou d'un mot ramener le calme dans les airs . . .
Les pâtres ont conté que sous leurs toits rustiques
Souvent elle enseignait les vérités antiques :
Pour l'enfant orphelin elle inventait des jeux,
Ou pleurait avec lui, s'il n'était point heureux.
Mais lorsqu'aux sons divins de la harpe magique
Elle unit les accens de sa voix énergique,
Lorsque, de sa patrie évoquant la grandeur,
Elle chante la gloire et les jours de splendeur;
Brennus armé, sortant de ses antres sauvages ;
Les Gaulois des forêts quittant les saints ombrages,
Et chassant devant eux les peuples disperés ;
Les Alpes sous leurs pas courbant leurs rocs glacés ;
L'aigle aux champs d'Allia fuyant déshonorée ;
Et par les feux vainqueurs Rome enfin dévorée, . . .
Toute la Gaule écoute, et des affronts soufferts
Se console un moment et ne voit plus ses fers.

M. Edouard Delprat.

Digitized by Google

FATIME.

ÉLÉGIE.

« J'ai franchi le torrent qui borde la vallée
Où coulèrent mes jeunes ans;
Et j'aperçois déjà la cabane isolée
Qu'habitaient mes pauvres parens!

» Hélas! existent-ils encore?
Reverrai-je ma mère, et voudra-t-elle voir
La fille qui la déshonore,
Mais que le repentir ramène à son devoir?

» De ces prés quand je foulais l'herbe,
J'étais heureuse... Et j'ai gémi cent fois
Dans ce honteux séjour, qui de palais des rois
Ose porter le nom superbe.

» Crédule, je suivis un lâche séducteur;
Je l'aimais; et l'ingrat, qui le sut de ma bouche,
Me laissa dans Paris gémir de mon erreur;
Et seule, sans secours, j'ai, dans mon déshonneur,
Vu l'étranger quitter ma couche
En laissant son or corrupteur!

Digitized by Google

» Et je vis !... Mon père inflexible
Dans ses bras voudra-t-il encor me recevoir?
A ce retour à mon devoir
Il va demeurer insensible...
Mais ma mère... je vais la voir. »

Tandis qu'à cet espoir Fatime s'abandonne,
Et franchit ces sillons parcourus tant de fois,
Une femme des champs la regarde, et s'étonne
De ce luxe inconnu sous ses rustiques toits.

« Jeune beauté, dit-elle, ici qui vous amène ?
» Parlez. A ce regard à la fois triste et doux,
» Votre cœur, je le vois, éprouve quelque peine ;
» Vous êtes étrangère ; ici que cherchez-vous ?

« — Non, je ne suis point étrangère,
Dit Fatime, les yeux baissés ;
Vous devez connaître ma mère ;
Et de mes parens délaissés
Voilà la modeste chaumière...
Je suis Louise. « Aux sons touchans
De cette voix, par les pleurs affaiblie,
A ce nom, la femme des champs
Pâlit et tombe évanouie...

Fatime l'appelle à grands cris.
C'était sa mère... Hélas ! ses regards attendris

Digitized by Google

Se portent, en mourant, sur sa fille encor chère ;
Son âme, au séjour des élus,
Rejoignit les mânes du père
Qui, depuis long-temps, n'était plus !

De la chaumière abandonnée
On voit un asile pieux,
Où Fatime, selon ses vœux,
Le même jour fut amenée ;
Et là, parmi de saintes sœurs,
Non loin de l'humble cimetière,
Expia ses jeunes erreurs ;
Et, sur le cercueil de sa mère,
Vint, chaque jour, verser des pleurs.

M. Lambert.

Digitized by Google

JÉHOVAH *.

ODE.

Gloire à Dieu seul! son nom rayonne en ses ouvrages!
Il porte dans sa main l'univers réuni;
Il mit l'éternité par-delà tous les âges,
Par-delà tous les cieux il jeta l'infini.

Il a dit au chaos sa parole féconde,
Et d'un mot de sa voix laissé tomber le monde.
L'archange auprès de lui compte les nations;
Quand, des jours et des lieux franchissant les espaces,
Il dispense aux siècles leurs races,
Et mesure leurs temps aux générations.

Rien n'arrête en son cours sa puissance prudente.
Soit que son souffle immense, aux ouragans pareil,
Pousse de sphère en sphère une comète ardente,
Ou sur les bords du monde éteigne un vieux soleil.

Soit qu'il sème un volcan sous l'Océan qui gronde,
Courbe ainsi que des flots le front altier des monts,
Ou de l'enfer troublé touchant la voûte immonde
Au fond des mers de feu chasse les noirs démons.

* Cette ode est extraite de la seconde édition des Odes de M. Victor Hugo, chez Persan, rue de l'Arbre-Sec.

Digitized by Google

Oh ! la création se meut dans ta pensée,
Seigneur ; tout suit la voie en tes desseins tracée ;
Ton bras jette un rayon au milieu des hivers,
Défend la veuve en pleurs du publicain avide,
Ou dans un ciel lointain, séjour désert du vide,
Crée en passant un univers.

L'homme n'est rien sans lui, l'homme, débile proie,
Que le malheur dispute un moment au trépas
Dieu lui donne le deuil ou lui reprend la joie.
Du berceau vers la tombe il a compté ses pas.

Son nom, que des élus la harpe d'or célèbre,
Est redit par les voix de l'univers sauvé,
Et lorsqu'il retentit dans son écho funèbre,
L'enfer maudit son roi par les cieux réprouvé.

Oui, les anges, les saints, les sphères étoilées,
Et les âmes des morts devant toi rassemblées,
O Dieu ! font de ta gloire un concert solennel ;
Et tu veux bien que l'homme, être humble et périssable,
Marchant dans la nuit sur le sable,
Mêle un chant éphémère à cet hymne éternel.

Gloire à Dieu seul ! son nom rayonne en ses ouvrages,
Il porte dans sa main l'univers réuni ;
Il mit l'éternité par-delà tous les âges,
Par-delà tous les cieux il jeta l'infini.

M. Victor Hugo.

Digitized by Google

LES DEUX AVEUGLES.

Au milieu de ces monts qui dominent l'Alsace,
Où de muets torrens, des abîmes de glace
Assiégent de dangers les pas du voyageur,
Où d'antiques ravins la profonde largeur
Semble, en se dérobant sous l'épaisseur des neiges,
Aux courses du chasseur tendre d'horribles piéges.
Un vallon se déploie entre un double coteau.
Là, naquirent jadis, dans un simple château,
Deux enfans qu'on nommait Eudoxe et Léonie.
De leurs yeux inclinés la vue était bannie,
Et leurs mères long-temps s'affligèrent sur eux.
Ils semblaient aux regards qui surveillaient leurs jeux
Vivre dans ce sommeil qui s'agite et se lève,
Et donne un air de vie aux mensonges d'un rêve.
Ils entendaient souvent comparer leurs appas
Au coloris des fleurs qu'ils ne comprenaient pas,
Car en les respirant leur naïve ignorance
Croyait que le parfum en était la nuance;
Et ces jeunes enfans demandaient quelquefois
Quelle couleur avaient leur haleine et leur voix.
Sans être frère et sœur, unis par leur naissance
Et rapprochés encor par la même impuissance,

Digitized by Google

Ils s'aimaient sans savoir qu'on pût vivre autrement ;
Ce besoin de leur cœur n'était pas un tourment.
L'amour était pour eux utile et salutaire
Comme l'air qu'on respire et l'eau qui désaltère.
Un jour on leur apprit qu'un fer industrieux
Peut briser les liens qui captivent les yeux,
Et par un sens de plus compléter l'existence ;
Mais d'un art protecteur rejetant l'assistance :
« Ah ! que nous fait le jour pour nous en informer ?
» Nous ne voulons pas voir, nous voulons nous aimer;
» S'il nous manque le jour, c'est qu'il nous est contraire,
» De vivre l'un pour l'autre il pourrait nous distraire,
» Et Dieu qui fit le jour ne l'a pas fait pour nous ! »
Pour les convaincre, enfin, leurs mères à genoux
Jurent qu'en se voyant on s'aime davantage :
Plus d'obstacle, et le fer qu'instruit une main sage,
D'un prodige incertain essayant les hasards,
Interroge la nuit où dorment leurs regards.
Léonie entrevoit un rayon la première ;
Mais son œil aussitôt, refusant la lumière,
Rentre dans son sommeil pour ne plus le quitter.
Sur l'œil de son amant le jour va s'arrêter,
Mais il ne s'éteint point au foyer qu'il éveille,
Et ceux dont l'existence autrefois fut pareille
Vont sans se séparer suivre un autre chemin :
Ainsi naissent parfois dans le même jardin
Deux rosiers que n'a point visités la culture,
La greffe se prépare à changer leur nature ;

Digitized by Google

L'un renaît embelli du parfum de ses fleurs,
L'autre aussi de la greffe a souffert les douleurs,
Mais il accuse un art pour lui seul sans prodige,
Et sous la même écorce il sent mourir sa tige.
L'enfant qui sur ses pieds commence à se mouvoir
En apprend jour à jour l'usage et le pouvoir.
Eudoxe apprit ainsi comment à la lumière
Il fallait par degrés confier sa paupière.
Un bandeau la retient, et c'est avec lenteur
Qu'il en voit s'éclaircir le tissu protecteur.
Lorsqu'on lui découvrit la clarté toute nue,
Sa maîtresse était là pour être reconnue;
Mais il chercha sa mère et tomba dans ses bras,
Et l'aveugle lui dit : « Tu ne me vois donc pas ? »
Il entra dans son cœur une flamme jalouse,
Eudoxe demandait à l'avoir pour épouse :
Elle disait : « Eudoxe, il me faudra mourrir !
Tout ce que vous verrez je ne puis le chérir ;
Votre âme est libre, et moi, la mienne est prisonnière!
Vous ne m'aimerez plus de la même manière !
Entre nous deux déjà tout n'est plus partagé,
Tout va changer pour nous, si tout n'est pas changé ! »
Eudoxe lui disait « Oh! toi seule es ma vie !
» Que ne peux-tu savoir combien ma main ravie
» Sent mieux frémir ta main depuis que je la vois,
» Combien ta bouche est belle au souffle de ta voix ;
» Tu crois que la beauté tient au nom que l'on aime,
» Et je l'ai cru, ma sœur, je m'abusais de même ;

Digitized by Google

» Mais la beauté, c'est toi, c'est ce que j'ignorais.
» En te voyant, ma sœur, j'ai cru que je mourrais.
» — Voilà ce que j'ai craint, tu m'aimes davantage,
» Et moi je ne puis pas, tu changes de langage,
» Et moi, je suis contrainte à conserver le mien ;
» Le monde que j'habite est différent du tien ;
» La terre n'a pour moi qu'un homme, c'est mon frère.
» Je ne connaîtrai rien qui puisse m'en distraire.
» Mais toi, dans d'autres nœuds cherchant d'autres douceurs,
» Les femmes désormais seront toutes tes sœurs.
» Et si toutes n'ont pas tant de charme à t'entendre,
» Elles auront de plus des yeux pour te comprendre ! »
On voulut, mais en vain, ramener sa raison ;
La jalousie amère, invincible poison,
Se créa dans son cœur un asile incurable.
L'insomnie accablait cette âme inconsolable.
A peine avait des nuits le char silencieux
Au réveil du matin abandonné les cieux,
Léonie écoutait, et son amour sévère
Accusait de retard le salut de son frère.
Eudoxe, déjà loin du lit et du sommeil,
Epiait sur les monts les rayons du soleil.
Pour cacher son bonheur à celle qui l'ignore,
Il allait jouir seul, s'enivrer de l'aurore,
Et la vierge pleurait en répétant tout bas :
« Le jour vaut mieux que moi, l'ingrat ne m'aime pas. »
Eudoxe avec chagrin vit la noire tristesse
Se mêler à la fleur du teint de sa maîtresse.

Digitized by Google

S'ils allaient s'égarer dans les champs, dans les bois,
En vain sur ses plaisirs il contraignait sa voix.
« A quoi donc penses-tu ? lui disait Léonie.
» Du chant de ces oiseaux j'écoute l'harmonie,
» Eudoxe, et cependant j'aime mieux tes discours,
» Et malgré ces oiseaux je les entends toujours ;
» Mais toi qui peux les voir, je sens bien, disait-elle,
» Que tu dois m'oublier, et que je suis moins belle.
En vain de son amant elle aimait le bonheur,
Elle eût voulu remplir elle seule son cœur.
Le temps pouvait un jour guérir cette blessure;
Eudoxe impatient crut la ruse plus sûre :
Il se feignit aveugle ; il disait que ses yeux
N'avaient pu supporter un ciel trop radieux,
Qu'ils s'étaient refermés, et qu'une nuit profonde
Lui cachait à jamais le spectacle du monde.
Il se feignait aveugle, et la tranquillité
Rentra dans un amour par l'amour agité.
Un rameau que le fer priva de sa verdure
Parut de tous ses pas aider la marche obscure,
Et retenant sa voix, et son œil étonné,
Ou même à ne rien voir par son cœur condamné,
Comme dans son enfance il se remit à vivre,
Et guidant sa maîtresse, il paraissait la suivre.
Hélas ! qui peut long-temps se cacher de l'amour !
Le mal de Léonie empirait chaque jour,
Et chaque jour des pleurs de sinistre présage
De ses beaux yeux muets tombaient sur son visage.

Digitized by Google

Le charme du sourire avait fui ses attraits.
« Je ne m'abuse pas autant que je voudrais,
» Je sais que je t'afflige et je sais que tu m'aimes,
» Et nous avons pourtant cessé d'être les mêmes !
» Le souvenir des yeux, le monde, sa beauté
» Partagent Léonie en ton cœur enchanté;
» Puis ta ruse, d'ailleurs, tu crois que je l'ignore !
» L'amour révèle tout à l'âme qui l'implore.
» Pourquoi, quand nous allons errer dans les sentiers,
» Ne me piqué-je plus aux buissons d'églantiers ?
» Quand tu viens avec moi gravir sur la montagne,
» Jamais un seul caillou ne blesse ta compagne.
» Tu les écartes-donc ? rien n'est comme autrefois,
» Et, dit-elle en pleurant, je sens bien que tu vois. »
Son cœur se nourissait d'une fièvre cuisante;
L'amour eut beau lui tendre une main complaisante,
Elle mourut ! Eudoxe, égaré, furieux,
S'indignait de jouir du spectacle des cieux.
Sans connaître l'hymen, déplorant son veuvage,
La nature à ses yeux prit un aspect sauvage;
Il insultait du jour la funeste clarté,
Il n'aimait que la nuit, car dans l'obscurité
S'étaient formés les nœuds de sa chaîne éphémère.
Un remède bientôt s'offrit à sa misère,
Un remède terrible, égal à ses douleurs.
Ses yeux trop lentement s'éteignaient dans les pleurs,
Et le fer fut plus prompt que le poison des larmes.
Son avenir alors eut pour lui quelques charmes.

Digitized by Google

Il pouvait expirer comme elle avait vécu...
Mais la mort le fuyait comme un guerrier vaincu
Que dédaigne en passant le glaive qui la porte.
Il fallut la chercher, elle était à sa porte.
Il partit seul, sans guide, et quand le lendemain
On prit, pour le trouver, le périlleux chemin
Qu'avaient marqué ses pas, empreints de place en place,
Sur les bords d'un torrent on en perdit la trace.

M. Jules Lefèvre.

Digitized by Google

L'INTERDIT *.

Le pape, ne pouvant ébranler la foi que les deux époux s'étaient jurée, excommunia toute la France, et mit le royaume en interdit. Alors la désolation fut à son comble; les habitans des campagnes ne voulaient plus cultiver leurs terres, craignant que les semences ne devinssent de l'ivraie et des poisons, ou que la flamme céleste ne consumât leurs moissons. Les commerçans, les navigateurs, n'osaient plus remettre à la voile, appréhendant que désormais la Vierge, qui recevait les prières et les vœux du marinier, ne fît point luire pour eux les feux conducteurs,

* Robert, roi de France, avait épousé Berthe, sa parente au septième degré, degré prohibé par les lois de l'église; un pape ordonna la dissolution de ce mariage. Les deux jeunes époux refusèrent d'obéir. Une excommunication fut lancée contre eux; mais retenus par l'amour, ils continuèrent à résister au souverain pontife. C'est alors que le royaume fut mis en interdit. Le fragment qu'on va lire est tiré de la nouvelle édition de *la Gaule poétique*, qui est sous presse en ce moment.

Digitized by Google

et que la tempête, grondant sur leurs vaisseaux, ne les poussât contre les écueils.

Les guerriers ne prenaient plus les armes qu'avec cette terreur secrète par qui l'on est à moitié vaincu; ils redoutaient que le Dieu des armées, qui ne guidait plus leurs bannières, ne les livrât aux piéges de l'ennemi, et n'extirpât de leurs cœurs la valeur française.

Le découragement et la consternation n'étaient pas moins grands parmi les autres citoyens, privés de l'usage des sacremens, qui, en ce temps-là, ratifiaient les actes les plus importans de la nature et de la société. Plus de mariage, plus de baptême, plus de sépulture, plus de pélerinage. On voyait, à chaque instant, arriver aux portes de l'église, où ils ne pouvaient pénétrer, les amans qui venaient implorer la bénédiction nuptiale, les familles qui apportaient les nouveaux-nés à la fontaine sacrée pour les laver de la tache originelle; on voyait encore aux portes de ce temple impitoyablement fermé ceux qui, couverts des longs manteaux du deuil, conduisaient en pleurant le corps d'un parent ou d'un ami, pour le faire inhumer chrétiennement; on y voyait les enfans pieux et les com-

Digitized by Google

pagnes fidèles qui venaient aux pieds d'un patron allumer le cierge de l'espoir, ou compter en prières les grains bénits du rosaire pour obtenir le retour d'un père ou d'un époux; on y voyait les malades et les infirmes ne doutant point de leur guérison, s'ils peuvent passer sous la châsse des miracles, ou prier le saint de la chapelle aux vitraux azurés. Mais c'est en vain; le sanctuaire ne s'ouvre pas, et l'inflexible ministre de Dieu laisse hors du temple désert cette foule de citoyens qui, égarés par le désespoir, reviennent devant la demeure de Robert, pour l'accuser des maux qu'ils endurent, et rejeter sur lui les malédictions.

Quand, du fond de ses appartemens, le roi voyait les cours se remplir de ces malheureux, quand il voyait leurs différens cortéges, leur deuil, leurs flambeaux, leur pâleur, que causaient le jeûne et la pénitence; quand il voyait de chaque côté des avenues de son palais les cercueils des trépassés, les brancards, les civières des moribonds; quand enfin il voyait tant de mains jointes et suppliantes tournées vers lui, ne pouvant résister plus long-temps, il se décidait à quitter son épouse.

Digitized by Google

Mais quand se détournant du hideux spectacle que présente cette multitude éplorée, il reporte ses regards du côté opposé, et revoit les frais jardins où tant de fois il fut heureux; quand surtout il aperçoit à travers les branches des figuiers flotter la robe de sa fidèle compagne, il sent qu'il ne peut la quitter qu'avec la vie, et il refuse d'entendre les barbares qui demandent une séparation impossible.

Arrive enfin le jour du sacrifice. Berthe, après s'être promenée quelque temps seule et agitée sur une terrasse du palais, aborde le monarque, et tombant à ses pieds qu'elle embrasse, elle s'écrie :

« Adieu, Robert... quand le malheur ne pe-
» sait que sur nous, notre présence nous le fai-
» sait aisément supporter; mais que peuvent,
» pour les misères de tant de citoyens qui souf-
» frent à cause de nous, la tendresse et la cons-
» tance de deux pauvres époux que la terre et
» le ciel abandonnent? Si je pleurais, tes regards
» suspendaient bientôt mes larmes; devant mon
» sourire bientôt s'évanouissaient tes chagrins.
» Mais ce baume de l'amour, qui distillait de
» nos blessures mêmes et savait aussi les guérir,

Digitized by Google

» est sans aucune puissance pour le cœur ulcéré
» de tes sujets, victimes d'une opiniâtreté dont
» nous seuls avons recueilli les fruits. Adieu,
» Robert... dépouille le cilice du pénitent, et
» vêtu de la pourpre éclatante, remonte sur
» le trône plus brillant que jamais. Astre de
» mes jours, toi que des nuages ont trop long-
» temps obscurci, répands de nouveau sur la
» France, qu'enchanta déjà ton aurore, et la
» lumière et les bienfaits; qu'à l'avenir la nuit
» dont elle est couverte, réfugiée tout entière
» en mon âme, n'épouvante plus de son hor-
» reur le monarque et ses sujets. Adieu, Ro-
» bert... Adieu, mon souverain, mon époux,
» mon ami. Ah! faut-il rappeler tant de titres
» au moment de te perdre à jamais? Et cepen-
» dant calme ta douleur, ô toi, dont la seule
» voix me fit tant de fois tressaillir! Cet adieu,
» tout funeste qu'il nous semble, les plus heu-
» reux doivent tôt ou tard le prononcer un
» jour; la mort, aussi cruelle que la sentence qui
» nous sépare, serait venue dans quelques an-
» nées enlever l'un de nous deux à l'autre. Ah!
» je le sens à l'inépuisable abondance de mon
» attachement pour toi, tout ce qui a des bor-

Digitized by Google

» nes n'est rien pour l'immortel amour, et ce
» n'est point en ce monde que doivent espérer
» les amans. Mais quel effrayant souvenir me
» fait pâlir et frissonner... malheureuse! j'ose
» parler d'un avenir, et l'anathème nous en a
» défendu l'espérance. O Dieu! Dieu... nous
» sommes maudits pour l'éternité, nous allons
» être séparés en ce monde, et nous serons
» séparés en l'autre; cher Robert, après cette
» affreuse pensée, où trouver encore la force de
» te dire adieu?... »

Elle ne peut continuer, ses sanglots étouffent sa voix, et elle n'exhale plus que des sons inarticulés et confus.

Robert, plongé dans la stupeur, ne voit rien, n'entend rien, et sans proférer un seul mot, il tient avec distraction les mains tremblantes de son épouse. Celle-ci, faisant un dernier effort, veut s'exprimer encore, et ne peut que lever les yeux au ciel et les baisser ensuite vers la terre; puis se couvrant de son voile, elle franchit avec résignation les degrés du palais dont le peuple assiégeait les portiques. Robert, arraché à l'abattement qui le rendait immobile, veut en vain s'opposer à son départ; déjà elle a disparu dans

Digitized by Google

la foule, qui, se prosternant aux genoux du roi, l'empêche de suivre l'infortunée.

Cependant la nouvelle de cette séparation est bientôt répandue à Paris et dans les hameaux d'alentour, l'église réconciliée a proclamé l'indulgence et les pardons. Berthe, après avoir hâté les apprêts de son exil, monte sur un char attelé de trois coursiers, et prend la route de la Bourgogne. En traversant la ville, elle voit les Parisiens vêtus de leurs habits de fête s'embrasser, se féliciter, et reprendre le cours interrompu de leurs travaux et de leurs plaisirs. La plupart d'entre eux serendaient aux temples ouverts et retentissant des hymnes de l'allégresse. Berthe rencontre d'heureux amans, qui cette fois pleins d'espoir allaient faire sanctifier leurs nœuds aux pieds des autels; elle les regarde, et pense que jamais elle ne goûtera les ineffables délices d'une union assortie. Elle rencontre des parens qui venaient présenter leurs enfans au baptême différé, et elle se dit que jamais elle n'éprouvera les douceurs de la maternité. Enfin elle rencontre une pompe funèbre, et jetant un long regard sur le cercueil : « Voilà donc, s'écrie-t-elle, où doit s'arrêter mon espoir! »

Digitized by Google

Déjà elle a quitté les faubourgs de l'antique Lutèce; arrivée sur les hauteurs où depuis l'affreux Bicêtre * eut son enceinte abhorrée, mais où l'on ne voyait alors qu'un bois de cyprès qui semblait garder une place à ce futur monument des misères humaines **, elle s'arrête pour voir encore une fois la cité qui renferme plus de la moitié d'elle-même. Elle entend le bruit lointain des cloches qui célébraient son départ; essuyant ses larmes renaissantes sous ses doigts vacillans, elle cherche à distinguer à travers l'horizon vaporeux les toits du palais de Robert et les arbres de ses jardins; enfin elle se détourne et s'éloigne pour toujours.

M. DE MARCHANGY.

* Ce château ayant appartenu anciennement à Jean, évêque de *Winchestre*, en Angleterre, on l'appela *Bicêtre* par corruption. On voit l'antiquité de ce lieu dans une Charte de l'an 1290. ---- *Voyez* le dict. de Moréri au mot *Bicêtre*, et André Duchesne, *Antiquités des villes et des châteaux de France.*

** Dès son origine, ce château parut destiné à servir de refuge aux misérables; car on voit par la Charte citée dans la note précédente, qu'il s'appelait alors *la Grange aux Gueux.*

Digitized by Google

ABADONNA.

Épisode de la Messiade de Klopstok.

Loin du trône de flamme où siége Lucifer,
Un archange, habitant des rives de l'enfer,
Le triste Abadonna, gémissait solitaire.
Il pleure, il pleure encor sa chute volontaire,
Et depuis six mille ans, dans ces gouffres de feu,
Il s'offre en holocauste au courroux de son Dieu.
Le regret l'environne, et souvent sa pensée,
Des chaînes de l'abîme enfin débarassée,
Vers son premier séjour ose prendre l'essor.
Il revoit sa patrie, il se retrace encor
De la création la belle matinée.
Dieu lui promit alors une autre destinée,
L'entoura de lumière, et vint en souriant
Le guider, plein de gloire, au ciel de l'orient,
Séjour bien différent de ces abîmes sombres.
Il avait entendu le monarque des ombres;
Il s'approche, et pensif, laisse tomber ces mots,
Entrecoupés souvent de pénibles repos :
« Tu fermeras l'oreille à ce que je vais dire;
» N'importe, il faut parler, Satan, et te maudire.

Digitized by Google

» Qu'ils s'unissent à moi ces archanges tombés ;
» Que le Seigneur, à qui tu les a dérobés,
» De t'accabler de haine aujourd'hui leur commande,
» Que sa voix te poursuive et te les redemande,
» Pécheur sans repentir. Quoi ! ce n'est point assez
» Des crimes, des complots sur nos fronts entassés?
» Tu prétends que Jésus devienne ta conquête ?
» Tu veux briser sa force et marcher sur sa tête ?
» Et que te produira ce complot menaçant ?
» Crois-tu faire mentir la voix du Tout-Puissant?
» Respecte ses projets, Satan, crains sa colère :
» Les foudres que son bras te gardait pour salaire
» N'ont-ils pas accompli ton affreux châtiment,
» Et sillonné ton front assez profondément ?
» Rappelle-toi ce jour où, fier de ses ravages,
» L'océan de la mort déserta ses rivages,
» Te suivit en colère, et sur toi s'élevant,
» Dans des tombeaux de feu te plongea tout vivant.
» Dieu t'effrayait alors, maintenant tu le braves,
» Tu ne peux consentir à tes destins esclaves ;
» Tu t'enivres d'orgueil : pour déguiser tes fers,
» Tu te fais appeler le prince des enfers ;
» Tu décores ces lieux du nom de ton empire.
» Mais parmi ces grandeurs où ta révolte aspire,
» L'esclavage, le deuil, l'effroi poursuit tes pas,
» Et ton sceptre menteur ne nous abuse pas. »
Il dit, reprend sa place, et l'abîme s'étonne.
Du rocher orageux qui lui servait de trône

Digitized by Google

Le prince des enfers se lève en écumant ;
Il veut parler, sa voix n'est qu'un long hurlement :
Sous ses propres fureurs le réprouvé succombe ;
Sa force l'abandonne, il se débat, il tombe.
Telle, quand du vaisseau trahi par les autans
La tempête en courroux brise les mâts flottans,
Sur ses vastes contours la voile repliée
A grand bruit se dégonfle, et tombe humiliée.

Cependant, appuyé sur son sceptre de fer,
Un noir démon, rival du prince de l'enfer,
Le sombre Adramélec rassemble sa furie.
Il ébranle son trône, il blasphème, il s'écrie :
« Archange dont l'enfer doit oublier le nom,
» Viens, je te répondrai du sein d'un tourbillon ;
» Prévenant les malheurs que ta bouche m'annonce,
» Un orage sur toi portera ma réponse ;
» Il brisera ton front... Des ombres du trépas
» Ton immortalité ne te sauvera pas ;
» Et ma haine, vers toi daignant enfin descendre,
» Sur le seuil des enfers dispersera ta cendre.
» Vil esclave, ces lieux n'enferment que des rois :
» Des chaînes du Très-Haut cours mendier le poids ;
» L'abîme te rejette, il n'est plus ton asile,
» Et c'est au fond du ciel qu'Adramélec t'exile. »
Il dit... Abadonna, fidèle à son remord,
Veut écarter Jésus des piéges de la mort.

Digitized by Google

Parmi l'affreux sénat, triste, mais sans alarmes,
Il s'avance... Il revoit la région des larmes;
Il ose compatir aux maux qu'il a soufferts,
Pleure avec les pécheurs, brise un moment leurs fers;
Et l'abîme, étonné d'oublier sa souffrance,
A cru voir dans son sein pénétrer l'espérance.

Il a déjà franchi les gouffres spacieux,
Il s'élève!... O surprise! un habitant des cieux,
Abdiel, qu'autrefois il appelait son frère,
Traverse à ses regards les champs de la lumière
Même sort les unit... Sous le dôme éclatant,
Ils furent tous les deux créés le même instant,
Échangèrent leur nom, s'écrièrent ensemble :
« Séraphin, qu'il est doux le nœud qui nous rassemble!
» M'as-tu vu le premier? Quel est ce beau séjour?
» Pour être aimé de toi qui m'a donné le jour? »
Leur Dieu se fit entendre, et s'embrassant encore,
Ils montèrent vers lui comme une double aurore.
Abadonna s'écrie : « Abdiel! Abdiel!
» Tu vas chercher sans moi les délices du ciel.
» De m'appeler ton frère oubliant l'habitude,
» Tu me laisses dans l'ombre et dans la solitude;
» Et je ne puis mourir! Jour de plainte et d'effroi!
» Pleurez sur moi, soleils; mondes, pleurez sur moi.
» Pleurez sur le pécheur, enfans de la lumière.
» Mon frère est consolé de sa chaîne première.

Digitized by Google

» Abdiel me dédaigne, et n'a point vu mes pleurs :
» Berceaux aériens, dépouillez-vous de fleurs;
» N'épanchez qu'à regret vos ondes languissantes,
» Vous, fontaines d'amour, dans les cieux jaillissantes;
» Enfer, deviens sensible au cri de mes douleurs :
» Abdiel me dédaigne, et n'a point vu mes pleurs. »
A ces mots il s'arrête; il regarde, il contemple
De la création l'antique et vaste temple.
« Dans quel séjour, dit-il, j'ose porter mes pas!
» Frayeurs du Tout-Puissant, ne me poursuivez-pas :
» Que je puisse une fois vous revoir sans alarmes,
» Lieux témoins de mon crime et témoins de mes larmes.
» Là, je devins pécheur; là, des voûtes du ciel,
» Vint me précipiter le char d'Emmanuel.
» Hélas! pourquoi ce Dieu, quand sa mort volontaire
» Au courroux paternel a dérobé la terre,
» Sensible à nos malheurs, n'a-t-il pas racheté
» Et l'homme et les enfans de la Divinité?
» Pourquoi, du moins, pourquoi le juge de nos crimes,
» Immolant à son fils quelques grandes victimes,
» Ne vint-il pas alors, sur le divin tombeau,
» De nos jours immortels éteindre le flambeau?
» Périsse l'univers! périsse la mémoire
» Du jour qui m'enfanta pour le ciel et la gloire!
» Pourquoi sous l'œil de Dieu, marâtre éternité,
» Ce jour s'échappa-t-il de ton sein redouté?
» Pourquoi vers les enfers s'enfuyant de lui-même,
» Ne fut-il pas chargé d'ombres et d'anathème?

Digitized by Google

» Ne fut-il pas semblable à ces nuits de terreur
» Que Jéhovah traverse armé de sa fureur ;
» A ces nuits, où rêvant le deuil, les funérailles,
» La mère entend son fruit mourir dans ses entrailles?
» Misérable !... et j'insulte aux lois du Créateur !
» C'est toi qu'il faut maudire, ange blasphémateur. »
Il disait... Tout à coup, assiégé par la flamme,
Passe un monde vieilli que le chaos réclame;
Du feu de ses volcans il embrase les airs.
L'archange, apercevant ce brûlant univers,
Pour y chercher la mort se hâte d'y descendre.
Aux cendres de ce globe il veut mêler sa cendre ;
Il croit que de ses maux brisant le noir lien,
Le trépas du vieux monde entraînera le sien.
Vain espoir ! la planète expirante, enflammée,
Dans le sein du chaos retombe consumée ;
Et, parmi ses débris, l'archange épouvanté
Pleure, et retrouve encor son immortalité.

M. Alex. Soumet.

Digitized by Google

LA NOCE D'ELVIRE.

ÉLÉGIE.

« Jeune fille, où vas-tu si tard?
D'où vient qu'à travers la vallée
Tu portes tes pas au hasard?
Pourquoi les égarer dans cette sombre allée?
Les bergers dès long-tems ont rentré les troupeaux,
L'horloge va sonner l'heure de la prière;
Et déjà pour goûter les douceurs du repos,
Le laboureur a rejoint sa chaumière.
Et pourquoi fuis-tu le hameau? »
— « Quoi! vous n'entendez pas le son du chalumeau!
Ils sont heureux là-bas, et voici la chapelle
Où ce matin Elvire a reçu ses sermens . . . ,
J'étais là, je l'ai vue, ô douloureux momens!
Comme il la regardait! Hélas! elle est si belle!
Je l'étais autrefois; du moins il le disait;
Mon regard, mon langage, en moi tout lui plaisait.
Pour une autre aujourd'hui l'infidèle soupire,
Ce n'est plus moi qui fait battre son cœur,
Il ne voit, n'entend plus qu'Elvire,
Pourrai-je sans mourir contempler leur bonheur?
Laisse une infortunée à sa douleur en proie,

Digitized by Google

Va trouver les vieillards rassemblés sous l'ormeau ;
Mais d'un jour aussi beau ne trouble pas la joie,
Ne dis pas que je pleure aux filles du hameau.
Tu les verras courir sur la montagne,
Et se livrant à mille jeux,
Célébrer par des chants joyeux
L'hymen de leur jeune compagne ;
Parmi les doux objets qui frapperont tes yeux,
Tu la reconnaîtras à sa blanche parure,
A son bouquet, sa blonde chevelure,
Aux ornemens que ma main a tissus,
A la croix d'or, à la riche ceinture
Que de l'ingrat elle a reçus.
Comme un beau lys tu la verras paraître,
Et les boutons tremblans des fleurs de l'oranger
Qui retiennent le plis de son voile léger
Te la feront encor mieux reconnaître.
Pour la parer en ce jour solennel,
Moi-même sur son front j'ai posé la guirlande.
Des époux j'ai suivi les pas jusqu'à l'autel ;
J'ai mêlé mon tribut à leur pieuse offrande ;
C'est alors qu'il m'a vue....O trop flatteuse erreur!...
Un seul instant j'ai cru revivre dans son cœur,
Il a pâli....Mais un regard d'Elvire
Sur sa bouche a bientôt rappelé le sourire !
Ce moment pour jamais a fixé mon destin,
Adieu; sur mes malheurs, bon vieillard, prends courage ;
Dans peu les cloches du village

Digitized by Google

De mes maux t'apprendront la fin.
Elle dit.... et l'écho fidèle
Répéta ses tristes accens.
Un mois après, vers la chapelle
Dirigeant ses pas languissans,
Le vieillard aperçut une tombe nouvelle :
» Grand Dieu, s'écria-t-il, ta bonté paternelle
» A pris pitié d'un sort si rigoureux.... »
Elle n'est plus.... Pourtant, à la même heure,
L'écho de la sainte demeure
Répète encor des accens douloureux,
Mais la voix a changé.... C'est Elvire qui pleure.

Par Mlle Delphine Gay.

Digitized by Google

UNE SCÈNE DU SIÉGE DE SARAGOSSE.

Fragment d'un discours sur l'influence du théâtre sur les mœurs.

..... La grandeur et la vertu passèrent insensiblement du théâtre espagnol dans les mœurs de la nation ; et comme sur la scène il y a toujours quelque chose d'exagéré et d'outré, même dans l'expression des plus nobles sentimens, il s'introduisit dans le caractère national une sorte d'exagération qui en devint, pour ainsi dire, le signe distinctif, et qui lui donna une apparence dramatique. Cette exagération du courage et de la vertu, quoique accompagnée d'un orgueil sans mesure et d'une sorte de faste tout-à-fait théâtral, produisit souvent d'importans effets et de glorieux résultats.

Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, dans ce mémorable siége de Saragosse, où le courage des habitans disputa si long-temps chaque toise

Digitized by Google

de terrain aux soldats français qui avaient vaincu les Russes et les Autrichiens, dans cette lutte patriotique, où chaque maison fut une citadelle, chaque femme un guerrier, et chaque guerrier un héros; alors que pour ravager la cité fidèle, une maladie contagieuse s'unissait aux horreurs de la famine et du carnage, les feux cessèrent tout à coup entre les deux armées; le général français, touché d'une résistance aussi glorieuse qu'inutile, envoya un aide-de-camp pour offrir aux malheureux défenseurs de Saragosse la vie et la liberté, s'ils voulaient arborer la cocarde rouge de Joseph Napoléon, et permettre que le pavillon aux trois couleurs flottât sur les ruines fumantes de leurs édifices sacrés. Le parlementaire fut introduit devant le brave Palafox, qui commandait les Aragonais, et lui exposa en peu de paroles l'objet de sa mission. « Venez recevoir ma réponse », lui dit froidement et sans colère le général espagnol. Puis il le conduisit sous les voûtes entr'ouvertes de la cathédrale consacrée à la sainte Vierge, *Notre-Dame del Pilar*. Le pilier d'or qui porte la statue miraculeuse de la mère du Christ était ornée de festons funèbres. Les voiles

Digitized by Google

du deuil étaient suspendus aux arceaux gothiques du monument. Là, dans le chœur, étaient rassemblés les chefs des soldats, tous armés et la tête nue. Le peuple à genoux et en silence remplissait le reste de l'église.

L'officier français fut introduit au milieu du du cercle formé par les officiers espagnols; bientôt un prêtre revêtu des ornemens funèbres s'agenouilla devant l'autel et récita la messe des trépassés pour les guerriers fidèles qui étaient morts, et pour ceux qui devaient mourir en défendant la ville. Tous offrirent, devant l'autel de la sainte patrone de Saragosse, le sacrifice d'une vie qui allait être consacrée à sa défense; puis le général Palafox se tournant vers l'envoyé français : « Voilà ma réponse, dit-il; apprenez à votre chef que les Espagnols de Saragosse peuvent tous mourir, puisqu'un prêtre a prononcé pour eux les prières des morts. Dites-lui qu'ils savent préférer quelque chose à l'esclavage, c'est le martyre. »

Et en effet, quand les bataillons français entrèrent en vainqueurs dans la citée détruite, ils s'y avancèrent sur les cadavres de ses défen-

Digitized by Google

seurs, qui, impuissans à sauver leurs foyers, léguèrent du moins à l'Espagne un glorieux et patriotique exemple.

Ce grand tableau, cette réponse toute dramatique et toute théâtrale, ne sont pas dans nos habitudes françaises, nous savons mourir avec plus de gaîté que de grandeur : il y a souvent dans nos trépas plus de mépris pour la vie que de mépris pour la mort. Saragosse sauva l'Espagne parce qu'elle prouva que l'on pouvait résister aux guerriers de Napoléon, et l'Espagne sauva l'Europe. Eh bien, messieurs, cette grande et noble scène des guerriers espagnols qui se vouent à la mort des martyrs, comme autrefois les trois cents Spartiates avant le combat des Thermopyles, cette scène héroïque que Palafoz conçut par une inspiration indépendante et soudaine, il aurait pu en puiser l'idée dans une comédie du seizième siècle, dans un acte du siége *de Tanger*, où les guerriers espagnols assistent ainsi par avance à leurs propres funérailles : mais le poète avait emprunté lui-même cette situation dramatique à un spectacle dont il avait été le contemporain, à la fameuse scène des fu-

Digitized by Google

nérailles de Charles v. Tant, par cette littérature espagnole qui est vraiement toute nationale, le théâtre se mêle aux mœurs et les mœurs s'unissent au théâtre.

M. Abel Hugo.

FIN.

Digitized by Google

TABLE GÉNÉRALE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE RECUEIL.

Avertissement de l'éditeur. Page v
Liste alphabétique de MM. les auteurs. vij

M. Anselot.

Les Croisades. 339

M. Arnault (A. V.).

La Feuille. 43

M. Barateau.

La Berceuse, nocturne. 283

M. Barjaud.

Les Dieux du Nord. 303

Digitized by Google

M. Béranger (de).

L'ombre d'Anacréon. 296

M. Bignan (A. de).

Bathilde et Lorédan, élégie. 101

M. Brès (J. P.).

Règles du Genre romantique, satire. 2

M. Chateaubriand (le vicomte de).

Les Rois athées. 30
Bataille de Salamine. 111
La Condamnation de Louis XVI. 144
Le Minstrel, ou les progrès du génie. 192
Caractère des Athéniens et des Français. 239
La Misère. 263

M. Delavigne (Casimir).

Le jeune Grec païen, ode. 293

Delprat (E.).

Velléda. 363

Digitized by Google

Mme DESBORDES-VALMORE.

L'Aveugle ou le crieur du Rhône, élégie. 150

M. DESCHAMPS (Émile).

La Noce d'Elmance. 50

FONTANES (M. le marquis DE).

Les Malheurs du génie, stances. 26

Mlle GAY (Delphine).

La Noce d'Elvire, élégie. 391

M. GÉRAUD (Edmond).

Mélusine, romance. 232
Les Enfans dans le bois, ballade. 251

M. GUIRAUD (Alexandre).

La Jeune Catalane, élégie. 76
La Sœur Grise, élégie. 331

Digitized by Google

M. GRANVILLE (DE).

La Fin du Monde. 177

M. HOFFMAN.

Le Classique. 1

M. H*** (le comte F. D').

Chant du vieux Morlaque. 334

M. HUGO (Abel).

Milton, fragment. 58
L'Heure de la mort. 131
Le Combat de taureaux. 248
Une scène du Siége de Saragosse. 394

M. HUGO (Eugène).

Dernière Assemblée des Francs-Juges. 152
La bataille de Denain, ode. 271

Digitized by Google

M. HUGO (Victor.)

La Lyre et la Harpe, ode. 18
Moïse sur le Nil, ode. 96
La Fille d'Otaïti, ode. 141
Jéhovah, ode. 368

M. LAMARTINE (Alph. DE).

Méditation, à Elvire. 265

M. LAMBERT.

Fatime, élégie. 365

M. LATOUCHE (H. DE).

Le Roi des Aulnes, élégie. 55
Un Monologue de Jeanne-d'Arc. 108
Une scène de Guillaume Tell. 160

M. LEFÈVRE (Jules).

Les deux Aveugles. 370

M. LORRANDO.

La Dame des eaux. 188

Digitized by Google

M. MAISTRE (le comte DE).

Le Bourreau, fragment. 22

M. MARCHANGY (DE).

L'Interdit. 377

M. MENNAIS (l'abbé F. DE LA).

Napoléon Buonaparte. 299

M. NODIER (Ch.).

Du Genre romantique. 6
La Femme d'Asan. 44
Le Poète malheureux, ode. 243
Saint-Michel, fragment. 310

M. PASTORET (le comte Amédée DE).

Les Francs-Juges. 79

M. PÉLICIER. (L. Th.)

Le Hulan, chant élégiaque. 268
Le cimetière de Luben. 279

Digitized by Google

M. PONS (le comte G. DE).

Cynégire. 73
Le Désir de la Gloire militaire, ode. 148

M. SAINTINE (X. B.).

Sur la mort d'un jeune poète. 182
La Muse française au XVIe siècle. 337

M. VALERY (A. S. SAINT-).

L'Apostat. 185

M. SOUMET (Alex.).

La Pauvre fille, élégie. 40
L'Infidèle, élégie. 342
Abadonna. 385

M. SOULIÉ (J.-B. Aug.).

Rêverie et regrets. 140
Le Minstrel, 2e chant. 206

Me STAEL. (DE).

De la Poésie classique et de la Poésie romantique. 15

Digitized by Google

M. VIGNY (le comte Alfred DE)

La Prison, poëme. 118
La Neige. 228

ANONYMES.

Le Duel du précipice. 104
Les Fiançailles du Vaivode. 173
Les Balances, conte mogol. 284
Le Captif d'Ochali. 344

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google